

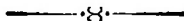
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

1892



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

Une lettre

1^{er} janvier 1892.

CHERS JEUNES AMIS,

Encore une fois nous nous trouvons au commencement d'une nouvelle année. L'autre est déjà loin, passée sans retour, avec les grâces que la bonté de Dieu nous y a dispensées, comme aussi, hélas ! les manquements que nous avons commis.

Chers jeunes amis, avez-vous remercié Dieu pour tout ce qu'il a fait pour vous durant l'année écoulée ? Vous êtes-vous humiliés en reconnaissant et confessant devant Lui vos fautes qu'il a supportées avec patience, et qu'il pardonne ? Et quels sont vos désirs pour cette année nouvelle ?

Je vous dirai, pour ma part, quels sont les vœux que je forme pour vous, et je vous les apporte avec toute l'affection d'un vieil ami. Le premier est celui-ci :

Que *vous veniez à Jésus* sans tarder, si vous ne l'avez pas encore fait. Et si déjà vous êtes venus à lui comme Sauveur, que vous continuiez chaque jour à venir à Lui comme à un tendre et fidèle Ami

à qui l'on peut tout dire, tout confier ; comme à un puissant et sage Ami, à qui on peut s'attendre en toute circonstance, et dans toutes les difficultés. Il a dit lui-même : « VENEZ A MOI, VOUS TOUS. » Cette parole s'adresse donc à tous ceux qui sentent le besoin d'un Sauveur, d'un secours, d'un appui. Et même pour les petits enfants il a une douce parole : « LAISSEZ VENIR à moi les petits enfants. »

Mon second vœu est essentiellement pour ceux de vous, mes enfants, qui ont déjà reçu Jésus pour leur Sauveur. Et ce vœu est que vous le suiviez fidèlement durant l'année qui commence. Il a dit : « Je suis le bon berger. Je mets ma vie pour les brebis. Mes brebis écoutent ma voix et elles me suivent. Elles ne suivront point un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. » Si vous êtes venus à Lui et avez trouvé par Lui le pardon de vos péchés et la paix avec Dieu, vous êtes une de ses brebis, et il vous dit : « Maintenant suis-moi. » Combien il vous a aimés : il a mis sa vie pour vous. Et c'est parce qu'il vous aime qu'il vous demande de le suivre, c'est-à-dire de Lui obéir, de Lui être soumis en toutes choses. La voix des étrangers se fait entendre dans le monde qui cherche à vous attirer à lui par ses faux plaisirs et ses vanités ; elle se fait entendre par vos compagnons non convertis qui sont fâchés que vous ne les suiviez pas dans leurs folies, et ces voix trouvent facilement un écho dans vos pauvres cœurs. Fermez-leur vos oreilles pour n'écouter que la douce voix du bon Berger. La brebis qui ne suit pas le berger s'égaré. Mais celle qui le suit est en sécurité. Jésus la protège et la garde ; il la conduit dans les gras pâturages, les parcs herbeux de sa parole, où elle est nourrie et fortifiée par l'amour de son Sauveur. Elle marche le long des

caux paisibles de sa grâce ; son cœur est rafraîchi et réjoui. Jésus la fait marcher dans des sentiers de justice, dans une sainte obéissance. Il est avec elle, et elle est avec Lui. Oh ! qui peut dire le bonheur d'une brebis qui se tient fidèlement auprès du bon Berger ! Il l'introduit enfin dans le bercaïl céleste. Puissiez-vous, mes chers enfants, vous attacher toute cette année, si le Seigneur vous laisse ici-bas, à suivre de près le bon Berger. Mais la pensée du but céleste vers lequel marchent les brebis, me conduit à mon troisième vœu :

C'est que vous soyez toujours prêts pour la *venue* du Seigneur, car, comme le dit le cantique :

« Jésus va venir. »

Et pourquoi va-t-il venir ? Pour prendre avec Lui et auprès de Lui pour toujours ses chères brebis. « Je reviendrai, » a-t-il dit, « et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi. » Quel tendre amour que le sien, n'est-ce pas ? Il veut que nous soyons où il est, resplendissants de sa gloire, heureux de son bonheur, dans le ciel. Eh bien, je souhaite, mes chers enfants, que durant cette année, vous *attendiez* réellement Jésus, et que la pensée de son retour réjouisse constamment votre cœur. Ce sera aussi un motif pour vous de marcher saintement et pieusement. Voudriez-vous ne pas être prêts quand Il viendra ?

Et maintenant, un mot encore à vous, mes chers jeunes amis, qui ne vous êtes pas encore décidés pour Christ. Mon vœu ardent pour vous est que vous ne tardiez pas à le faire. Je ne dirai pas que cette année, mais que ce jour, que cette heure ne passe pas que vous ne soyez venus à Jésus pour qu'il vous sauve. A quel danger ne vous exposeriez-vous

pas en tardant. La vie n'est que comme un fil qu'un rien peut rompre, et si vous mourez inconvertis, vous êtes perdus. Et si Jésus vient et que vous ne soyez pas à Lui, vous serez laissés pour le jugement. Oh ! ne tardez pas de répondre à l'amour du Sauveur qui vous appelle et vous dit : « Viens à moi. » Et alors vous le suivrez ici-bas, puis il viendra et vous prendra dans son beau ciel, dans la maison de son Père.

Puis-je faire un meilleur vœu pour vous tous, mes jeunes amis, que celui de vous voir là ?

Votre vieil ami, A. L.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID EST PERSÉCUTÉ PAR SAUL

(1 Samuel XVIII et suivants.)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, comment Saül, malgré le serment qu'il avait fait à Jonathan de ne point faire mourir David, essaya encore de le percer de sa lance. C'est que le malheureux roi était sans force contre le mauvais esprit qui le dominait par la passion de la jalousie. Quelle terrible chose d'être dans les liens de Satan ! Après la tentative de Saül, David s'enfuit chez lui. C'était le soir ; et Saül envoya aussitôt des hommes pour surveiller la maison et saisir David dès le lendemain, afin de le faire mourir.

SOPHIE. — Pauvre David ! Il n'avait ni trêve, ni repos.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais il avait l'Éternel avec lui pour le délivrer. Il dit dans un Psaume : « Les maux du juste sont en grand nombre ; mais l'Éternel le délivre de tous (1). » Et il en fit la précieuse expérience. Tu te rappelles qu'il avait pour femme Mical, la fille de Saül, et qu'elle aimait David. Elle avait appris le méchant dessein de son père, et s'était aperçue qu'il y avait des hommes qui surveillaient la maison. Elle en avertit David et lui dit : « Si tu ne sauves pas ta vie cette nuit, demain tu seras mis à mort. » Et ayant sans doute vu que les hommes de Saül gardaient seulement la porte, elle aida David à descendre par la fenêtre. C'était le moyen de salut que Dieu laissait à David.

SOPHIE. — Oh ! maman, cela me rappelle un autre serviteur de Dieu qui échappa de la même manière à ses ennemis. C'est l'apôtre Paul. Les méchants Juifs voulaient le tuer et on gardait les portes de la ville afin qu'il ne sortit pas. Alors les disciples le firent descendre, dans une corbeille, par une fenêtre qui donnait sur la muraille de la ville (2).

LA MÈRE. — Oui ; et l'apôtre dit à ce sujet : « Je me glorifierai dans ce qui est de mon infirmité. » Ce n'était pas bien glorieux, en effet, pour un grand apôtre, ni pour le vainqueur de Goliath, d'échapper à leurs ennemis par un moyen aussi vulgaire. Mais Dieu veut que nous restions humbles et petits. Voilà pourquoi il fait passer ses serviteurs par des circonstances humiliantes aux yeux des hommes, même pour les délivrer. Il n'emploie pas toujours des moyens éclatants, comme lorsqu'il ébranla les mu-

(1) Psaume XXXIV, 19.

(2) Actes IX, 24 ; 2 Corinthiens XI, 32, 33.

raillés et ouvrit les portes de la prison où Paul et Silas étaient renfermés (1). Mais nous pouvons toujours compter sur Lui pour nous tirer de l'épreuve (2), par un moyen ou par un autre. Il y a, ma chère enfant, à cet égard, un grand contraste entre le Seigneur Jésus quand il était sur la terre et les plus éminents serviteurs de Dieu. Il se délivrait par sa vertu divine. Quand les hommes de Nazareth le conduisent hors de leur ville pour le précipiter du haut de la colline escarpée, il passe au milieu d'eux, dans sa calme majesté, sans que personne le touche (3).

SOPHIE. — C'est bien beau, maman. Et cela me rappelle que, dans le jardin de Gethsémani, quand on vient pour le prendre et qu'il dit : « C'est moi, » tous tombent par terre (4).

LA MÈRE. — Oui, ma chère enfant. Personne ne pouvait le saisir, personne ne pouvait lui ôter la vie, à moins qu'il ne se livrât lui-même. Et il l'a fait pour nous sauver et glorifier son Père. « C'est pour cela, » dit-il, « que le Père m'aime (5). » Quel précieux Sauveur nous avons !

SOPHIE. — Saül fut sans doute très fâché de voir que David s'était sauvé.

LA MÈRE. — Il ne le sut pas tout de suite. Mical voulait donner à David le temps de s'enfuir aussi loin que possible, et voici ce qu'elle imagina. Elle « prit le thérâphim et le mit dans le lit, et plaça à son chevet un tissu de poils de chèvre, et le couvrit d'un tapis. » Et quand Saül envoya des hommes pour prendre David, Mical, en leur montrant le lit, leur dit : « Il est malade. »

SOPHIE. — C'était bien imaginé, en effet; mais il y

(1) Actes XVI, 25, 26. — (2) 2 Pierre II, 9.

(3) Luc IV, 29, 30.

(4) Jean XVIII, 4-6. — (5) Jean X, 15-18.

à là plusieurs choses qui m'étonnent et que je ne comprends pas. Voudrais-tu d'abord me dire ce que c'est qu'un théraphim ?

LA MÈRE. — Plusieurs passages de l'Ancien Testament nous l'apprennent. Ainsi, lorsque Jacob quitta Laban, Rachel emporta les théraphim de son père. Et quand Laban a rattrapé Jacob, il lui dit entre autres reproches : « Pourquoi m'as-tu volé mes dieux (1) ? » Dans le livre des Juges, nous lisons qu'un certain Mica ou Michée fit une image taillée et une de fonte, et ainsi il eut, est-il dit, « une maison de dieux, et il fit un éphod et des théraphim (2). »

SOPHIE. — C'étaient donc des idoles ?

LA MÈRE. — Oui, c'étaient des images représentant des divinités qui étaient censées protéger la maison, la famille. Mais c'était une idolâtrie que Dieu condamnait (3), d'autant plus qu'on voulait l'associer à son culte. On donnait une certaine place à Dieu, mais on gardait tout de même des idoles (4). C'est comme de nos jours les chrétiens qui veulent servir en même temps Dieu et le monde (5), ce qui n'est pas possible.

SOPHIE. — Comment donc David pouvait-il avoir une idole dans sa maison, lui un fidèle serviteur de l'Éternel ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que c'était Mical qui avait apporté et vénérât cette idole. David, au milieu de ses préoccupations et de ses épreuves sans nombre, ou n'en avait pas eu connaissance,

(1) Genèse XXXI, 19, 30. — (2) Juges XVII, 4, 5.

(3) 1 Samuel XV, 23.

(4) Lisez à ce sujet Juges XVII, 1-5, où le nom de l'Éternel est employé par la mère de Michée, en même temps qu'elle parle de son dessein de faire des idoles.

(5) 2 Corinthiens VI, 16 ; Jacques IV, 4 ; 1 Jean II, 15.

quand Mical lui fut donnée pour femme, ou n'avait pas encore pu y mettre ordre. Il y a plus tard, dans la vie de David, un fait qui montre que Mical n'avait guère la connaissance de ce qui est dû à l'Éternel (1). Mais, chère Sophie, de nos jours et au milieu de la chrétienté, on trouve une idolâtrie semblable à celle des théraphim ou dieux domestiques.

SOPHIE. — Que veux-tu dire, chère maman ?

LA MÈRE. — Les catholiques romains n'ont-ils pas leurs saints patrons, qu'ils croient les protéger eux et leur maison, et dont ils ont les images ? N'est-il pas bien meilleur d'avoir l'Éternel comme celui qui nous garde (2) ?

SOPHIE. — Certainement, maman. Une autre chose qui m'a frappé, c'est que Mical dit un mensonge en faisant croire que David était malade.

LA MÈRE. — Sans doute, et nous ne pouvons l'excuser, bien qu'elle pût donner, selon le monde, de bonnes raisons. On peut dire que Mical n'avait pas la connaissance que nous avons. Mais pour nous, l'Écriture dit : « Ayant dépouillé le mensonge, parlez la vérité chacun à son prochain. » Et dans l'Ancien Testament même, nous lisons : « Le juste hait la parole mensongère (3). » Le diable est le père du mensonge (4).

SOPHIE. — Mais si Mical n'avait pas dit cela, peut-être que l'on aurait rattrapé David ?

LA MÈRE. — L'Éternel était là pour le délivrer. Devons-nous faire du mal pour qu'il en arrive du bien ? Non, jamais, mon enfant. Nous avons à agir droitement en tout, et laisser le reste à Dieu. L'Éternel aurait délivré David, sans les mensonges de Mical.

(1) 2 Samuel VI, 16, 20. — (2) Lisez le Psaume CXXI.

(3) Éphésiens IV, 25; Proverbes XIII, 5. — (4) Jean VIII, 44.

SOPHIE. — Oui, je comprends bien, maman. Mais que dit Saül, quand on lui rapporta que David était malade ?

LA MÈRE. — Il dit : « Apportez-le-moi dans le lit, pour le mettre à mort. »

SOPHIE. — Quelle horrible méchanceté !

LA MÈRE. — Tel est le mauvais cœur de l'homme livré à ses passions. Dieu dit de lui qu'il est « sans miséricorde, » avec des « pieds rapides pour répandre le sang (1) ; » comme le diable « qui est meurtrier dès le commencement (2). » De même que Saül poursuivit David jusqu'à la mort, ainsi le Seigneur Jésus fut aussi poursuivi par ses ennemis. Quand les messagers de Saül vinrent pour prendre David, ils furent bien surpris de ne trouver dans le lit que le théraphim, et Saül fut irrité contre Mical. « Pourquoi, » lui dit-il, « as-tu laissé aller mon ennemi ? »

SOPHIE. — Mais David n'était pas l'ennemi de Saül. Il l'avait servi fidèlement.

LA MÈRE. — Tu as bien raison ; mais les méchants considèrent comme leurs ennemis ceux dont la conduite les condamne. Ainsi Caïn regardait, sans doute, Abel comme son ennemi. Mical répondit à son père par un nouveau mensonge. Elle prétendit que David l'avait menacée de la tuer, si elle ne le laissait pas aller. Elle eut tort. Elle aurait dû avoir le courage de dire : « Comment aurais-je exposé à la mort celui que j'aime ? » Quand nous faisons le bien, nous devons avoir le courage de ce que nous faisons. Mais nous nous sommes longtemps arrêtés sur cette partie de l'histoire de David. Nous verrons une autre fois où il s'enfuit et ce qui lui arriva.

(1) Romains I, 32 ; III, 15. — (2) Jean VIII, 44.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

LES MARTYRS DE LYON ET DE VIENNE

VERS L'AN 177.

Ce fut encore sous le règne de Marc-Aurèle, l'empereur philosophe, qu'eut lieu une nouvelle persécution contre les chrétiens. Elle sévit surtout dans les villes de Lyon et de Vienne en Gaule. Là, s'étaient établies des colonies venues de l'Asie mineure, et c'est aussi d'Asie que l'évangile y avait été apporté.

Vous voyez, mes jeunes amis, qu'en quelque lieu que ce fût où la parole du salut était portée, l'ennemi du Seigneur, celui qui est appelé « le grand dragon, le serpent ancien, le diable et Satan, » ne se lassait pas de poursuivre et de tourmenter les saints de Dieu. Il se servait pour cela de la formidable puissance romaine, représentée dans l'Écriture sous la figure d'une « bête effrayante et terrible, et extraordinairement puissante, avec de grandes dents de fer, qui dévorait et écrasait, et faisait la guerre aux saints. » (Daniel VII, 7, 21.)

Des détails concernant la persécution des chrétiens des Gaules, nous ont été conservés dans une lettre qu'ils adressèrent à leurs frères d'Asie. L'écrivain dit comment les frères, qui jusqu'alors avaient vécu paisiblement, furent tout à coup assaillis par les païens. On commença par les exclure des bains et des marchés publics, puis on les dépouilla de leurs biens, allant jusqu'à piller leurs propres maisons.

Ensuite ils furent poursuivis à coups de pierres et trainés en prison, « accusés, » dit la lettre, « de crimes si odieux qu'il ne nous est pas permis de les mentionner, ni même d'y penser. »

C'est en l'absence du préfet que se déchaina la fureur de la populace, et ce furent les employés subalternes qui, intimidés par la violence de la foule, firent jeter en prison un grand nombre de chrétiens. Quelques-uns de ceux-ci, au moment de l'épreuve, faiblirent ; plusieurs périrent dans les cachots humides et malsains, où ils avaient été enfermés.

L'arrivée du préfet n'allégea point les souffrances des prisonniers. Il commença à chercher, par les tortures, à pousser les chrétiens à renier Christ, ou à leur faire avouer les crimes abominables dont on les accusait, comme de manger de la chair humaine dans leurs assemblées secrètes et de se livrer à toutes sortes de désordres. Contrairement à la loi, le magistrat fit mettre à la torture des esclaves des maîtres chrétiens. Quelques-uns, vaincus par les tourments, reconnurent que leurs maîtres pratiquaient, en effet, les crimes dont ils étaient accusés. Dès lors, le magistrat et le peuple se crurent en droit de punir les chrétiens des plus cruels supplices. Ainsi se réalisait la parole du Seigneur : « L'heure vient que quiconque vous tuera, pensera rendre service à Dieu. »

Ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, ne furent épargnés. Je vous dirai quelques exemples d'entre ceux qui souffrirent pour le Seigneur. Un jeune homme chrétien de haute naissance et de grands talents, nommé Vettius Apagatus, qui n'avait point été mis en prison, fut indigné d'entendre les fausses accusations portées contre ses frères. Plein d'amour pour eux, il se sentit pressé de prendre leur défense et de rendre témoignage à la pureté de leur vie. Mais le

juge, au lieu de l'écouter, lui demanda s'il était chrétien, lui qui se faisait leur avocat. Sur la réponse affirmative de Veltius, le magistrat ordonna qu'il fût conduit en prison. Il n'en sortit que pour souffrir le martyre.

Le vieil évêque de Lyon, Pothin, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui probablement fut celui qui porta l'évangile d'Asie dans cette ville, fut amené, infirme et asthmatique comme il l'était, devant le tribunal. « Quel est le Dieu des chrétiens ? » lui demanda le juge. « Tu le connaîtras, si tu l'en montres digne, » répondit tranquillement le vieillard. A ces mots, ceux qui entouraient le tribunal l'accablèrent d'injures et de coups. Le divin Maître de Pothin avait eu aussi à souffrir, devant un tribunal humain, les injures et les coups. (Matth. XXVI, 67, 68.) Ramené en prison, le vieillard eut encore à endurer la brutalité de la populace, et mourut deux jours après, par suite des mauvais traitements qu'il avait essuyés.

Mais parmi tous ceux qui souffrirent, il n'y en eut point qui brillèrent plus par leur foi, leur constance et leur fermeté que Blandine. Elle était une pauvre jeune esclave, au corps faible et chétif. Sa maîtresse, chrétienne aussi, et qui mourut martyre, tremblait pour elle, craignant que sa foi ne succombât sous les tourments. Mais le Seigneur se tint près de sa jeune servante, et manifesta en elle sa force. Les bourreaux épuisèrent sur elle tous les genres de supplices : les fouets, le chevalet sur lequel on étendait les membres jusqu'à les disloquer, la chaise de fer rougie au feu sur laquelle on faisait asseoir les martyrs, Blandine supporta tout sans fléchir, répétant seulement : « Je suis chrétienne ; nous ne commettons aucun mal. » Attachée à un poteau dans l'amphithéâtre, elle fut livrée ainsi aux bêtes féroces, mais celles-ci, moins cruelles que les hommes, ne la

touchèrent pas. On pensait qu'étant une faible femme et une esclave, on pourrait, en multipliant les tortures, l'amener à renier Christ. Mais Celui qui était en elle était plus fort que celui qui est dans le monde. Elle possédait la foi qui rend victorieux du monde, la foi au Fils de Dieu. (1 Jean IV, 4 ; V, 4, 5.) « Blandine, » dit la lettre déjà citée, « fut revêtue d'une telle force que ceux qui se relayaient pour la torturer du matin jusqu'au soir, avouèrent, lassés qu'ils étaient, qu'elle les avait vaincus. Ils étaient étonnés, après avoir épuisé sur elle toutes leurs tortures, qu'elle pût encore vivre, ayant le corps déchiré et ouvert de toutes parts. » Le Seigneur rendait ainsi témoignage à la vérité du christianisme, et à la puissance de la foi en Lui. On pouvait dire de ces martyrs comme de ceux d'un autre âge : « Ils furent torturés, éprouvés par des moqueries et par des coups, par des liens et par la prison ; ils furent lapidés, sciés, tentés, eux desquels le monde n'était pas digne... ils ont reçu témoignage par la foi, » attendant la céleste récompense. (Hébreux XI, 37, 38.)

Comme l'on ramenait en prison Blandine et ses compagnons de souffrances, beaucoup d'amis affligés vinrent à leur rencontre pour les consoler, les encourager et leur témoigner leur amour, les saluant en même temps du nom de martyrs. « Nous ne sommes pas dignes d'un tel honneur, » répondirent-ils ; « le combat n'est pas terminé. D'ailleurs ce nom glorieux de martyr (1) appartient essentiellement à Celui qui est le Témoin fidèle et véritable, le premier-né des morts et le Prince de la vie, et ensuite à ceux qui ont scellé le témoignage de Christ par leur persévérance jusqu'à la fin. Nous ne som-

(1) Nous rappelons à nos jeunes lecteurs que le mot « martyr » veut dire « témoin. »

mes que de pauvres faibles confesseurs. » Puis ils demandèrent avec larmes à leurs frères de prier pour eux, afin qu'il leur fût donné de rester fidèles et fermes jusqu'à la fin. Ainsi ils montraient qu'ils sentaient leur faiblesse et n'attendaient de force que de Celui en qui seul elle réside.

Une nouvelle douleur les attendait à leur retour dans la prison. Quelques-uns des leurs, saisis de crainte à la pensée des tourments, avaient renié le christianisme. Ils n'y avaient d'ailleurs rien gagné; on les retenait en prison comme accusés d'autres crimes. Blandine et ses compagnons prièrent avec beaucoup de larmes le Seigneur, afin que ceux qui avaient faibli devant l'ennemi fussent restaurés et fortifiés. Le Seigneur exauça leurs prières. Ayant comparu de nouveau devant le magistrat, ceux qui étaient tombés confessèrent courageusement leur foi en Christ, et condamnés à mourir, ils obtinrent aussi la couronne des vainqueurs.

La fin de Blandine approchait. Elle allait échanger les douleurs passagères de cette vie, pour la gloire éternelle. (2 Corinthiens IV, 17, 18.) Elle fut amenée pour la dernière fois devant le juge avec un jeune homme de 15 ans nommé Ponticus. On leur ordonna de jurer par les dieux, mais ils refusèrent avec fermeté. On leur fit encore subir les tortures les plus cruelles que la barbarie des hommes puisse imaginer. Ils les supportèrent avec une patience qui ne fit qu'exaspérer au plus haut point la multitude. Le jeune Ponticus, encouragé et soutenu par les prières et les exhortations de sa sœur en Christ, succomba bientôt et s'endormit en Jésus.

Blandine restée seule, fut gardée pour le dernier jour des jeux. On pouvait bien dire d'elle, comme Paul le disait de lui-même et des apôtres : « Dieu nous a produits les derniers sur la scène, comme

des gens voués à la mort... un spectacle pour le monde, et pour les anges et pour les hommes. » (I Corinthiens IV, 9.) Blandine fut d'abord fouettée jusqu'au sang, puis subit de nouveau l'affreux supplice de la chaise ardente, ensuite placée dans un filet, elle fut livrée à un taureau sauvage qui la secoua longtemps avec ses cornes et la fit souffrir cruellement. Un soldat enfin mit fin à ses souffrances, en la perçant d'une lance.

Tels étaient les tourments que ces fidèles confesseurs endurèrent pour l'amour de Jésus. « Leur récompense sera grande dans le royaume des cieux. » (Matthieu V, 12.) Nous, mes jeunes amis, qui vivons dans un temps paisible, n'en serons-nous pas reconnaissants envers Dieu ? N'en profiterons-nous pas pour croître dans la connaissance et la grâce du Seigneur Jésus, afin d'être aussi ses témoins dans ce monde, non par des souffrances semblables à celles des martyrs, mais par notre séparation du monde et la pureté de notre vie ?

D'autres que ceux que nous avons nommés souffrirent aussi. A propos d'un nommé Sanctus qui endura aussi de cruels tourments, notre lettre dit qu'il les supporta de manière à montrer « qu'il n'y a rien de terrible là où se trouve l'amour du Père, ni rien de pénible là où est la gloire de Christ. »

La rage des persécuteurs ne fut pas assouvie par la mort des martyrs. Leurs corps furent brûlés et les cendres jetées dans le Rhône, afin de les priver ainsi, pensaient leurs ennemis dans leur folie, de ce qui leur était le plus précieux, — la sûre et certaine espérance de la résurrection bienheureuse. Insensés, ils ignoraient la puissance de Dieu. La mort est vaincue pour les chrétiens, sous quelque forme qu'elle se présente. Ils avaient pour eux, ces fidèles témoins, la parole de Christ : « Celui qui vaincra

n'aura point à souffrir de la seconde mort. » Ils auront part à la première résurrection, et vivront et régneront avec le Christ. Puisse ce bonheur être aussi le vôtre, chers jeunes amis.



« Soyez prêts. »

« *Et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui, aux noces.* »

(Matthieu XV, 10.)

Ils sont enfin ouverts les parvis de la gloire !
Et les saints triomphants, au cri de la victoire,
Entrent avec Jésus, leur Époux et leur Roi.

Tout le ciel retentit des chants de l'allégresse ;
Car la nuit a pris fin, le deuil et la tristesse
Pour jamais sont bannis — plus de mort, plus d'effroi.

Au puissant cri d'appel qui retentit des nues,
Les vierges, tressaillant de bonheur, sont venues,
Leurs lampes à la main, pour saluer l'Époux.

Et Lui vient couronner leur attente fidèle ;
Ouvrant aux saints ravis, la demeure éternelle,
Au festin de l'amour, il les introduit tous.

« Une joie éternelle sera sur leur tête ; ils obtiendront l'allégresse et la joie, et le chagrin et le gémissement s'enfuiront. » — « Il n'y aura plus de nuit, ni besoin d'une lampe et de la lumière du soleil : car le Seigneur Dieu fera briller sa lumière sur eux ; et ils régneront aux siècles des siècles. »



Le danger de remettre à une autre fois

Une personne âgée d'environ quatre-vingt-trois ans, racontait comment elle avait reçu ses premières impressions sérieuses. Elle avait alors seize ans, et était allée à une réunion religieuse où le prédicateur avait pris pour texte la parabole des dix vierges. Vers la fin de son discours, il raconta qu'une fois ayant entendu parler d'un jeune homme qui était très malade, il s'était rendu chez lui pour lui faire visite, mais qu'on avait refusé de le recevoir.

Quelques jours après, on vint le chercher pour voir ce même jeune homme. Il se rendit volontiers à l'invitation, et comme il entra dans la chambre, il fut accueilli par ces paroles : « Ami B., donnez-moi un peu de votre huile, car ma lampe va s'éteindre. »

Le prédicateur répondit : « Allez vers Celui qui en vend et achetez-en pour vous-même. » Mais à peine

eut-il prononcé ces paroles, qu'un vaisseau se rompit, et le jeune homme mourut.

Le prédicateur racontait cet incident à ses auditeurs pour leur montrer le danger de remettre à une autre fois la grande affaire du salut. Et je vous l'ai rapporté, chers jeunes amis, pour vous presser de venir à Jésus maintenant pour avoir « l'huile » dans votre lampe ; car : « C'est AUJOURD'HUI le jour du salut. »

Trop tard !

« *Et la porte fut fermée.* »

(*Matthieu XXV, 10.*)

Il est tard, oh ! bien tard ! La nuit est froide et noire !
Mais pour nous va s'ouvrir la porte de la gloire.

Trop tard, trop tard ! On ne peut plus entrer.

Trop tard ! Oh ! quels regrets ! Nous étions sans lumière !
Mais l'Époux recevra notre ardente prière.

Trop tard, trop tard ! On ne peut plus entrer.

D'angoisse et de terreur tout notre être frissonne.
Oh ! laissez-nous entrer vers Celui qui pardonne.

Trop tard, trop tard ! On ne peut plus entrer.

Ne nous a-t-on pas dit ses grâces ineffables ?
Nous voulons nous jeter à ses pieds adorables.

Non, non, trop tard ! On ne peut plus entrer.

La porte était fermée, et fermée à jamais !



Émile T...

Chers enfants, je désire placer devant vous quelques traits de la courte vie d'Émile T. Ils sont une illustration de ce que la parole de Dieu déclare dans les deux passages suivants : « Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent, tu as établi ta louange » (Matthieu XXI, 16) ; et : « Même un jeune garçon se fait connaître par ses actions, si sa conduite est pure et si elle est droite. » (Proverbes XX, 11.)

Comme un grand nombre d'entre vous, chers enfants, Émile T. eut le privilège d'avoir des parents chrétiens et pieux. Avec les noms de papa et maman, le nom de Jésus fut un des premiers qui frappèrent les oreilles de l'enfant et qu'il apprit à prononcer. Déjà, quand il était encore sur les bras de sa bonne mère, il assistait à la lecture de la parole

de Dieu qui se faisait dans la famille. Chose remarquable, tandis que tant d'enfants sont distraits pendant qu'on lit la Bible, Émile manifesta dès sa tendre enfance un grand respect pour la parole de Dieu. Pour lui, ce qu'elle disait était vrai : Dieu avait parlé.

Le trait suivant en est un exemple. Un jour il dit à sa grand'maman : « Grand'maman, je voudrais dîner tout seul. »

— Pourquoi, mon enfant ?

— Parce qu'au dîner, c'est toujours papa qui prie. Je voudrais aussi prier.

La grand'maman lui donna sa soupe, et lui, aussitôt, se mit à rendre grâces au Seigneur à haute voix. Outre les mets, il y avait sur la table la verge. Son papa lui avait dit que Dieu avait donné la verge pour châtier les enfants désobéissants. Puisque Dieu l'avait donnée, c'était bon, et Émile remercia aussi le Seigneur pour la verge.

Émile T. ne confondait pas les croyants avec ceux qui ne l'étaient pas. Il observait les personnes pour savoir dans quelle classe elles se trouvaient. Lorsque quelqu'un heurtait à la porte, il s'empressait d'aller ouvrir et souvent ses premières paroles étaient : « Es-tu un frère ? On reçoit les frères chez nous. Papa a un lit pour les frères. » Un jour, il accourt pour ouvrir, et se trouve en présence d'un militaire qui lui dit : « Papa est-il à la maison ? »

— Oui, répond l'enfant.

— Veux-tu lui dire que le frère X. désire le voir.

Émile reste silencieux, fixe le soldat, regarde le sabre, puis d'une voix qui trahissait son étonnement, il dit : « Toi, un frère ! » Il ne pouvait concilier dans son jeune esprit l'idée d'un frère, d'un enfant de Dieu, avec le vêtement militaire et surtout avec le terrible sabre suspendu au côté du jeune homme.

Quoique n'ayant pas encore cinq ans, Émile pen-

sait à l'amour du Seigneur Jésus pour les hommes souffrants et rendus malheureux par le péché. Cet amour du Sauveur l'étreignait parfois, et alors son cantique favori était :

« Venez au Sauveur qui vous aime ;
Venez, Il a brisé vos fers,
Il veut vous recevoir Lui-même,
Ses bras vous sont ouverts. »

Cependant le bon Berger voulait se faire connaître à son cher petit agneau d'une manière plus personnelle et plus bénie comme son Sauveur. Émile croyait à l'amour de Jésus pour les hommes pécheurs et perdus, amour qu'Il a montré d'une manière si excellente en souffrant et mourant pour eux sur la croix. Mais lui-même n'avait pas encore été sous la conviction de ses péchés. Il ne savait pas ce qu'il y a de redoutable pour un pécheur d'aller à la rencontre d'un Dieu saint, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal et qui ne tient pas le coupable pour innocent.

Tout jeune qu'il était, Émile dut faire cette expérience douloureuse. Ses péchés lui revinrent en mémoire devant Dieu, ainsi que leurs terribles conséquences, la mort, le jugement et l'enfer. Se sentant un pauvre pécheur coupable et perdu, il devint très malheureux. Mais Dieu l'avait fait passer par ce chemin d'humiliation pour l'amener à jouir de la paix. Un matin, Émile appela son père, le priant de venir auprès de son lit. Le père le trouva tout préoccupé des souffrances de Christ sur la croix. Il lui dit :

— Papa, le Seigneur Jésus est mort pour nous, pour nos péchés, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant. Dieu le déclare à plusieurs reprises dans sa Parole. Je veux te lire quelques-uns des passages où cela est dit. Écoute :

« Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » (1 Timothée I, 15.) — « Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois. » (1 Pierre II, 24.) — « Il a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. » (1 Pierre III, 18.) — « Comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs. » (Hébreux IX, 28.) — « Par son nom, quiconque croit en lui, reçoit la rémission de ses péchés. » (Actes X, 43.) — « Et Dieu dit : Je ne me souviendrai plus jamais de vos péchés, ni de vos iniquités. » (Hébreux X, 17.)

Émile éprouva un grand soulagement et un grand contentement en entendant son père lui lire ces passages. Il dit : « Je comprends, papa. » Il avait saisi pour lui-même le salut ; il goûtait combien le Seigneur est bon. Ce que dit l'Écriture se manifesta chez lui ; il désira de s'approcher toujours davantage de son Sauveur qui l'attirait par les cordeaux de son amour. Un jour, en rentrant de l'école, il dit à sa mère : « Maman, il fera bien beau dans le ciel avec le Seigneur Jésus. »

— Oui, mon enfant, bien beau, répondit-elle ; puis elle lui parla des bénédictions et des joies célestes qui sont le partage de tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus, à quoi Émile répondit : « Moi, je veux y aller. » Il était prêt à se rendre auprès de Jésus.

Peu de jours après, il prit une angine croupale ; dans la nuit, il disait à son père : « Prie, papa ! » Au matin, sa grand'maman lui dit : « Émile, tu vas mieux ; tu seras bientôt guéri, Dieu voulant. »

— Non, grand'maman, répondit-il sans hésitation. Je veux aller vers le Seigneur Jésus.

Et trois heures plus tard, le Seigneur avait pris à Lui son petit agneau, dans le paradis.

Chers jeunes amis, Émile n'avait que cinq ans lorsqu'il fut appelé à passer de ce monde à Dieu, du temps dans l'éternité, néanmoins il a laissé des traces bénies de son passage dans ce monde. Il a été un témoin de la grâce de Dieu ; un de ces petits par la bouche desquels Dieu établit sa louange. La plupart d'entre vous qui lisez ces pages, vous êtes plus âgés que le petit Émile ; mais si vous étiez appelés en ce moment à passer dans l'éternité devant Dieu, seriez-vous prêts comme lui ? Pourrait-on dire de vous : « Il a honoré Dieu, reçu son Fils, aimé les frères, cru en Jésus, et désiré s'en aller vers son Sauveur ? »

Que le Dieu et Père du Seigneur Jésus-Christ, Celui qui avait accordé tant de grâces au petit Émile, vous donne de venir à Jésus et de montrer, dès votre jeune âge, par vos actions, que votre conduite est pure et qu'elle est droite. Savez-vous par quel moyen arriver à avoir cette conduite ? Dieu vous l'indique lui-même dans sa Parole :

« COMMENT UN JEUNE HOMME RENDRA-T-IL PURE SA VOIE ? CE SERA EN Y PRENANT GARDE SELON TA PAROLE. » (Psaume CXIX, 9.)



Venez.

Venez à Christ, petits enfants ;
Venez, car il vous aime.
Venez, joyeux et confiants,
À cet Ami suprême.

Il fut un enfant comme vous,
Ce Sauveur adorable ;
Un enfant gracieux et doux,
Obéissant, aimable.

Craindrez-vous d'approcher de Lui
Alors qu'il vous invite ?
Oh ! non : venez dès aujourd'hui
Vous ranger à sa suite.

Il dit : Laissez, laissez venir
Tous ces petits que j'aime ;
Mon cœur se plaît à les bénir.
Oh ! charité suprême !

Je prends les agneaux dans mes bras,
Sur mon sein je les serre ;
Satan ne me les prendra pas,
Car ils sont à mon Père.

Accourez donc, petits enfants,
Vers cet Ami fidèle ;
Il donne à tous les vrais croyants
Joie et vie éternelle.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID EST PERSÉCUTÉ PAR SAUL

(1 Samuel XVIII et suivants.)

SOPHIE. — Veux-tu me dire, chère maman, où David s'enfuit quand il fut descendu par la fenêtre pour se sauver ?

LA MÈRE. — Il se réfugia auprès du vieux prophète Samuel qui demeurait toujours à Rama.

SOPHIE. — Je pense, maman, que David ne pouvait pas mieux choisir sa retraite.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Il croyait, sans doute, que Saül n'oserait pas le faire prendre auprès de l'homme de Dieu, et il avait bien besoin des consolations et des encouragements du prophète. Ils allèrent ensemble dans un endroit nommé Naïoth, près de Rama. Là se trouvait une assemblée de prophètes que Samuel présidait. Combien David, après ces épreuves, devait être heureux au milieu de ces serviteurs de Dieu ! C'est ce qu'il exprime en disant ! « Qu'il est bon et qu'il est agréable que des frères habitent unis ensemble (1). » Mais Saül apprit que David était là.

SOPHIE. — Est-ce qu'il osa le faire prendre ?

LA MÈRE. — Il l'essaya au moins, car « l'inique ne connaît pas la honte (2), » et en vient à ne plus rien respecter. Saül envoya des hommes pour prendre David. Mais la puissance de Dieu était là pour le protéger et montrer à Saül sa folie. Et cette puissance se manifesta d'une manière bien étrange et merveilleuse. Ce ne fut pas en consumant les messagers de Saül, comme plus tard ceux que le roi Achazia avait envoyés à Élie (3). Non ; quand les hommes qui devaient prendre David arrivèrent à Naïoth, l'Esprit de Dieu se saisit d'eux, et ils se mirent à prophétiser. On le rapporta à Saül qui, insensible aux manifestations divines, poursuivit son méchant dessein, en envoyant une seconde et une troisième fois d'autres messagers, qui, les uns et les autres, prophétisèrent.

(1) Psaume CXXXIII, 1. — (2) Sophonic III, 5.

(3) 2 Rois I.

SOPHIE. — Saül aurait pourtant dû voir que Dieu ne voulait pas qu'il fit du mal à David.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Mais son cœur était tellement possédé par sa haine contre David, qu'il partit lui-même pour Rama.

SOPHIE. — Pauvre Saül ! Il croyait donc être plus fort que Dieu ?

LA MÈRE. — Dieu lui montra le contraire. Il n'était pas encore arrivé que l'Esprit de Dieu le saisit en chemin, et il fut contraint de prophétiser jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Naïoth. Et là, se dépouillant de ses vêtements devant Samuel, il continua à prophétiser et tomba nu par terre, et resta là tout un jour et toute une nuit.

SOPHIE. — Quelle chose extraordinaire, chère maman ! Ainsi il ne put rien faire à David ?

LA MÈRE. — Non, le bras de l'Éternel protégeait « l'homme selon son cœur. » Et son adversaire gisait à terre, abattu, humilié, dépouillé, sous la puissante main de Dieu qu'il avait bravé. Qu'il est bon d'être sous la garde de Dieu ! L'étonnement de tous ceux qui virent Saül dans cet état fut grand, et l'on disait : « Saül aussi est-il parmi les prophètes ? »

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, qu'au commencement, il avait déjà prophétisé, et on avait dit de lui la même chose (1).

LA MÈRE. — C'est vrai, mais alors la puissance de Dieu était en lui pour l'encourager au début de son règne, tandis que maintenant c'était pour arrêter sa méchanceté.

SOPHIE. — Il prophétisait comme le méchant prophète Balaam qui voulait maudire le peuple de Dieu, et qui fut forcé de le bénir (2).

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Et comme Balaam

(1) 1 Samuel X, 11. — (2) Nombres XXIII.

aussi, Saül ne fut pas détourné de sa mauvaise voie et continua à persécuter David.

SOPHIE. — Et David que fit-il ensuite ?

LA MÈRE. — Il comprit que sa place n'était plus auprès de Saül qui n'avait pas craint de chercher sa vie même auprès du prophète de Dieu, et chez lequel il n'y avait plus de crainte de Dieu. Son cœur en était, sans doute, bien affligé, et il alla trouver son ami Jonathan pour lui confier ses peines, et lui raconta comment Saül cherchait à le faire mourir. Jonathan ne pouvait pas croire cela de son père, puisqu'il lui avait juré de ne pas faire mourir David. Mais David insista et dit : « Certes, il n'y a qu'un pas entre moi et la mort. »

SOPHIE. — Je trouve très beau de Jonathan de ne pas vouloir croire du mal de son père.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Il l'aimait et l'honorait, et il agissait comme Sem et Japhet qui refusaient de voir la honte de leur père (1). Alors David voulut éprouver si, en effet, Saül était peut-être revenu à d'autres sentiments à son égard après avoir été sous la main de Dieu. Il dit donc à Jonathan : « C'est demain la fête de la nouvelle lune (2), et je devrai m'asseoir auprès du roi pour manger. Laisse-moi donc aller, et je me cacherai dans les champs jusqu'au troisième soir. Si ton père s'aperçoit de mon absence, dis-lui que je suis allé à Bethléhem où il y a un sacrifice annuel pour toute la famille. S'il dit : « C'est bon, » il y a paix pour moi. S'il se met en colère, c'est qu'il a décidé de me faire du mal. »

SOPHIE. — C'était un bon moyen de connaître les sentiments de Saül, mais David n'engageait-il pas Jonathan à dire un mensonge ?

(1) Genèse IX, 23. — (2) Voyez Nombres XXVIII, 11; 1 Chroniques XXII, 31; 2 Chroniques II, 4; Néhémie X, 33; Ézéchiel XI, 17; et Colossiens II, 16.

LA MÈRE. — Nous ne savons pas, Sophie, si, à l'occasion de cette fête de la nouvelle lune, la famille de David ne se réunissait pas à Bethléhem pour offrir un sacrifice. David pouvait donc dire vrai. Quoiqu'il en soit, David supplia Jonathan d'user de bonté envers lui, de se rappeler l'alliance qu'ils avaient faite ensemble et de le faire mourir lui-même, plutôt que de le conduire à Saül.

SOPHIE. — Oh ! Jonathan n'aurait jamais voulu faire du mal à David.

LA MÈRE. — Certainement, non. Mais pour que tu voies la tendre affection de ces deux amis, je veux te dire le touchant entretien qu'ils eurent ensemble. Jonathan dit à son ami : « Loin de toi une telle pensée ; car si je savais que mon père fût décidé à faire venir le mal sur toi, ne l'en informerais-je pas ? Et David dit à Jonathan : Qui m'en informera ? Et si ton père te fait une réponse dure... ? Et Jonathan dit à David : Viens et sortons aux champs. »

SOPHIE. — Pourquoi lui dit-il cela ?

LA MÈRE. — Je pense que c'était afin d'être plus tranquilles. « Ils sortirent donc aux champs. Et Jonathan dit à David : Éternel, Dieu d'Israël ! quand j'aurai sondé mon père demain à cette heure, ou après-demain, s'il y a quelque chose de bon pour David, et qu'alors je n'envoie pas vers toi et ne te le découvre pas, que l'Éternel fasse ainsi à Jonathan et ainsi y ajoute ! »

SOPHIE. — Que voulait dire Jonathan, maman, par ces dernières paroles ?

LA MÈRE. — C'était la forme d'un serment solennel. On appelait sur soi la colère et le châtement de Dieu si l'on n'accomplissait pas ce que l'on avait dit (1). Jonathan prenait ainsi l'Éternel à témoin de sa fidélité

(1) Voyez 1 Samuel XIV, 44 ; XXV, 22 ; 2 Samuel III, 9.

envers David. Il continua ainsi : « S'il semble bon à mon père de te faire du mal, je te le ferai savoir, et je te laisserai, et tu t'en iras en paix. Et que l'Éternel soit avec toi, comme il a été avec mon père. »

SOPHIE. — Il me semble, chère maman, que Jonathan devait beaucoup souffrir de voir son père rejeté de Dieu, et son ami David persécuté par Saül.

LA MÈRE. — Oh ! sans doute. C'était un cœur fidèle et aimant, rempli de tendresse. Mais en même temps, il avait la foi dans la parole de Dieu, et savait que l'Éternel accomplirait ce qu'il avait dit touchant David, et que David régnerait. Aussi prévoyant ce moment, ajoute-t-il ces paroles touchantes : « Et n'est-ce pas ? si je suis encore vivant, — n'est-ce pas, tu useras envers moi de la bonté de l'Éternel, et je ne mourrai point ; et tu ne retireras point ta bonté de ma maison, à jamais, non pas même lorsque l'Éternel retranchera chacun des ennemis de David de dessus la face de la terre ? » Tu vois, Sophie, il ne nomme pas son père, mais il sait que Dieu qui aime David le délivrera de tous ses ennemis. Et David se souvint plus tard de l'amour de Jonathan (1).

SOPHIE. — Je suis bien contente, chère maman, d'entendre toutes ces belles paroles de Jonathan. En t'écoutant, les larmes me viennent aux yeux. Quelle tendre et fidèle amitié. C'est bien doux de trouver un ami tel que Jonathan ou David.

LA MÈRE. — En effet, chère enfant, c'est un vrai trésor qu'un véritable ami. Le roi Salomon a dit : « L'intime ami aime en tout temps, il est un frère dans la détresse. » Et aussi : « Il est tel ami plus attaché qu'un frère (2). » Mais les plus solides ami-

(1) Voyez l'histoire de Méphiboseth, 2 Samuel IX.

(2) Proverbes XVII, 17 ; XVIII, 24.

liés de la terre peuvent manquer, tandis qu'il existe un Ami qui ne manque jamais et qui nous aime plus tendrement que David et Jonathan ne s'aimaient l'un l'autre.

SOPHIE. — Je sais qui tu veux dire. C'est Jésus ; comme le dit notre beau cantique :

« Jésus est notre Ami suprême ;
Oh ! quel amour !

LA MÈRE. — Oui, chère enfant ; que ton cœur s'attache à cet Ami qui a donné sa vie pour nous, car ainsi que dit un autre cantique :

Jamais son amour fidèle
A nos vœux ne manquera ;
C'est une source éternelle
Qui jamais ne tarira.

Continuons l'histoire de nos deux amis. « Jonathan fit alliance avec la maison de David, et dit : Que l'Éternel le redemande de la main des ennemis de David ! Et Jonathan fit encore jurer David par l'amour qu'il lui portait ; car il l'aimait comme il aimait son âme. » Il n'y a pas d'expression plus forte pour exprimer l'affection de ces deux amis, mais l'amour de Jésus est plus grand encore ; il nous a aimés quand nous étions ses ennemis et s'est alors donné pour nous. Après ce que je t'ai raconté, Jonathan convint avec David de le rencontrer, le troisième jour, en un certain endroit où David se tiendrait caché, et ils se séparèrent.

SOPHIE. — Je me demande ce que fit Saül en voyant que David était absent. Il me semble qu'il devait s'y attendre. Il pouvait bien penser que David aurait peur de venir en sa présence.

LA MÈRE. — Il croyait, sans doute, que David

n'oserait pas manquer à ce que Saül regardait comme un devoir envers lui. Le premier jour, il ne dit rien en voyant que la place de David était vide. Il se dit : « Il n'est pas pur. » Il y avait diverses circonstances selon la loi de Moïse qui rendaient un homme impur pendant un jour (1), et il devait rester à part. Mais le second jour, voyant que David n'était pas encore là, il dit à Jonathan : « Pourquoi le fils d'Isaï n'est-il pas venu au repas ni hier, ni aujourd'hui ? » Jonathan répondit comme il en était convenu avec David. Alors Saül entra dans une violente colère et dit en effet à Jonathan les paroles les plus dures : « Ne sais-je pas que tu as choisi le fils d'Isaï à la honte de ta mère ? Jamais tu ne régneras tant qu'il vivra. Amène-le-moi, car il mourra certainement. »

SOPHIE. — Pauvre Jonathan ! Comme il dut être affligé !

LA MÈRE. — Sans doute, mais il se montra fidèle envers David, comme nous devons l'être à Christ. Il répondit courageusement : « Pourquoi serait-il mis à mort ? Qu'a-t-il fait ? » Dans une autre occasion, Saül avait écouté son fils ; mais comme il ne s'était jamais humilié réellement devant Dieu, son cœur s'était toujours plus endurci, et dans sa colère, il jeta sa lance contre Jonathan pour le frapper. Celui-ci vit bien alors que c'était chez Saül une chose décidée de faire mourir David. Rempli de douleur, il quitta la table du roi, et le lendemain matin, se rendit au lieu convenu avec David. Il lui avait donné pour signe qu'il lancerait trois flèches et enverrait son serviteur les chercher. S'il criait au serviteur : « Les flèches sont en deçà de toi, » c'était un signe favorable à David ; s'il s'écriait : « Les flèches sont au delà de toi, » c'était la marque des dispositions

(1) Nombres XIX, 22; Lévitique XI, 31.

meurtrières de Saül. C'est, hélas ! cette dernière chose qu'il eut à faire. Jonathan renvoya son serviteur, David sortit du lieu où il se tenait, et Jonathan et lui se baisèrent l'un l'autre et pleurèrent l'un avec l'autre, jusqu'à ce que les pleurs de David devinrent excessifs. Ils devaient se séparer. « Va en paix, » dit Jonathan, « selon que nous avons juré, nous deux, au nom de l'Éternel, disant : « L'Éternel sera entre moi et toi, et entre la semence et ma semence, à toujours. » Et David commença sa vie errante, devant les poursuites acharnées de Saül, et Jonathan retourna auprès de son père, mais toujours attaché à son ami.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

LES MARTYRS DE CARTHAGE

VERS L'AN 202.

Le cruel gouverneur de Lyon dont je vous ai parlé était devenu empereur sous le nom de Septime Sévère. Dans les premières années de son règne, les chrétiens avaient joui d'une tranquillité relative; mais à son retour d'Orient, où il avait fait une guerre victorieuse, il rendit un édit défendant à aucun de ses sujets d'embrasser le judaïsme ou le christianisme. L'occasion de cette nouvelle persécution fut, sans doute, le refus des chrétiens de prendre part

aux réjouissances publiques qui accueillaient l'empereur victorieux, réjouissances toujours accompagnées de cérémonies païennes. Les chrétiens mettaient en pratique la parole de l'apôtre : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » (Actes V, 19.)

La persécution sévit surtout en Égypte et dans la province d'Afrique où le christianisme avait jeté de profondes racines. La grâce de Dieu s'y montra d'une manière merveilleuse dans la patience et le courage qu'elle donna aux saints martyrs dans leurs souffrances.

Parmi eux se trouvaient, à Carthage, deux femmes, Vivia Perpétua et Félicité, et trois jeunes hommes. Ils étaient encore des catéchumènes, c'est-à-dire que, bien que s'étant joints aux chrétiens, ils n'avaient pas encore reçu le baptême, ni pris part à la cène. Félicité était une pauvre esclave qui, dans la prison même, devint mère d'un petit enfant. Quant à Perpétua, c'était une jeune dame distinguée par sa naissance, son éducation et sa fortune. Elle n'avait que vingt-deux ans, avait récemment perdu son mari, et était mère d'un jeune enfant qu'elle nourrissait. Sa mère et ses deux frères étaient chrétiens ; son père, seul de la famille, était resté attaché au paganisme. Il aimait passionnément sa fille, et c'était pour lui une immense douleur de la voir attachée à ce qui jetait la honte sur lui et sa famille. D'un cœur tendre et aimant, la plus grande épreuve pour Perpétua venait de son affection pour son père et pour son enfant. Ce n'était pas seulement la mort sous sa forme la plus terrible qu'elle avait à affronter, mais à vaincre aussi les liens naturels les plus puissants. Elle avait compris cette parole : « Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi » (Matthieu X, 37) ; et elle aimait Jésus

plus que tout, et, pour l'amour de Lui, elle fut rendue capable de renoncer à tout pour Lui.

Perpétua a laissé, écrit par elle-même, un récit simple et touchant de son emprisonnement et de son jugement. Je vous en citerai quelques parties.

« Lorsque nous fûmes entre les mains de nos persécuteurs, » dit-elle, « mon père, dans sa tendre affection pour moi, vint me voir et s'efforça de me détourner de la foi.

— Mon père, lui dis-je, vois-tu ce petit vase ?

— Oui, dit-il, je le vois.

Alors je dis : « Puis-je le nommer autrement que ce qu'il est ? » Il répondit : « Non. »

— Je ne puis non plus, continuai-je, me nommer autrement que ce que je suis, c'est-à-dire une chrétienne.

Mon père me regarda comme s'il eût voulu m'arracher les yeux ; mais il m'accabla seulement de paroles dures, puis il partit. Alors je fus plusieurs jours sans voir mon père, mais je fus rendue capable de rendre grâces à Dieu, et son absence fut adoucie pour mon cœur. »

Quelques jours après, les jeunes chrétiens eurent la grande joie de recevoir le baptême et de participer à la cène, car, bien que gardés, ils n'avaient pas encore été enfermés dans le cachot. Ce jour arriva bientôt, et Perpétua écrit :

« Au bout de quelques jours, nous fûmes jetés dans la prison. Je fus saisie de terreur, car jamais auparavant je n'avais été dans une obscurité aussi complète. Quel jour terrible ! La chaleur excessive causée par le grand nombre des prisonniers, la brutalité des soldats, et l'inquiétude que j'éprouvais à cause de mon enfant, tout m'accablait. Mais deux de nos diacres obtinrent à prix d'argent que nous fussions transférés quelques heures par jour dans une meil-

leure partie de la prison, loin des autres captifs. Chacun reprit son occupation habituelle, mais moi je m'assis et allaitai mon enfant presque mort de faim. Dans mon anxiété, je parlai à ma mère pour la consoler et je recommandai l'enfant à mon frère. Je m'affligeais en les voyant peiné à mon sujet, et je souffris plusieurs jours. Mais l'enfant s'accoutuma à rester avec moi dans la prison, et aussitôt la force me revint, je fus délivrée de tout souci et d'inquiétude pour mon enfant, et la prison devint pour moi comme un palais. En vérité, j'y étais plus heureuse que je n'aurais pu être nulle part ailleurs. »

Après avoir raconté un songe qu'elle eut et qu'elle regarda comme un signe qu'elle et son frère, emprisonné aussi, souffriraient bientôt le martyre, Perpétua continue :

« Après quelques jours, le bruit se répandit que nous allions être interrogés. Mon père arriva de la ville, la figure dévastée par le chagrin, et essaya encore de m'ébranler. Il me dit : « Ma fille, aie pitié de mes cheveux blancs ; aie pitié de ton père, si tu me crois encore digne de ce nom ! Ne t'ai-je pas élevée ? Ne m'as-tu pas été plus chère que mes autres enfants ? Ne m'expose pas ainsi au mépris des hommes. Pense à ton frère, à ta mère, à ta tante ; pense à ton enfant, à ton fils, qui ne peut vivre, si tu meurs. Fais fléchir ton orgueil ; ne nous plonge pas tous dans la ruine. » Ainsi parlait mon père, me baisant les mains et se jetant à mes pieds, et, au milieu de ses larmes, ne m'appelant plus sa fille, mais sa « dame. » Et j'étais affligée à cause des cheveux blancs de mon père, et de ce que lui seul de toute la famille, ne se réjouissait pas de mon martyre. Et je m'efforçais de le consoler, lui disant : « Ce qui arrivera quand je paraîtrai devant le tribunal, dépend de la volonté de Dieu, car nous ne

subsistons pas par notre propre force, mais uniquement par la puissance de Dieu. » Et il s'éloigna en gémissant.

» Un autre jour, tandis que nous prenions notre repas, nous fûmes soudainement appelés à comparaître. Une multitude immense entourait le tribunal. Nous gravimes les degrés, et les autres furent interrogés et firent leur confession. Et mon tour vint, et aussitôt mon père apparut portant mon enfant. Et il me tirait en bas des degrés, me disant d'un ton suppliant : « Aie pitié de moi et de ton enfant. » Et le procureur Hilarianus dit aussi : « Épargne les cheveux blancs de ton père ; épargne ton petit enfant ; sacrifie aux dieux pour la prospérité de l'empereur. » Et je répondis : « Je ne veux pas sacrifier. » — « Es-tu chrétienne ? » dit Hilarianus. Je répondis : « Je suis chrétienne. » Et comme mon père était encore là près de moi, cherchant à m'entraîner, Hilarianus ordonna qu'il fût jeté par terre et battu de verges. Et je fus affligée de ce qui arrivait à mon père, et je souffris plus, à cause de son âge avancé, que si moi-même j'avais reçu les coups. Hilarianus prononça la sentence et nous fûmes tous condamnés aux bêtes féroces, et nous retournâmes à la prison remplis de joie. »

Perpétua avait été rendue capable, par la grâce toute-puissante de Dieu, de s'élever au-dessus même des sentiments maternels. Il ne lui fut plus permis d'avoir son enfant auprès d'elle, mais elle avait pu le confier aux soins de sa mère et de son frère. Pour elle, elle avait les yeux fixés sur « Jésus, le Chef et le Consommateur de la foi, le Témoin fidèle, qui, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. » (Hébreux XII, 2 ; Apocalypse I, 5.) Les martyrs aussi, à la suite de leur

divin Chef, méprisaient les souffrances et la honte, et attendaient la gloire.

Perpétua et ses compagnons étaient réservés pour être exposés aux bêtes, pour l'amusement du peuple, jusqu'aux fêtes célébrées à l'occasion de l'anniversaire du fils de l'empereur. Avant ce moment, l'un d'eux mourut dans la prison. Les autres se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. (Actes V, 41.) Leur paix, leur patience et leur constance agirent de telle sorte sur le cœur de leur geôlier Pudas, qu'il fut gagné au Sauveur. Il permit aux confesseurs du nom de Christ de recevoir les visites de quelques-uns des frères, ce qui consola beaucoup les prisonniers.

Le cœur de Perpétua fut de nouveau soumis à une douloureuse épreuve. « Le jour des jeux approchait, » dit-elle, « et mon père entra accablé de douleur. Et il commença à s'arracher la barbe, à se jeter la face contre terre, et à désirer que la mort vint le prendre, et à dire des paroles qui auraient remué le cœur le plus dur — et moi j'étais extrêmement affligée de la peine qui accablait sa vieillesse. » Mais la fidèle servante de Christ, bien qu'ayant le cœur brisé, sortit victorieuse de cette dernière lutte.

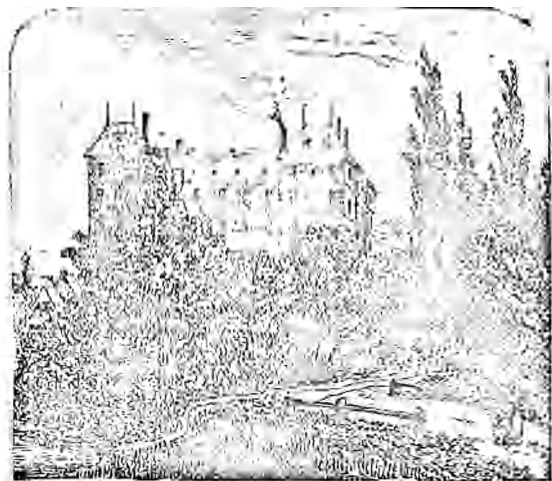
L'esclave Félicité montra aussi la fermeté de sa foi. Comme elle était sur le point de mettre son enfant au monde, et qu'elle souffrait et se plaignait beaucoup, un des employés de la prison lui dit : « Que sera-ce donc quand tu seras exposée aux bêtes féroces ? Tu n'y as pas pensé, quand tu as refusé de sacrifier. » Félicité répondit : « J'endure maintenant mes propres souffrances, mais alors UN AUTRE sera avec moi, qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour l'amour de Lui. »

La fin triomphante des martyrs approchait. Quand le jour fut venu, ils portaient sur leurs visages l'ex-

pression d'une joie céleste et d'une paix inébranlable, dit celui qui continue le récit de Perpétua. Ils refusèrent de se laisser revêtir, les hommes, de la robe écarlate des prêtres de Saturne, les femmes, de celle des prêtresses de Cérès. « Nous donnons notre vie, » dirent les martyrs, « parce que nous ne voulons avoir aucune part à ces coutumes profanes. Laissez-nous notre liberté. » On céda à leur juste demande. Après s'être donné le baiser d'amour fraternel et avoir pris congé l'un de l'autre, dans la ferme espérance de se retrouver bientôt auprès du Seigneur, ils s'avancèrent vers le lieu de leur supplice. Tous louaient Dieu à haute voix, Perpétua chantait un psaume.

Les hommes furent livrés aux lions, aux tigres et aux léopards, et les femmes à une vache furieuse. Après que Perpétua eut subi ses assauts, elle se releva toute meurtrie, et, oubliant ses propres souffrances, elle alla aider et encourager Félicité qui gisait dans l'arène mortellement blessée. Ses dernières paroles furent pour exhorter son frère à persévérer dans la foi. Le peuple demanda que les martyrs fussent livrés aux gladiateurs, afin d'avoir le plaisir de les voir mourir. Perpétua, tombée entre les mains d'un gladiateur maladroit qui la blessa sans la tuer, guida elle-même la main de son meurtrier vers sa poitrine. Ainsi tous s'endormirent en Jésus.

« Ils ont vaincu par le sang de l'Agneau, et n'ont pas aimé leur propre vie, même jusqu'à la mort. » Les persécuteurs voulaient anéantir le nom de Christ, mais plus on les persécutait, plus les chrétiens se multipliaient. Le sang des martyrs était la semence de l'Église.



La bénédiction d'un vieillard

I

Il y a plus de deux cents ans que vivait dans le nord de l'Angleterre une petite fille, seule héritière de son grand-père, gentilhomme de haute naissance et possesseur d'une grande fortune. L'enfant était traitée avec une indulgence beaucoup trop grande : Sir Richard Cradock, son grand-père, ne savait rien refuser à cet unique rejeton de son ancienne maison et la gâtait au plus haut point. Il ne faut pas s'étonner si, en l'absence de toute contrainte, Dorothée, à l'âge de six ans, bien que d'un caractère naturellement généreux, était volontaire, impérieuse et passionnée. Elle ne supportait pas la moindre contradiction, et

un jour qu'on l'avait privée d'un plaisir auquel elle tenait beaucoup, pour se venger, elle prit un couteau, se l'enfonça dans le bras, et se fit une blessure qui mit sa vie en danger. Depuis ce moment, son pouvoir sur son grand-père fut illimité ; pas une de ses fantaisies ne parut trop capricieuse pour n'être pas satisfaite.

On s'imagine peut-être que sir Richard Cradock était un homme bien faible de caractère pour céder aussi complètement à une jeune enfant. Mais il n'en était ainsi qu'à l'égard de sa petite-fille ; en dehors de ce qui la concernait, il était un homme suffisamment énergique, mais malheureusement pour lui et l'enfant confiée à ses soins, toute cette énergie était tournée contre le Dieu qui lui avait donné cette joie de ses vieux jours. Il haïssait d'une haine violente les vrais disciples de Christ, et surtout ceux qui, par un motif de conscience, s'étaient séparés de l'établissement religieux du pays. Il employait, pour les persécuter et les opprimer, toute la puissance que lui donnait sa position de juge de paix.

Peu avant le temps où cette histoire commence, John Rogers, le vénérable et pieux pasteur de la paroisse voisine, avait été expulsé de son église à cause de sa fidélité à Christ. Les hommes auraient bien voulu le réduire au silence ; mais ce fidèle serviteur du Seigneur savait qu'il dépendait d'une autorité plus élevée qui lui avait confié le ministère de l'évangile. Au nom de Jésus, il continuait à annoncer la bonne nouvelle de la grâce de Dieu, partout où son Maître lui en donnait l'occasion, et en quelque temps que ce fût, sans se soucier des dangers qu'il pouvait courir. Il devint ainsi bientôt l'objet de la plus profonde inimitié de la part de sir Richard, et celui-ci résolut de faire taire la voix

fidèle qui troublait sa conscience, bien qu'il ne l'entendit pas de ses oreilles. Ayant découvert où M. Rogers devait prêcher un certain jour, il envoya deux espions avec ordre de lui rapporter les noms de tous ceux qu'ils reconnaîtraient dans la réunion. Il fit citer devant lui tous ceux qui se trouvaient sur la liste, et avec eux le vieux serviteur de Dieu. Ils vinrent en tremblant, n'ignorant pas qu'ils avaient tout à craindre de cet ennemi acharné de la vérité.

Comme, remplis d'anxiété, ils attendaient dans la grande salle que le magistrat parût, les tristes réflexions de M. Rogers furent interrompues par l'arrivée de la gracieuse petite-fille du maître du manoir. Dorothee entra d'un pas léger et avec une mine joyeuse, et répondit volontiers aux avances amicales du vénérable ministre qui aimait beaucoup les enfants. Il la prit affectueusement dans ses bras, l'assit sur ses genoux, lui raconta la touchante histoire du bon Berger qui a mis sa vie pour ses brebis, et l'invita à devenir un de ses petits agneaux. Engagé ainsi dans un entretien qui lui était si agréable, le vieillard avait presque oublié pourquoi il se trouvait dans cette salle, lorsqu'il fut interrompu par un messenger de sir Richard qui venait annoncer à lui et à ses amis que, vu la maladie d'un des témoins, la cause était remise à un autre jour.

Au jour fixé, la petite compagnie de chrétiens se trouva de nouveau dans la maison du magistrat, et après un court interrogatoire, ils furent déclarés coupables, et condamnés à la prison. Comme ils étaient là, le cœur tout triste, attendant que sir Richard eût achevé d'écrire l'ordre qui devait les priver tous de la liberté et fermer la bouche du fidèle prédicateur, M. Rogers pensait à sa petite amie. Il ne se passa pas longtemps avant que Dorothee

arrivât en sautant, et que, jetant ses bras autour du cou du vieillard, elle lui exprimât son plaisir de le voir. Assise sur ses genoux, tout en savourant quelques friandises qu'il avait apportées pour elle, elle lui demanda pourquoi il était venu ?

— Je crois, ma chère petite, répliqua-t-il, que votre grand-papa va m'envoyer en prison avec mes amis.

— En prison ! s'écria-t-elle ; pourquoi donc ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Rien d'autre que de prêcher Christ, et mes amis n'ont rien fait, excepté de venir m'écouter.

— Grand-papa ne *doit* pas vous envoyer en prison, répondit-elle impétueusement ; non, il ne le doit pas.

— Mais il va le faire, ma chère enfant. En ce moment, il écrit l'ordre de nous conduire en prison.

Sans ajouter un mot, Dorothee s'élança hors de la salle et monta comme un trait jusqu'au cabinet de travail de son grand-père. La porte était fermée, mais à grands coups de pied, frappant de la tête et des poings et poussant en même temps des cris perçants, la petite demoiselle fit tant qu'enfin sir Richard fut forcé, bien contre son gré, d'ouvrir à son minuscule assaillant.

— Qu'allez-vous faire à mon cher, bon vieux monsieur qui est en bas dans la salle ? demanda-t-elle impérieusement.

— Cela ne vous regarde pas, petite, répliqua le juge. Allez-vous-en, et soyez une bonne fille.

— Non, je ne veux pas m'en aller, car il m'a dit que vous alliez l'envoyer en prison, lui et ses amis, et, fondant en larmes, Dorothee s'écria avec passion : « Si vous le faites, j'irai me noyer dans l'étang, aussitôt qu'ils seront partis. Oui, je le ferai. »

Sir Richard savait par l'expérience d'autrefois que

ce n'était pas une vaine menace. Certain qu'elle accomplirait son dessein, il fut réduit à céder de la meilleure grâce possible. Tenant d'une main l'ordre qu'il venait d'écrire, et de l'autre conduisant la petite Dorothee encore toute rouge d'excitation, il descendit dans la salle où M. Rogers et ses amis attendaient en priant silencieusement.

— J'avais écrit l'ordre qui vous envoyait tous en prison, comme vous le méritez, leur dit-il ; mais à la requête de ma petite-fille, j'en arrête l'exécution et vous mets tous en liberté.

Comme tous, pleins de surprise et de reconnaissance, s'inclinaient devant le magistrat en le remerciant, le vénérable serviteur de Dieu s'avança vers l'enfant et, posant affectueusement sa main sur sa jeune tête, tandis qu'il levait les yeux au ciel : « Que Dieu vous bénisse, ma chère enfant, » dit-il lentement et d'une voix émue. « Que la bénédiction de ce Dieu dont vous venez de plaider la cause, quoique vous ne le connaissiez pas encore, repose sur vous dans la vie — à la mort — et pour l'éternité. »

Avant que Dorothee se fût remise de l'impression que lui avait causée les paroles solennelles du vieillard, celui-ci était sorti avec ses compagnons, et ne se retrouva plus jamais dans ce monde sur le chemin de la jeune fille.

(A suivre.)

« ET LES AYANT PRIS ENTRE SES BRAS, IL POSA LES MAINS SUR EUX ET LES BÉNIT. »

« LA BÉNÉDICTION DE L'ÉTERNEL EST CE QUI ENRICHIT. »

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

Après la mort de l'empereur Septime Sévère, sous le règne duquel les chrétiens avaient été si cruellement persécutés, l'Église jouit d'une tranquillité relative jusqu'à l'avènement de Décius, en l'an 249. Cette paix ne fut troublée que pendant le court règne de Maximin, dont je vous dirai un mot. Durant une période de moins de quarante ans, dix empereurs se succédèrent sur le trône de Rome, et ce fut peut-être grâce à ces bouleversements incessants dans l'empire, que les chrétiens durent, par la bonté de Dieu, de n'être pas persécutés.

Celui de ces empereurs qui régna le plus longtemps fut Alexandre Sévère. Il n'avait pas seize ans quand il obtint le pouvoir, et il le garda durant treize années. Sa mère Mammée, qui eut toujours une grande influence sur lui, aimait les chrétiens. Se trouvant à Antioche, elle fit venir auprès d'elle le célèbre docteur chrétien Origène, afin d'être instruite par lui des vérités de la foi. Mais bien qu'un ancien historien la nomme une femme distinguée par sa piété et sa crainte de Dieu, rien ne prouve qu'elle eût été réellement convertie. Toutefois ce fut, sans doute, grâce à elle qu'Alexandre se montra constamment favorable aux chrétiens, dont plusieurs se trouvaient parmi les officiers de sa maison.

Alexandre d'ailleurs, d'un caractère naturellement religieux, vénérât également toutes les formes de culte, et c'est ainsi qu'il donna aussi une place au christianisme. On dit qu'il avait eu la pensée de faire élever un temple à Christ, et de le mettre

publiquement au nombre des dieux reconnus. En attendant, il avait son image avec celle d'Abraham dans sa chapelle domestique, au milieu des statues représentant les dieux du paganisme et les bienfaiteurs de l'humanité. Il admirait et citait souvent ces paroles du Seigneur : « Et comme vous voulez que les hommes vous fassent, vous aussi faites-leur de même. » (Luc VI, 31.) Il les fit même écrire en grandes lettres sur les murs de son palais et d'autres édifices publics. Tout cela ne faisait pas d'Alexandre Sévère un chrétien, mais Dieu donnait, par son moyen, du répit à l'Église persécutée. Malheureusement ce temps de calme fut pour les chrétiens une époque de décadence dans la piété.

Pendant le règne d'Alexandre Sévère, la situation du christianisme vis-à-vis du monde subit un grand changement. Ce fut à cette époque que les chrétiens commencèrent à élever des édifices publics pour se rassembler, et l'empereur les favorisa en cela. Jusqu'alors, au grand étonnement des païens, ils n'avaient eu ni temples, ni autels. Tandis que les Juifs eux-mêmes avaient partout leurs synagogues publiques, les lieux où les chrétiens se rassemblaient n'avaient aucun cachet distinctif. Comme nous le lisons dans les Actes et les épîtres, et comme nous savons que cela eut lieu longtemps après, ils se réunissaient dans des maisons particulières. (Actes XII, 12 ; XIX, 9 ; XX, 7, 8 ; Romains XVI, 23 ; 1 Corinthiens XVI, 19 ; Colossiens IV, 15 ; Philémon 2.) A Rome, ce fut souvent dans les catacombes, le lieu de repos de leurs morts. Dans les temps de persécution, ils pouvaient ainsi plus aisément échapper à leurs ennemis, mais en même temps ces réunions secrètes donnèrent lieu à bien des accusations. Les païens qui ne pouvaient se représenter un culte sans temple ou édifice sacré,

étaient disposés à penser que ces rassemblements mystérieux cachaient des actes honteux et coupables.

Maintenant les chrétiens pouvaient se réunir ouvertement dans des édifices exposés aux yeux de tous. Il sembla, pour un temps, que le christianisme était devenu une des nombreuses religions tolérées. Mais tout, en réalité, ne dépendait que de la bonne volonté de l'empereur ; les sévères édits des empereurs précédents n'étaient nullement abrogés ; le danger était toujours là. Les chrétiens l'éprouvèrent à la mort d'Alexandre Sévère. Ce jeune empereur, âgé seulement de vingt-neuf ans, qui voulait rétablir la discipline dans ses légions, fut assassiné dans sa tente par les soldats révoltés à l'instigation de Maximin.

Ce dernier, choisi par les soldats pour succéder à Alexandre comme empereur, était un rude paysan thrace, d'une taille et d'une vigueur colossales. Il s'était élevé par son courage aux plus hauts grades militaires, mais était d'une cruauté excessive. Il fit périr tous les amis d'Alexandre. Parmi eux, se trouvaient plusieurs évêques chrétiens qu'il fit mettre à mort, non pas tant comme chrétiens que comme ayant joui d'une place élevée auprès du précédent empereur. Et c'est une chose triste à mentionner, que les conducteurs des églises eussent peu à peu acquis une position terrestre peu en harmonie avec leur vocation comme serviteurs de Christ. Il ne faut pas s'étonner que la main de Dieu s'appesantit sur eux.

Mais Maximin ne se borna pas à persécuter les évêques. Toutes les classes de chrétiens éprouvèrent les effets de sa cruauté. Le peuple entraîné par son exemple, frappé aussi par les désastres que causèrent en divers lieux de grands tremblements

de terre et qu'il attribuait à la colère des dieux, sentit renaître sa haine contre les chrétiens. Sa fureur ne connut pas de bornes. Les édifices nouvellement érigés pour le culte furent brûlés, et ceux qui professaient la foi cruellement persécutés.

Le règne de Maximin ne fut heureusement pas de longue durée. Sa cruauté et sa licence soulevèrent contre lui les soldats qui le massacrèrent. Après lui, pendant une période agitée de douze années, durant laquelle se succédèrent quatre ou cinq empereurs, l'Église jouit de la tranquillité. Avant de vous parler de la terrible persécution générale qui suivit ces temps de paix, je vous dirai quelques mots du bas état spirituel où étaient tombés les chrétiens, et qui, disaient quelques-uns de leurs écrivains de ce temps, avait rendu nécessaire une persécution.

Vous savez, mes jeunes amis, que Satan est représenté dans la parole de Dieu sous la figure d'un « lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer. » (1 Pierre V, 8) Tel il se montre dans les temps de persécution, comme c'était le cas quand Pierre écrivait sa première épître. (Chapitre IV, 12 ; V, 9.) Mais il nous est aussi présenté sous l'image du serpent, subtil et rusé, cherchant à séduire les âmes par toutes sortes d'artifices et à les détourner de Christ. (2 Corinthiens XI, 3 ; Apocalypse XII, 9.) C'est ainsi qu'il se dévoile aux époques de paix et de tranquillité pour l'Église, et, sous cette forme, il est beaucoup plus dangereux que quand il déchaîne sa fureur d'une manière violente. Nous avons donc, nous, à être tout particulièrement en garde contre l'ennemi sous cet aspect.

C'est par les attraits du monde, par les diverses convoitises de la chair et des yeux, par l'amour des aises de la vie et des richesses, par la recherche

des honneurs et d'une position dans le monde, que le diable cherche à agir. Les chrétiens de ces temps, comme hélas ! aussi du nôtre, ne se laissèrent que trop égarer par l'ennemi, et tombèrent dans la mondanité. Les hommes étaient devenus efféminés et recherchaient leurs aises ; les femmes avaient cessé de montrer dans leur tenue la modestie et la simplicité recommandées par l'apôtre (1 Pierre III, 1-6) ; le clergé lui-même était ambitieux et avide d'honneurs et d'argent.

A cela il faut ajouter ce qui explique la mondanité croissante chez les chrétiens. Pour un grand nombre, la foi n'était plus, ainsi qu'aux premiers temps, une conviction inébranlable, résultat de l'œuvre de Dieu dans l'âme, mais une croyance inculquée dans l'esprit par une éducation chrétienne. N'est-ce point là ce que l'on trouve aussi si généralement répandu de nos jours ? Il n'y avait donc plus chez un très grand nombre de ceux qui portaient le nom de chrétiens, la vie, la sève fortifiante, mais seulement une forme de piété. (2 Timothée III, 5.) Origène, en Orient, et Cyprien, en Occident*, sont unanimes à déplorer dans leurs écrits l'esprit de mondanité qui s'était glissé dans l'Église : le luxe, l'avidité et l'orgueil du clergé, aussi bien que la vie frivole et profane des simples chrétiens.

Voici sur ce sujet quelques paroles de Cyprien : « Le Seigneur a voulu éprouver son peuple, et comme la règle de vie selon la piété a été mise en oubli durant le long temps de paix dont nous avons joui, un jugement de Dieu est tombé sur nous afin de réveiller notre foi affaiblie, et je pourrais presque dire endormie. Nous aurions mérité davantage

* Nous reparlerons à nos jeunes lecteurs de ces deux hommes distingués.

pour nos péchés, mais le Seigneur, plein de miséricorde, a disposé tout ce qui nous est survenu, de telle sorte qu'il semble que ce soit une épreuve plutôt qu'une persécution. Au lieu de penser à ce qu'était la vie des croyants du temps des apôtres et à ce qu'elle doit toujours être chez ceux qui sont à Christ, les chrétiens travaillaient avec une avidité jamais assouvie, à accroître leurs biens terrestres. Et beaucoup d'évêques qui auraient dû enseigner les autres par leurs paroles et leur exemple, négligeaient leur vocation divine et recherchaient les choses du monde. »

Tel était l'état de beaucoup d'assemblées quand la persécution survint. Mais n'y a-t-il pas là de quoi nous faire réfléchir et nous donner une leçon salutaire ?



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID EST PERSÉCUTÉ PAR SAUL

(1 Samuel XVIII et suivants.)

LA MÈRE. — Nous allons maintenant suivre David dans le cours de sa vie errante, poursuivi avec acharnement par Saül. Il nous offre ainsi une figure du Seigneur Jésus dans son humiliation ici-bas, persécuté par les Juifs, ses ennemis. Nous voyons aussi en David un type de ce que sera plus tard le résidu juif fidèle, en butte aux violences du faux roi, l'Antichrist. C'est pourquoi nombre de Psaumes

écrits par David et qui rappellent les incidents de sa vie errante, ont été inspirés par l'Esprit de Christ en vue des souffrances de ce résidu (1). Mais, ma chère Sophie, tandis que Christ, le divin Modèle, en butte à la contradiction des pécheurs (2), n'a jamais manqué, nous voyons plus d'une fois David, dans les circonstances éprouvantes où il se trouvait, montrer qu'il n'était qu'un homme faillible comme nous. Toutefois, il était toujours le bien-aimé de Dieu, et dans ses manquements mêmes nous trouvons des leçons pour nous.

SOPHIE. — Chère maman, il y a une chose qui m'étonne. Pourquoi David, qui était pourtant le vrai roi, et qui était aimé du peuple, ne se met-il pas à la tête des guerriers d'Israël pour résister à Saül, qui n'était plus roi ? Cela aurait été plus beau que de fuir toujours.

LA MÈRE. — Aux yeux des hommes, peut-être ; mais il y a une raison toute simple à la conduite de David, mon enfant, et elle fait ressortir la beauté de son caractère. L'Éternel ne lui avait pas dit de prendre les armes contre Saül. Le moment n'était pas venu de manifester ouvertement sa royauté. Elle n'existait que pour ceux qui avaient la foi, comme Jonathan et quelques autres. Et cela ne nous rappelle-t-il pas le Seigneur Jésus ? Lorsque la multitude vient pour le prendre et le faire roi, il se retire sur la montagne (3). Pourquoi ? C'est que, bien qu'il fût roi, le moment n'était pas venu pour que sa royauté fût reconnue publiquement. Il devait d'abord souffrir. Quand Pilate lui dit : « Toi, tu es le roi des Juifs ? » Jésus répond : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes

(1) Psaumes XI, LIX, CXLII, XXXV, LII, LIV, LVII, etc.

(2) Hébreux XII, 3. — (3) Jean VI, 15.

serviteurs auraient combattu afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais *maintenant* mon royaume n'est pas d'ici (1). » Plus tard, la royauté de Jésus, comme le fut celle de David, sera proclamée à la face de l'univers (2). David, de même que le Seigneur, devait aller à la gloire par les souffrances, et il en est de même de nous, si nous sommes fidèles (3).

SOPHIE. — Je comprends, maintenant, pourquoi David, qui avait vaincu Goliath, et avait été le libérateur d'Israël, consent à n'être qu'un pauvre fugitif. Elle est bien belle cette ressemblance entre David et le Seigneur.

LA MÈRE. — Continuons maintenant notre histoire. Te rappelles-tu où nous avons laissé David ?

SOPHIE. — C'est quand lui et son ami Jonathan se sont séparés l'un de l'autre. Où alla le pauvre David ?

LA MÈRE. — Il se rendit à Nob, ville de la tribu de Benjamin, où se trouvaient le tabernacle et le souverain sacrificateur Akhimélec.

SOPHIE. — Mais je croyais que le tabernacle était à Silo (4).

LA MÈRE. — En effet, il y avait été. Mais à une époque qui ne nous est pas indiquée, il fut transféré à Nob. Peut-être Saül avait-il voulu l'avoir sur le territoire de sa tribu ? Plus tard, sans doute après la destruction de la ville de Nob, dont nous parlerons, il fut transporté à Gabaon (5). Mais l'arche de l'alliance n'était pas dans le tabernacle. Elle était restée dans la maison d'Abinadab, depuis qu'elle était revenue du pays des Philistins (6). David vint donc à

(1) Jean XVIII, 34-37. — (2) Psaume II, 6-9; Apocalypse XI, 15. — (3) 1 Pierre I, 11; 2 Timothée II, 12.

(4) 1 Samuel I, 3; Josué XVIII, 1. — (5) 2 Chroniques I, 3; 1 Chroniques XVI, 39, 40. Gabaon était une des villes données aux sacrificateurs. (Josué XX, 17.)

(6) 1 Samuel VII, 1.

Noh, peut-être pour consulter l'Éternel. Mais quand Akhimélec le vit, il fut tout effrayé.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi il eut peur ? Il savait bien que David était un serviteur de Dieu et ne voulait point lui faire de mal.

LA MÈRE. — Akhimélec avait, sans doute, entendu parler des mauvais desseins de Saül contre David, et en le voyant venir seul, sans escorte, il pensa que David s'enfuyait pour échapper à son ennemi. « Pourquoi es-tu seul, » lui dit-il, « et n'y a-t-il personne avec toi ? » David, pour rassurer le sacrificateur, et, en même temps, ne rien dire qui pût attirer sur lui la colère de Saül, répondit : « Le roi m'a commandé quelque chose, et m'a dit : Que personne ne sache rien de l'affaire pour laquelle je t'envoie, ni de ce que je t'ai commandé. Et j'ai indiqué à mes jeunes hommes (1) un certain lieu. »

SOPHIE. — Mais, chère maman, ces paroles de David me semblent encore un affreux mensonge.

LA MÈRE. — Pour ce qui est des jeunes hommes, David disait vrai, car le Seigneur Jésus, rappelant ce fait de la vie de David, dit : « Lui et ceux qui étaient avec lui (2). » Mais, pour ne point attirer l'attention, David était venu seul auprès du sacrificateur. Quant au reste, tu as raison : c'était un mensonge. Pourquoi David le proféra-t-il ? En voici, je pense, la raison. David avait vu auprès d'Akhiélec un serviteur de Saül, Doëg, et il craignait que cet homme n'allât rapporter à son maître qu'il était venu chez le sacrificateur, et que cela ne nuisît à Akhimélec. C'est pourquoi, pour que l'on n'eût rien à reprocher à ce dernier, il feint d'être envoyé par le roi. Mais, mon enfant, rien n'excuse le mensonge.

(1) « Mes jeunes hommes, » signifie « mes gens, » « mes serviteurs. » — (2) Marc II, 25.

La loi le défendait ; Dieu le hait ; le diable est menteur et le père du mensonge, et l'Esprit Saint, dans le Nouveau Testament, l'interdit aux chrétiens (1). Et, comme nous le verrons plus loin, cette triste précaution de David ne servit de rien.

SOPHIE. — Mais pour quelle raison David s'était-il rendu auprès d'Achimélec ?

LA MÈRE. — Je t'ai dit que c'était peut-être pour consulter l'Éternel. Mais, outre cela, David, dans sa fuite précipitée, n'avait point eu le temps de prendre des armes, ni des vivres. Puisqu'il faisait semblant d'être venu de la part du roi, il pouvait demander à Achimélec de lui donner ce qui lui manquait. Il lui dit donc : « Et maintenant, qu'as-tu sous la main ? Donne-moi cinq pains, ou ce qui se trouvera. » Mais le sacrificateur lui répondit : « Je n'ai point sous la main de pain commun, mais seulement du pain sacré. »

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'était que ce pain sacré, chère maman ?

LA MÈRE. — Tu devrais te le rappeler, Sophie. On appelait ainsi les pains de proposition, au nombre de douze, cuits sans levain et placés sur la table d'or dans le lieu saint. On les remplaçait tous les jours de sabbat. Ceux que l'on ôtait ne pouvaient être mangés que par les sacrificateurs dans un lieu saint (2).

SOPHIE. — Le sacrificateur ne pouvait donc point les donner à David ?

LA MÈRE. — Il le fit cependant ; Dieu le permettait dans cette occasion, car c'était pour le roi qu'il avait oint et que les méchants rejetaient, et la grâce

(1) Lévitique XIX, 11 ; Proverbes XII, 22 ; Jean VIII, 44 ; Éphésiens IV, 25 ; Colossiens III, 9.

(2) Lévitique XXIV, 6-9 ; Marc II, 23-27.

de Dieu envers ce roi s'élevait au-dessus des ordonnances de la loi. La vie de David était plus précieuse que le pain. Le Seigneur Jésus nous enseigne que c'était bien la pensée de Dieu, lorsqu'il cite cet exemple pour défendre ses disciples contre les pharisiens, et qu'il dit à ceux-ci : « Le Fils de l'homme est seigneur du sabbat (1). » David dit aussi à Akhimélec : « N'as-tu pas ici sous la main une lance ou une épée ? car je n'ai pris dans ma main ni mon épée, ni mes armes, parce que l'affaire du roi était pressante. »

SOPHIE. — Je me figure qu'il ne devait point y en avoir. Les sacrificateurs ne faisaient pas la guerre.

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; Akhimélec n'avait point d'armes dont il se servit. Mais il dit à David : « L'épée de Goliath, le Philistin, que tu as frappé dans la vallée d'Éla, la voilà, enveloppée dans un manteau derrière l'éphod ; si tu veux la prendre, prends-la ; car il n'y en a point d'autre ici que celle-là. »

SOPHIE. — Sais-tu comment elle se trouvait-là ?

LA MÈRE. — Non ; il ne nous en est rien dit. Nous savons seulement que les anciens peuples consacraient souvent dans leurs temples les armes de leurs ennemis vaincus (2). Nous pouvons supposer que David en avait fait de même de l'épée qui avait ôté la vie à l'ennemi d'Israël. Et maintenant, elle va servir à défendre le roi fugitif contre Israël devenu son ennemi. Quelle chose étrange ! « Il n'y en a point de pareille, » dit David ; « donne-la-moi. » Il en avait éprouvé la puissance ; mais nous ne voyons pas que nulle part il s'en soit servi ni contre Saül, ni contre les Israélites. Seulement errant çà et là, il pouvait avoir à tirer l'épée contre d'autres que ceux de sa nation, et nous verrons que cela arriva (3).

(1) Matthieu XII, 8.

(2) 1 Samuel XXXI, 10. -- (3) 1 Samuel XXIII, 1-5.

Ainsi David était nourri du pain du sanctuaire, et armé de l'épée qui avait été consacrée à Dieu, après avoir détruit l'ennemi. Nous aussi, chère Sophie, en traversant la terre, nous sommes nourris dans nos âmes du pain de Dieu, de Christ (1), et nous sommes armés, pour la lutte contre Satan, de l'épée de la parole de Dieu (2).

SOPHIE. — Tu m'as parlé d'un serviteur de Saül qui se trouvait auprès d'Achimélec. Qui était-il et que faisait-il là ?

LA MÈRE. — Doëg était un Édomite, c'est-à-dire un descendant d'Ésaü, frère de Jacob. Bien qu'ils fussent ainsi proches parents des Israélites, les Édomites s'étaient toujours montrés leurs pires ennemis (3). Et c'est une chose tristement frappante de voir Saül, devenu ennemi de David, être associé à un homme de cette race, qui se montra, comme nous le verrons, l'adversaire impitoyable des amis de David. Doëg était le chef des bergers de Saül ; car Saül était devenu riche. Ce n'était plus comme au temps où il labourait lui-même ses terres (4). Il avait prospéré extérieurement, sans doute, par le butin fait sur ses ennemis. Il était un roi entouré de ses gardes, distribuant des honneurs, des champs et des vignes, à ceux qui s'attachaient à lui (5). Il n'en était pas plus heureux ; car comment pourrait-on l'être quand on est loin de Dieu ? Saül avait peut-être envoyé Doëg porter un message à Achimélec, et c'est ainsi qu'il se trouvait « retenu devant l'Éternel, » c'est-à-dire devant le tabernacle. Nous verrons, une autre fois, le triste résultat de la présence de Doëg à l'entrevue de David et d'Achimélec.

(1) Jean VI, 32-35 ; 48-51. — (2) Éphésiens VI, 17.

(3) Nombres XX, 14-21 ; Abdias 7-14.

(4) 1 Samuel XI, 5. — (5) 1 Samuel XXII, 7.



Un rêve.

Les rêves sont, pour la plupart, l'effet de nos préoccupations journalières ou le fruit de l'imagination et de l'activité de notre pensée. Ils s'effacent bientôt, et nous n'avons pas à leur donner une importance quelconque. Mais parfois Dieu peut s'en servir, et il s'en est servi plus d'une fois, pour donner quelque avertissement ou adresser à l'âme un appel. « Le Dieu fort parle une fois, et deux fois, — et l'on n'y prend pas garde, — dans un songe, dans une vision de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes. » (Job XXXIII, 15.)

J'avais douze ans, lorsque je fis un rêve que je désire vous raconter. Il fit sur moi, par la grâce de Dieu, une impression profonde et salutaire. Je voyais une échelle dressée de la terre au ciel, et des personnes qui y montaient. Leur air et leurs allures me frappaient. Elles semblaient sérieuses, mais en même temps si calmes, si heureuses ! Une paix céleste se montrait sur leur visage, je les enviais et me mis à les suivre.

En haut de l'échelle se tenait quelqu'un d'une apparence majestueuse, debout à la porte. Tous ceux qui me précédaient étant arrivés, furent introduits dans le lieu où cette porte donnait accès. C'était le ciel. J'arrive enfin aussi en haut, ressentant une certaine anxiété, mais remplie d'un ardent désir d'entrer, car je voyais que là tout resplendissait d'une lumière pure et glorieuse, et que tout y respirait la paix, la joie et le bonheur.

Mais quelle fut ma terreur lorsque je vis la porte se fermer devant moi, et une voix solennelle répéter deux fois ces mots : « *Trop tard, trop tard !* » Dire

le sentiment de douleur, de regret, de profonde angoisse que j'éprouvai à l'ouïe de ces paroles, me serait difficile. Il y avait quelque chose de si triste dans l'accent de celui qui les prononçait.

Je me réveillai heureuse de me trouver encore sur la terre, et reconnaissante envers Dieu qui m'avait avertie et qui m'accordait encore du temps pour me tourner vers Lui et vers le Sauveur. Je m'empressai de raconter mon rêve à mon père : « Tu vois, mon enfant, » me dit-il, « combien il est nécessaire, si jeune soit-on, d'aller au Sauveur immédiatement, avant qu'il soit trop tard. »

Ces paroles « trop tard, » profondément imprimées dans mon âme, furent pour moi le point de départ de ma vie spirituelle. Je n'eus point de repos dans ma conscience, jusqu'à ce que je fusse sauvée et que je fusse devenue en Christ une nouvelle création.

Chers jeunes amis qui lisez ces lignes écrites à votre intention, et qui n'êtes pas encore à Jésus, ne tardez pas, venez à Lui maintenant. Venez tels que vous êtes, mais encore une fois ne remettez pas à une autre fois. Il n'est jamais trop tôt pour être à Jésus, pour devenir un enfant de Dieu, mais — pensée bien solennelle — il pourrait être une fois « trop tard ! » La porte un jour sera fermée ; que ce serait terrible si c'était pour vous.

« Souviens-toi de ton Créateur dans les jours de la jeunesse, avant que soient venus les jours mauvais, et avant qu'arrivent les années dont tu diras : Je n'y prends point de plaisir. » (Ecclésiaste XII, 1.)

A. B.



Prière.

Bon Berger, Jésus qui m'aimes
Et qui t'es donné pour moi,
Qu'en ta paix et ta joie mêmes
Toujours je reste avec Toi.

Je suis faible, oh ! que ta grâce
Me soutienne en mon chemin,
Qu'en suivant ta sainte trace,
Ma main s'attache à ta main.

Je suis pauvre et misérable,
De tes biens viens m'enrichir ;
De ton amour ineffable
Constamment fais-moi jouir.

Dans ma course sur la terre
Je suis prompt à m'égarer ;
Viens de ta pure lumière
Remplir mon cœur, l'éclairer.

Bon Berger, ô Toi que j'aime,
Car tu t'es donné pour moi,
Dans la vie et la mort même
Fais-moi rester près de Toi.





La bénédiction d'un vieillard

(Suite et fin de la page 45)

II

Les années s'étaient écoulées et la capricieuse enfant était devenue une jeune fille non moins volontaire, devant laquelle s'ouvrait le monde avec tous ses attraits. Dans la fleur de la jeunesse, belle et très riche, car elle avait hérité des grands biens et des vastes domaines de son grand-père, Dorothée était partout admirée et encensée. Sa vie se passait dans le tourbillon de tous les plaisirs que le monde peut offrir. Mais tandis qu'en apparence elle semblait en jouir plus que personne, il y avait un vide profond dans son cœur, un sentiment croissant de mécontentement d'elle-même et de tous ceux

qui l'entouraient, un ardent désir de quelque chose de meilleur. Au milieu de toutes les distractions qui remplissaient sa vie, le souvenir d'un incident de son enfance la suivait. Elle n'avait jamais entièrement oublié l'impression faite sur son jeune esprit, le jour où le vieux serviteur de Christ avait placé sa main sur sa tête, et avait appelé sur elle la bénédiction de Dieu. Avec toute son apparente insouciance, elle désirait, dans les profondeurs de son âme, que cette prière fût exaucée.

Une légère maladie interrompit, pour quelque temps, la vie de plaisirs que menait Dorothée. Agitée, et plus malheureuse que jamais, elle envoya chercher un médecin. Celui-ci, par une dispensation miséricordieuse de Dieu envers la jeune fille, se trouva être un vrai enfant de Dieu. Lui ayant demandé de quoi elle souffrait, elle répondit : « Je n'ai pas grand mal dans mon corps, docteur ; mais j'éprouve dans mon âme un malaise dont je ne puis me débarrasser. »

— Vraiment, madame ! dit-il ; j'ai été comme vous jusqu'à ce que j'aie rencontré un certain livre qui m'a guéri.

— Un livre ! Je me procure tous les livres que je puis ; toutes les pièces de théâtre, nouvelles, romans, dont j'entends parler. Mais après les avoir lus, mon malaise est le même.

— C'est possible, répondit le docteur, et je n'en suis pas étonné. Mais quant au livre dont je parle, je puis en dire ce que je ne saurais dire d'aucun autre que j'ai lu, c'est que je n'en suis jamais fatigué, et qu'après l'avoir fini, je le relis comme si je ne l'avais jamais connu, et que j'y trouve toujours quelque chose de nouveau.

— Quel est donc ce livre, docteur ? Dites-le-moi, je vous en prie, demanda Dorothée.

— Non ; c'est un secret que je ne dis pas à chacun.

— Mais ne pourriez-vous pas me le montrer ? continua-t-elle.

— Je vous l'apporterai si vous me promettez une chose : c'est que vous le lirez soigneusement, et que, si vous n'y trouvez pas d'abord grand' chose, vous le lirez une seconde fois.

Ravie à la pensée de posséder ce livre merveilleux qui tranquilliserait son esprit, Dorothée fit volontiers la promesse demandée. Cependant le docteur, ne se fiant pas tout à fait à elle, lui fit encore deux ou trois visites sans l'apporter, au grand désappointement de sa malade. Enfin, un jour, pensant qu'il avait suffisamment éveillé sa curiosité et son intérêt, il tira de sa poche un Nouveau Testament qu'il plaça avec respect dans sa main.

— Comment ! ce n'est que cela ! s'écria Dorothée. Mais je pouvais aisément me le procurer.

— Sans doute, madame ; mais rappelez-vous que vous m'avez promis solennellement de le lire avec soin.

— Eh bien, dit-elle, quoique je ne l'aie jamais ouvert auparavant, je le lirai.

Dorothée commença immédiatement sa lecture, et avant longtemps son attention se fixa tout entière sur la parole de Dieu. Elle éprouva, comme le docteur le lui avait dit, que dans ce livre il y avait pour elle quelque chose d'une importance éternelle ; mais loin de lui procurer la paix, il ne fit qu'augmenter le trouble de son âme.

Lorsqu'elle fut rétablie, elle alla à Londres, et essaya, en se lançant de nouveau dans les plaisirs à la mode, de dissiper la tristesse qui pesait comme un épais nuage sur son cœur. Mais tout fut en vain. Le monde ne pouvait satisfaire les profonds désirs d'une âme qui avait soif de Dieu. Et c'est alors que

Celui qui s'était approché d'elle dans sa tendre miséricorde, la poussa de nouveau à chercher le Sauveur en qui seul se trouvent la vie et la paix.

La manière dont Dieu accomplit son dessein de grâce envers sa brebis errante, qu'il avait cherchée avec tant d'amour, est si extraordinaire, qu'on croirait lire une histoire faite à plaisir plutôt qu'une réalité. Mais c'est le récit qu'entendit, plusieurs années après, de sa propre bouche, M. Timothée Rogers, le fils pieux du vénérable vieillard qui avait béni Dorothée dans son enfance. On est ainsi vraiment forcé de confesser que les voies de Dieu sont plus merveilleuses que tout ce que nous pourrions imaginer.

Un samedi, dans la nuit, Dorothée eut un songe qui la frappa vivement. Elle assistait à une réunion, dans un endroit qui lui était étranger, et écoutait, de quelqu'un qu'elle n'avait jamais vu, un discours sur ces paroles : « Mon âme, retourne en ton repos, car l'Éternel t'a fait du bien. » À son réveil, rien ne lui resta du sermon que le texte ; mais la personne du prédicateur ainsi que la salle de réunion étaient toujours distinctement devant ses yeux. L'impression de ce songe sur son esprit fut si forte, qu'elle le raconta le matin suivant à sa dame de compagnie, ajoutant qu'elle était résolue à chercher l'endroit qu'elle avait vu dans son rêve, jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé, dût-elle parcourir Londres d'un bout à l'autre.

Les deux dames sortirent et se mirent à aller d'église en église et de chapelle en chapelle, ne faisant qu'y entrer, car Dorothée ne voulait s'arrêter dans aucun endroit qui ne correspondrait pas exactement à son rêve. Le matin se passa ainsi en vaines recherches, et ce ne fut qu'au coup d'une heure, quand tous les services étaient terminés, qu'elles

cessèrent leur course. Elles étaient alors au centre de Londres, et Dorothée proposa à sa compagne de diner là, afin d'être prêtes à continuer aussitôt que commenceraient les services de l'après-midi.

Après un court repos, les deux dames se remirent en route. Une heure plus tard, elles entrèrent dans une salle de réunion située dans un endroit nommé « Old Jewry. » Sur le seuil de la porte, Dorothée s'écria avec une joyeuse surprise : « Enfin c'est ici ! Voici l'endroit même que j'ai vu dans mon rêve. » En voyant le prédicateur se diriger vers la chaire, elle ajouta tout bas avec étonnement : « C'est l'homme même que j'ai entendu, et maintenant, pour que tout soit vrai, il parlera sur le verset 7 du Psaume CXVI. »

Dorothée se joignit avec ferveur aux prières qui imploraient la bénédiction divine sur les auditeurs, puis elle prêta une attention intense à la lecture du texte. Et voici l'invitation pleine de grâce se fit entendre à ses oreilles : « Mon âme, retourne en ton repos, car l'Éternel t'a fait du bien. » Dorothée respirait à peine, tant était grande l'émotion de son âme, tandis qu'elle restait comme suspendue aux lèvres du prédicateur qui parlait du repos que le Sauveur offre gratuitement à ceux qui sont fatigués et chargés, les pressant de venir le chercher auprès de Jésus. A mesure qu'elle écoutait, la paix, comme un fleuve, coulait dans son âme altérée, et son cœur fatigué trouvait le repos sur le sein du Sauveur.

Dorothée était sauvée — non pas simplement délivrée de la colère et du jugement de Dieu, mais sauvée pour être à Christ, et cela dans un temps difficile, où le sentier du disciple était plus dangereux à suivre que maintenant, et où l'on entrait plus rarement dans le chemin de la séparation du

monde. Toute l'énergie de son caractère fut dès lors mise à la disposition du Seigneur. La forte volonté qui l'avait autrefois caractérisée, étant maintenant soumise à Christ, la porta à se déclarer hardiment pour Lui, et à faire Sa volonté dans laquelle elle prenait désormais son plaisir. Elle abandonna volontiers et sans regrets un monde qui lui avait entièrement manqué au jour de son plus grand besoin, et prit sa place avec le petit troupeau méprisé, n'estimant ce qu'elle possédait des biens d'ici-bas, qu'autant qu'elle pouvait les mettre aux pieds de son Seigneur.

La bénédiction de l'Éternel qui enrichit, et à laquelle il n'ajoute aucune peine (Proverbes X, 22), lui appartenait maintenant pleinement. C'était la bénédiction invoquée sur sa tête enfantine par l'homme de Dieu : dans la vie — à la mort — et pour l'ÉTERNITÉ.

Tes voies, ô Dieu, sont insondables !
Tu conduis les pécheurs coupables
Par des sentiers qu'ils ne connaissent pas.
Tu les sauvas, et, loin du monde,
Leur fais trouver là paix profonde,
Le doux repos qu'on goûte dans tes bras.



Avec Jésus.

Avec Jésus puis-je être solitaire,
Puis-je jamais me croire abandonné,
Trouver mon lot pénible ou trop austère,
Quand pour les siens Il a tout ordonné ?

Avec Jésus puis-je, dans la tristesse
 Et les regrets, voir se perdre mes jours,
 Quand son amour m'environne et me presse
 D'aller à Lui sans crainte et sans détours ?

Avec Jésus chercherais-je en ce monde
 Mon but — des biens, un éphémère honneur, —
 Quand Il m'abreuve à la coupe profonde
 De son amour et du seul vrai bonheur ?

Ah ! loin de moi soucis ou vaines joies
 Qui me voilez l'objet de mes désirs,
 Près de Jésus sont les paisibles voies,
 Avec Jésus, les éternels plaisirs.

S.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID EST PERSÉCUTÉ PAR SAUL

(1 Samuel XVIII et suivants.)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, où nous en étions restés de l'histoire de David ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est lorsqu'il quitte le sacrificateur Akhimélec, après avoir pris l'épée de Goliath. J'aimerais bien savoir où il alla ensuite.

LA MÈRE. — Tu aurais de la peine à le deviner. Il se réfugia auprès d'Akish, roi de Gath.

SOPHIE. — Mais ce n'était pas du tout sa place d'aller chez les ennemis de son peuple.

LA MÈRE. — Non, mon enfant, et Dieu le lui fit bientôt sentir. Ce fut de la part de David un manque de confiance en son Dieu. Il agit comme autrefois Abraham qui, craignant la famine, descendit en Égypte (1). Nous ne devons jamais, pour éviter un danger, ou pour sortir d'une difficulté, faire quelque chose que Dieu n'approuve pas.

SOPHIE. — Comment Akish reçut-il David ?

LA MÈRE. — Akish aurait peut-être bien accueilli le pauvre fugitif, mais ses serviteurs ne furent pas de cet avis. Ils se souvenaient trop bien des défaites répétées que David avait infligées aux Philistins. « N'est-ce pas là David, le roi du pays ? » dirent-ils. « N'est-ce pas au sujet de celui-ci qu'on s'entre-répondait dans les danses, en disant : Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille ? » Et ils auraient sans doute été tout disposés à faire payer cher à David ses exploits, comme ils l'avaient fait à Samson (2). En entendant cela, David eut peur. Il n'avait échappé à Saül que pour tomber entre les mains d'autres ennemis. Comment sortir de ce mauvais pas ? Ce ne fut pas d'une manière bien honorable. Il contrefit l'insensé. Et il avait été bien insensé, en effet, d'aller chez les Philistins. Mais quelle humiliation pour le roi d'Israël d'être réduit à faire le fou devant les ennemis du peuple de Dieu !

SOPHIE. — Qu'est-ce que lui fit Akish, en le voyant dans cet état ?

LA MÈRE. — David, au fond de son cœur, dans l'opprobre et l'angoisse où il se trouvait, cria à son Dieu, comme nous le montre le Psaume LVI. Nous y lisons ces paroles touchantes : « Use de grâce envers moi, ô Dieu, car l'homme voudrait m'engloutir... Tu comptes mes allées et mes venues ; mets mes larmes

(1) Genèse XII, 9-20. — (2) Juges XVI, 21-24.

dans les vaisseaux... Alors mes ennemis retourneront en arrière, au jour où je crierai ; je sais cela, car Dieu est pour moi. » Dieu, en effet, le délivra. Akish le chassa de devant lui, et David échappa. Il put dire alors : « Tu as délivré mon âme de la mort. » C'est alors aussi qu'il exprima, par le beau Psaume XXXIV, les sentiments de reconnaissance, de confiance et d'adoration qui remplissaient son cœur après sa délivrance : « J'ai cherché l'Éternel, » dit-il, « et il m'a répondu, et m'a délivré de toutes mes frayeurs... Cet affligé a crié ; et l'Éternel l'a entendu, et l'a sauvé de toutes ses détresses. L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et les délivre. Goûtez et voyez que l'Éternel est bon ! Bienheureux l'homme qui se confie en lui ! »

SOPHIE. — C'est bien beau, maman ; et on le comprend surtout, en pensant aux circonstances où David se trouvait quand il disait ces paroles. Pauvre David ! Il était chassé de partout. Il me fait penser au Seigneur Jésus, qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête (1).

LA MÈRE. — Oui, comme je te l'ai dit, à part ses manquements, David persécuté est un type du Seigneur « qui a enduré la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même (2). » David quitta le pays des Philistins, et vint chercher un refuge dans la caverne d'Adullam.

SOPHIE. — Où est cet endroit, maman ?

LA MÈRE. — C'est dans une gorge très sauvage à environ deux heures au sud-est de Bethléhem. Un voyageur la décrit ainsi : « Nous partimes pour la caverne, ayant au-dessous de nous une terrible gorge, et au-dessus des rochers gigantesques. Le sentier court en serpentant le long d'une corniche de

(1) Matthieu VIII, 20. — (2) Hébreux XII, 3.

rochers, et il est étroit à faire frissonner ceux d'entre nous dont la tête n'aurait pas été solide. A la fin, depuis un quartier de roc suspendu au bord de la corniche, nous fîmes un grand saut pour entrer sous une porte basse s'ouvrant dans la face perpendiculaire du rocher. Nous étions dans le lieu fort de David. Après avoir rampé courbés en deux à travers un étroit couloir de quelques mètres de longueur, nous nous trouvâmes sous la sombre voûte de la première chambre de cette mystérieuse caverne, dans un air étouffant. Toutes nos lumières ne faisaient guère que rendre plus visible l'humide obscurité.

Nous revînmes à la lumière du jour pleinement convaincus que Saül, à la tête de toutes les troupes d'Israël, n'aurait jamais pu se frayer un passage dans un tel lieu défendu par David et ses guerriers au cœur de lion... David, quand il était berger et qu'il conduisait ses troupeaux sur ces collines, avait sans doute appris à connaître dès son enfance, tous les recoins de cette caverne, familière aussi aux bergers d'aujourd'hui (1). »

Un autre voyageur dit : « La caverne a cent vingt pieds de long et quarante de large, mais elle est d'une forme irrégulière. Elle pourrait aisément donner asile à sept cents hommes. » Ces détails, Sophie, te feront mieux comprendre pourquoi David choisit cet endroit pour s'y réfugier. Ses frères et toute la maison de son père, ayant appris qu'il était là, se rendirent auprès de lui. Ils craignaient peut-être que le méchant Saül ne voulût aussi se venger sur eux. Comme la caverne d'Adullam n'était pas loin de Bethléhem, il leur fut facile de s'y rendre. Même son vieux père et sa mère y vinrent.

(1) The land and the book (Le pays et le Livre), par W. M. Thomson.

SOPHIE. — Ce devait être une grande consolation pour David d'avoir sa famille avec lui. Mais cette caverne d'Adullam me fait penser à un passage du beau chapitre XI de l'épître aux Hébreux. Veux-tu que je te le lise ?

LA MÈRE. — Volontiers, mon enfant.

SOPHIE. — C'est le verset 38 : « Eux desquels le monde n'était pas digne, ils ont été errants dans les déserts et les montagnes, et les cavernes et les trous de la terre. » Ne penses-tu pas que cela s'applique bien à David ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie, et, depuis David, à beaucoup d'autres qui, parce qu'ils étaient fidèles au Seigneur, ont dû fuir et se cacher de devant leurs persécuteurs. Outre la famille de David, d'autres hommes d'Israël se joignirent à David dans la caverne d'Adullam. Ils vinrent là, sans doute, avec leurs familles (1).

SOPHIE. — Qui étaient ces hommes, chère maman ? Ils aimaient, sans doute, David et voulaient le défendre, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Je pense bien qu'ils étaient attachés à David, mais ce qui les conduisit d'abord auprès de lui, ce fut leur condition misérable. C'étaient « tout homme qui était dans la détresse, et tout homme qui était dans les dettes, et tout homme qui avait de l'amertume dans le cœur, qui s'assemblèrent vers lui, et il fut leur chef, et il y eut avec lui environ quatre cents hommes. »

SOPHIE. — Il me semble d'après cela, maman, que ce n'étaient peut-être pas des gens très estimables.

LA MÈRE. — Ceux qui soutenaient Saül, le roi rejeté de Dieu, pouvaient penser ainsi et les traiter

(1) Voyez chapitre XXX, versets 2, 3, 6, 18, 19, 22.

de vagabonds et de gens de rien (1), mais rien ne dit qu'on eût quelque chose à leur reprocher, au contraire (2). Mais Saül faisait peser sa tyrannie sur le pays, comme Samuel l'avait annoncé aux Israélites (3), et rien d'étonnant à ce que, pour satisfaire aux exigences du roi, aux impôts qu'il levait, il y eût des hommes ruinés, dans les dettes, la détresse et l'amertume. Ils se réfugiaient donc vers David pour échapper à l'oppression qui pesait sur eux, et leur cœur s'attacha au vrai roi persécuté. Nous voyons par un exemple, quel était leur dévouement à sa personne. Lis au chapitre XXIII du second livre de Samuel, les versets 13 à 17.

SOPHIE (*lit*). — « Et trois des trente chefs descendirent et vinrent au temps de la moisson vers David, dans la caverne d'Adullam, comme une troupe de Philistins était campée dans la vallée des Réphaïm. Et David était alors dans le lieu fort, et il y avait alors un poste des Philistins à Bethléhem. Et David convoita, et dit : Qui me fera boire de l'eau du puits de Bethléhem, qui est près de la porte ? Et les trois hommes forts forcèrent le passage à travers le camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits de Bethléhem, qui est près de la porte, et la prirent et l'apportèrent à David ; et il ne voulut pas la boire, mais il en fit une libation à l'Éternel. Et il dit : Loin de moi, Éternel, que je fasse cela ! N'est-ce pas le sang des hommes qui sont allés au péril de leur vie ? Et il ne voulut pas la boire. » Je vois, maman, combien ils devaient aimer David. Mais sais-tu, maman, à quoi tout cela me fait penser ? C'est à Jésus, auprès duquel venaient les pauvres pécheurs et les affligés, et il les sauvait, les délivrait et les

(1) 1 Samuel XXV, 10, 11. — (2) Verset 15.

(3) Comparez 1 Samuel VIII, 14-16, et XXII, 7.

consolait. Et alors, ils l'aimaient de tout leur cœur.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. C'est ainsi que la grande pécheresse qui vint à Lui dans la maison de Simon, reçut le pardon de ses péchés et aima beaucoup le Seigneur. Marie de Magdala aussi, ayant été délivrée par Lui de la puissance de sept démons, s'attacha à Lui de tout son cœur (1). Et maintenant encore, c'est auprès de Lui seul que les cœurs brisés à la vue de leurs péchés, que les âmes troublées et affligées, peuvent trouver le repos et le pardon. Et ce précieux Sauveur, dont le cœur est rempli d'amour, leur dit : « Venez à moi, et je vous donnerai du repos (2). » Et lorsqu'une fois on a trouvé le repos près de Lui, comment ne l'aimerait-on pas ? « Nous l'aimons, parce que Lui nous a aimés le premier (3). » Mais comme au temps de David, ceux qui se réfugiaient auprès de lui, qui se rangeaient sous sa bannière, étaient méprisés, ainsi de nos jours, les fidèles serviteurs de Jésus ne sont pas bien vus du monde. « Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu (4). » Mais que valait-il mieux, être avec Saül ou avec David ? Que vaut-il mieux, être avec le monde qui passe, ainsi que sa vanité, ou avec Jésus qui demeure éternellement ?

SOPHIE. — Oh ! avec Jésus, maman. Jésus nous aime et nous a ouvert le ciel, et Il nous y conduit. Il vaut bien mieux que le monde ne nous connaisse pas et être une des brebis de Jésus.

LA MÈRE. — Nous verrons une autre fois, Sophie, la suite de l'histoire de David.

(1) Luc VII, 47-50 ; VIII, 2 — (2) Matthieu XI, 28.

(3) 1 Jean IV, 19. -- (4) 1 Jean III, 1.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

Je vous ai parlé du triste état spirituel ou l'Église en général était tombée durant les années de paix dont elle avait joui. Le Seigneur, pour la réveiller de ce sommeil fatal, permit qu'elle fut soumise à une persécution plus terrible qu'aucune de celles qui avaient précédé. Ce qui la distingua fut qu'elle sévit avec une rigueur excessive dans toutes les provinces de l'empire romain.

Une des causes de cette persécution fut probablement le refus des chrétiens de participer aux fêtes solennelles célébrées en l'an 247, à l'occasion du millénaire de la fondation de Rome. Toutefois, aussi longtemps que l'empereur Philippe régna, il protégea les chrétiens contre l'inimitié des prêtres des idoles et la fureur du peuple. Mais en 249, il fut vaincu et tué par Décius qui le remplaça sur le trône impérial.

Le nouvel empereur était un fervent sectateur du paganisme, qu'il voulait rétablir dans toute son ancienne splendeur. Il résolut donc d'extirper entièrement le christianisme de l'empire, et pour cela ordonna aux magistrats dans toutes les provinces, de remettre en vigueur les anciens édits portés contre les chrétiens. Sous peine de leur propre vie, il leur commanda de faire périr tous les chrétiens sans exception, ou de les ramener à la religion de leurs pères par les menaces, les châtimens et les tortures.

L'empereur Trajan avait rendu un édit qui défendait de rechercher les chrétiens, et un autre contre les dénonciations anonymes et surtout contre les

serviteurs qui trahiraient leurs maîtres. Sous Décius, on ne tint aucun compte de ces édits. Les magistrats recherchaient les chrétiens, les accusateurs ne couraient aucun risque, et il suffisait du bruit public pour qu'une personne fût considérée comme coupable de christianisme.

Décus, par son édit, ordonna de rechercher exactement tous ceux qui refusaient leur adhésion à la religion de l'Etat, ou qui étaient même simplement soupçonnés de ne pas s'y soumettre. Partout où ce terrible édit était promulgué, on assignait un jour où tous les chrétiens de l'endroit devaient comparaître devant le magistrat pour abjurer leur religion. On commençait par les sommer de faire profession de paganisme en offrant de l'encens sur les autels des faux dieux. S'ils refusaient, on cherchait d'abord à les intimider et à les ébranler par des menaces ; persistaient-ils, on les soumettait à la torture ; celle-ci n'avait-elle point d'effet, on les conduisait au supplice. Dans l'espace de deux ans — durée du règne de Décus — des milliers de chrétiens furent ou livrés aux flammes, ou emprisonnés et torturés jusqu'à la mort. Les évêques surtout étaient l'objet de la haine du tyran.

Un grand nombre de chrétiens s'enfuyaient avant que le jour fatal où ils devaient comparaître fût arrivé. Ils se condamnaient ainsi volontairement à un exil perpétuel, car leurs biens étaient confisqués et le retour leur était interdit sous peine de mort. Souvent on jetait en prison ceux qui étaient restés fermes dans les tortures, afin que les souffrances prolongées causées par le séjour dans des cachots infects, par la faim et la soif, les amenassent à abandonner leur foi. Plusieurs, en grand nombre, hélas ! étaient relâchés sans avoir sacrifié, après s'être procuré à prix d'argent un témoignage du magistrat attestant

qu'ils avaient obéi à l'édit impérial. Mais l'Église les considérait comme ayant de cette manière abjuré en réalité le christianisme, et les repoussait de son sein.

Denys, évêque d'Alexandrie, rapporte en ces termes l'effet produit par l'édit impérial : « Beaucoup de chrétiens distingués par leur position se sont soumis, quelques-uns poussés par la crainte, d'autres pressés par leurs amis. Un grand nombre se tenaient devant le magistrat, pâles et tremblants, ne voulant point participer aux rites idolâtres, mais n'étant point préparés à persévérer jusqu'à la mort. D'autres supportaient jusqu'à un certain point les douleurs de la torture, mais ensuite cédaient. » Tel était le triste résultat du relâchement où les chrétiens étaient tombés en s'associant avec le monde. Il ne nous conviendrait cependant pas, mes jeunes amis, à nous qui vivons dans un temps paisible de liberté religieuse, de juger avec sévérité la faiblesse de ceux qui cédaient aux tourments. Dieu nous épargne ces épreuves. Qu'aurions-nous fait à leur place ? Ah ! demandons au Seigneur de nous donner de Lui être fidèles et de ne pas succomber aux *tentations* du monde, aux *convoitises* de notre cœur naturel.

Mais dans ces jours si sombres, le Seigneur eut aussi ses fidèles témoins qui souffrirent pour Lui, perdirent leurs biens et haïrent « leur vie dans ce monde-ci, afin de la conserver pour la vie éternelle (1). » Denys d'Alexandrie raconte qu'un grand nombre, fortifiés par le Seigneur, tinrent fermes comme des colonnes, témoins admirables de sa grâce. Parmi eux, il mentionne un jeune garçon de quinze ans, nommé Dioscore, qui répondit avec la plus grande

(1) Jean XII, 25.

sagesse aux questions qui lui furent posées, et qui, au milieu des tourments, montra une telle fermeté que le magistrat en fut étonné. Il le relâcha dans l'espérance qu'arrivé à un âge plus mûr, il reconnaîtrait son erreur. Une femme fut traînée par son propre mari devant l'autel, et, tandis qu'un autre lui tenait fortement les mains, il la força, malgré elle, à répandre sur le feu l'encens offert aux idoles. Mais elle, durant tout ce temps, s'écriait : « Ce n'est pas *moi* qui le fais, ce n'est pas *moi* qui le fais. » Encore ici, le Seigneur se glorifia dans la faiblesse de ses fidèles témoins.

A Carthage, où, dans une persécution précédente, les chrétiens avaient déjà tant souffert, les confesseurs de Christ jetés dans les cachots, eurent à endurer les souffrances d'une chaleur excessive, de la faim et de la soif. On espérait les obliger ainsi à se soumettre aux ordres de l'empereur, mais bien que la mort la plus douloureuse fût devant eux, ils tinrent ferme. Combien ils devaient être soutenus et rafraîchis en pensant aux temps dont parle l'apôtre : « Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie. » (Apoc. VII, 16, 17.)

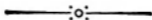
A Rome, plusieurs chrétiens furent enfermés dans les prisons pendant plus d'une année. De leur lieu de souffrance ils écrivaient à Cyprien, évêque de Carthage : « Quel lot plus glorieux peut-il y avoir pour des hommes que de pouvoir, par la grâce de Dieu, confesser le Seigneur au milieu des tourments et devant la mort même ; d'être rendus capables, avec un corps lacéré et un esprit défaillant, mais libre, de rendre témoignage à Christ, le Fils de Dieu, et d'être pour l'amour de Lui participants de ses souffrances ? Nous n'avons

pas encore versé notre sang, mais nous sommes prêts à le faire. Priez pour nous, cher Cyprien, afin que, jour après jour, le Seigneur affermissse chacun de nous, et nous fortifie par la puissance de sa force; afin que, comme un habile général, après avoir exercé et éprouvé ses guerriers dans le camp au milieu des dangers, Il nous conduise enfin sur le champ de bataille qui est devant nous, revêtus des armes invincibles de Dieu. » Bien des évêques de différentes églises succombèrent dans cette terrible persécution. Parmi eux, Babylas, évêque d'Antioche, avait été condamné à être décapité avec six jeunes catéchumènes. Il les vit périr sous ses yeux, puis livrant sa tête au bourreau, il s'écria : « Me voici, mon Dieu, avec les enfants que tu m'as donnés. »

On raconte aussi que du rang même des bourreaux sortirent parfois des confesseurs du nom de Christ. Des soldats de la garde d'un proconsul, voyant un chrétien faiblir devant les menaces, lui firent signe de ne pas céder. Le proconsul les fit aussitôt saisir et emmener, et ils moururent avec joie en confessant leur foi.

Le Seigneur, après deux années de cette épreuve semblable à une fournaise ardente, ou à un creuset destiné à épurer l'Église, y mit enfin un terme. Décius périt dans un combat contre les Goths.

Le Seigneur qui « châtie celui qu'il aime, » avait donné à l'Église un solennel avertissement, afin de lui faire comprendre qu'elle n'était pas du monde et qu'Il voulait qu'elle fût toute à Lui. Il eût été heureux qu'elle écoutât la répréhension. Nous verrons plus tard si ce fut le cas. Mais auparavant, j'aurai à vous parler de la dernière persécution, et aussi de quelques-uns des hommes éminents dans l'Église à l'époque de ces épreuves.



Les voies de Dieu

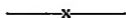
Un matelot norvégien avait quitté depuis 21 ans la maison paternelle, et depuis 16 ans, il n'avait pas écrit à sa mère. Il se trouvait, un matin de Noël, à Cardiff (1), et flânait dans les rues de la ville, en de très tristes dispositions d'âme. Il passa devant une église et entendit des chants qui l'attirèrent. Il entra au moment où le prédicateur annonçait qu'il y aurait le lendemain une grande fête, à laquelle il conviait cordialement tous les assistants.

A l'heure indiquée, notre matelot se rendit aussi à la fête. On lui remit un papier portant le numéro 400, en échange duquel on lui donna un petit paquet contenant un cache-nez tricoté en laine. Cela ne lui causa guère de plaisir et il n'y fit pas d'abord grande attention. Mais le soir, avant de se mettre au lit, il reprit le paquet pour l'examiner. Une lettre était attachée au cache-nez avec cette adresse : « Au matelot qui recevra ce cadeau. » Il l'ouvrit et y trouva une salutation cordiale de la part de celle qui avait fait l'ouvrage et l'avait envoyé. « Je suis âgée de 70 ans, » y était-il écrit ensuite, « j'ai trois fils sur la mer, desquels le plus jeune ne m'a pas écrit depuis 16 ans, et je ne sais rien de lui. » Suivait plus bas la signature et l'adresse. Qui peut dire l'étonnement du matelot ! C'était le nom de sa mère.

Il lui restait encore à recevoir environ 700 francs de sa paye. Il se les fit compter, prit ses bagages et partit par le premier paquebot pour retourner chez lui réjouir le cœur de sa vieille mère et lui apporter un heureux nouvel an.

(1) Grand port marchand du pays de Galles.

Ne sont-ce pas de remarquables voies de Dieu ? Près de mille cadeaux avaient été envoyés et distribués, et celui qui était destiné à cet homme lui arriva. Certainement il avait une mère qui priait.



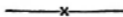
Deux bonnes réponses

« *Qu'est-ce que la foi ?* » demandait-on une fois à des enfants d'une école du dimanche.

« C'est croire ce que Dieu dit, » répondirent plusieurs enfants ; et la réponse était juste et bonne. Mais un enfant se leva et dit : « C'est croire ce que Dieu dit, *parce que c'est Dieu qui le dit.* » Cette réponse est assurément meilleure, parce que la foi n'est pas seulement croire ce que Dieu dit, mais croire Dieu lui-même, Celui qui parle. « Abraham *crut Dieu,* » et pas seulement la promesse qui lui était faite. Ainsi nous avons à croire ce que Dieu dit dans sa Parole, parce que c'est Dieu qui parle, croire sans raisonnements Celui qui ne peut mentir.

« Celui qui a reçu son témoignage, » — le témoignage de Jésus, — « a scellé que Dieu est vrai ; car celui que Dieu a envoyé, parle les paroles de Dieu. » (Jean III, 33, 34.)

Avez-vous cru Jésus ? Il dit : « Celui qui croit en moi, a la vie éternelle. » (Jean VI, 47.)





Joé, l'Indien.

Joé était un Indien, mais un Indien d'un très méchant naturel ; si méchant que, dans son propre pays, on avait mis sa tête à prix, à cause des meurtres et des méfaits qu'il avait commis.

La guerre avait fait ses délices, mais comme il ne pouvait plus rester dans sa tribu où le séjour eût été dangereux pour lui, il résolut de s'éloigner. Des missionnaires étant venus à passer dans l'endroit où il était, il obtint la place de conducteur d'un de leurs wagons.

Mais se trouver dans la société de chrétiens ne faisait pas de Joé un saint. Il haïssait la religion, et s'il apercevait seulement un livre de cantiques, il reculait comme s'il eût rencontré un serpent. Il avait de la Bible la plus grande horreur, et quand il en voyait ouvrir une quelque part, il s'éloignait

en toute hâte. Comme on ne voyageait pas le dimanche, Joé prenait son fusil et s'en allait chasser durant des heures et des heures, de manière à ne pas être obligé d'assister à aucun service divin.

Le voyage se faisait au milieu de juillet, et un certain dimanche, le temps était si excessivement chaud, que Joé n'eut pas le courage de se livrer à son passe-temps ordinaire. Il alla s'étendre à l'ombre d'un wagon, choisissant soigneusement celui d'un des missionnaires qu'il pensait ne pas devoir présider au service.

Mais il se trompait. Le missionnaire dont c'était le tour de prêcher, était si accablé par la chaleur qu'il demanda qu'on l'excusât, et ce fut celui à qui appartenait le wagon à l'ombre duquel se tenait Joé, qui offrit de le remplacer. Ainsi, tous se rassemblèrent autour du wagon, et le service commença. Joé était étendu à moitié endormi dans les longues herbes, et ne fut pas peu ennuyé d'être ainsi dérangé. Rester là tranquille pendant que l'on chantait des cantiques, voir ouvrir la Bible qu'il détestait, c'était trop pour lui. Il valait mieux s'en aller. Se dressant sur ses pieds, il commença à mouvoir ses longues jambes, mais décidément la chaleur était trop forte ; la paresse l'emporta, et Joé se jeta de nouveau dans l'herbe, et là, étendu sur le dos, il se trouva juste en face du prédicateur, sur lequel il fixait ses regards irrités comme pour le défier.

« Seigneur, aide-moi pour parler à Joé, » fut la fervente supplication du cœur du serviteur de Dieu, lorsqu'il vit s'offrir l'occasion de s'adresser au pauvre Indien. Oubliant toute autre personne, il exposa avec simplicité l'amour de Dieu pour toutes ses créatures. Il dit à ses auditeurs que, bien que Dieu leur eût donné la pluie et le soleil, de la viande, du blé et des fruits, tout ce qui leur était nécessaire,

eux ne l'avaient pas aimé en retour ; qu'au contraire, au lieu de l'aimer, ils haïssaient et Lui, et ses serviteurs, et son Livre. Mais les avait-il frappés de sa foudre pour les punir de leur inimitié ? Non ; Il avait donné son Fils pour qu'il mourût pour eux et ôtât ainsi leurs péchés. Il leur avait de cette manière montré son amour pour eux, pour les pires d'entre eux, pour des meurtriers même, et s'ils croyaient seulement en son Fils, Il leur pardonnerait et ferait d'eux ses chers enfants.

Les yeux de Joé étaient fixés sur le prédicateur, et celui-ci, tout en continuant, voyant que l'expression de colère qui les animait disparaissait, se mit à espérer que le Saint-Esprit chassait le mauvais esprit du cœur de l'Indien. Bientôt après, les missionnaires se séparèrent pour aller chacun dans sa station.

Joé n'oublia pas la prédication. Comme il accompagnait un autre des missionnaires, il lui dit un jour :

— Le prédicateur n'a-t-il pas dit d'affreux mensonges, ce dimanche où il faisait si chaud ?

— Des mensonges, Joé ? Je n'en ai entendu aucun.

— Il disait que le Grand Esprit aime les pauvres méchants Indiens. C'est un mensonge, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout, Joé ; c'est écrit dans le Livre. « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes. »

— Mais n'était-ce pas un terrible mensonge de dire que le Grand Père a donné son Fils ?

— Non, Joé, c'est dans le Livre. « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que

lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. »

Alors Joé dit : « Mais ce doit être un mensonge de dire qu'il prépare pour eux une belle patrie. »

— Non, répondit le missionnaire. Cela aussi est une précieuse vérité. C'est dans le Livre. Jésus, le Fils de Dieu, a dit à des hommes pécheurs, qu'il aimait et qu'il avait sauvés : « Je vais vous préparer une place. »

Voici quelle fut la fin de la conversation. Joé dit :

— Si tout cela est vrai, missionnaire, je veux rester avec vous, et je n'irai plus jamais dans le sentier de la guerre.

Lorsqu'ils furent arrivés à la station, Joé ne voulut pas aller plus loin. Il s'établit là pour couper du bois et faire d'autres ouvrages. Le temps montra le changement qui s'était opéré en lui. Sa vie régulière et chrétienne prouva qu'il était vraiment un homme converti.

L'année suivante, la petite vérole se déclara parmi les Indiens de la station où Joé se trouvait. Plusieurs en moururent. Trois filles de l'un des missionnaires en moururent aussi, et, pour scier et clouer les planches de leurs cercueils, et pour les enterrer, il ne se trouva personne que le père si cruellement frappé.

Le missionnaire qui avait eu avec Joé la conversation que nous avons rapportée, vint voir le père affligé pour lui apporter quelques paroles de consolation. Pendant qu'il était là, quelqu'un vint dire qu'un pauvre Indien mourant était couché sous le hangar et désirait lui parler. Le missionnaire s'y rendit immédiatement, et trouva là un pauvre être arrivé à la dernière période de la terrible maladie. Ce n'était plus qu'une masse vivante de corruption ; les yeux n'existaient plus et le visage était si défig-

guré qu'on ne pouvait presque plus en discerner les traits et reconnaître le malade.

— Qui êtes-vous ? dit le missionnaire. Êtes-vous Joé ?

— Oui, je suis Joé.

— Avez-vous quelque chose à me dire, mon pauvre ami ?

— Je serai bientôt mort ; mais tout est bien. J'aimerais seulement vous charger d'un message.

— Qu'est-ce que c'est, Joé ?

— Je ne puis pas vous voir, mais je puis voir Jésus. Vous connaissez ce jeune homme qui a prêché cette après-midi de dimanche où il faisait très chaud, et vous savez que ma vie a été toute changée depuis lors. Si jamais vous le rencontrez, dites-lui que son sermon a fait de moi un chrétien. Je serai bientôt avec Jésus, et si le bon Esprit veut me conduire, je viendrai à sa rencontre aux portes du ciel.

Ainsi mourut Joé, l'Indien autrefois si méchant. Il avait cru que Dieu l'aimait et avait donné son Fils pour mourir à sa place, et ayant reçu le pardon de ses péchés, il avait été rendu propre pour aller dans la demeure que le Seigneur avait préparée pour lui.

Mon jeune lecteur, Dieu vous aime comme il aimait Joé ; son Fils est aussi mort pour vous. Avez-vous cru en Lui, vos péchés sont-ils effacés, êtes-vous prêt pour le moment où Jésus viendra chercher ses bien-aimés et les conduire dans la maison de son Père ?

Le brigand sur la croix disait à Jésus : « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume. Et Jésus lui dit : En vérité, je te dis : AUJOURD'HUI tu seras avec moi dans le paradis. »



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID EST PERSÉCUTÉ PAR SAUL

(1 *Samuel XVIII et suivants.*)

SOPHIE. — Est-ce que David resta longtemps dans la caverne d'Adullam ?

LA MÈRE. — Nous ne savons pas ; mais pendant qu'il y était, voulant mettre en sûreté ses vieux parents et leur épargner les privations inhérentes à sa position, il les conduisit chez le roi de Moab auquel il dit : « Je te prie, que mon père et ma mère se retirent chez vous jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi. » Ils demeurèrent là tout le temps que David fut dans la caverne.

SOPHIE. — J'aime bien voir David prendre ainsi soin de son père et de sa mère au milieu de ses propres épreuves. En l'entendant, chère maman, je ne puis m'empêcher de me rappeler le Seigneur Jésus qui, sur la croix, pensait à sa mère (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Et il est aussi très touchant de voir la confiance que David a en Dieu. Il ne dit pas : « jusqu'à ce que j'aie échappé à Saül ; » mais : « jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi. » Il attend tout de Dieu, à qui il disait : « Garde ma vie de la crainte de l'ennemi (2). » Après un certain temps, Gad, le prophète, dit à David : « Ne demeure pas dans ce lieu fort ; va, et entre dans le pays de Juda. »

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, Gad dit-il cela

(1) Jean XIX, 25-27. — (2) Psaume LXIV, 1.

à David ? N'était-il pas beaucoup plus en sûreté dans cette caverne ? Est-ce que David lui obéit ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Gad était prophète. L'Éternel parlait à David par sa bouche, et David ne devait-il pas obéir sans raisonner ?

SOPHIE. — Oh ! certainement, maman ; je n'y avais pas pensé. Il faut toujours faire ce que Dieu nous dit. Il sait mieux que nous où il est bon que nous allions, et ce qu'il est utile que nous fassions. David était bien heureux d'avoir quelqu'un qui lui parlait de la part de Dieu pour lui dire ce qu'il devait faire.

LA MÈRE. — Nous avons aussi un guide divin, Sophie. C'est la parole de Dieu, dont David disait : « Ta parole est une lampe à mon pied, une lumière dans mon sentier (1). » Mais David était, en effet, très heureux, tout fugitif qu'il fût, d'avoir près de lui le prophète Gad. Le pauvre Saül, désobéissant à Dieu, n'avait pas cet avantage. Pour se diriger, il n'avait que les pensées de son méchant cœur conduit par Satan, aussi nous allons voir jusqu'où il se laissa entraîner.

SOPHIE. — Dans quel endroit David se rendit-il en quittant la caverne d'Adullam ?

LA MÈRE. — Il alla dans la forêt de Héreth, et Saül apprit que David et ses hommes étaient sortis de leur lieu fort. Cela réveilla, pour ainsi dire, les mauvais sentiments de Saül à l'égard de David. Il pensa qu'il pourrait aisément se saisir de lui. Mais l'Éternel veillait sur David et toute la haine de Saül ne pouvait empêcher Dieu d'accomplir ses desseins envers l'homme qu'il avait choisi, « l'homme selon son cœur. » Mais, aux yeux du monde, quelle différence entre le vrai roi et le roi rejeté ! Tandis que David était obligé de fuir et de se cacher comme un mal-

(1) Psaume CXIX, 105.

fauteur, Saül était assis à Guibha sous un tamarisc, sur la hauteur, la lance à la main, et, comme un prince puissant, entouré de tous ses serviteurs. Mais qui était le plus heureux ?

SOPHIE. — David, à coup sûr, chère maman, car Dieu était avec lui.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. David pouvait dire malgré la haine de son ennemi : « Sur Dieu seul mon âme se repose paisiblement ; de lui vient mon salut. Lui seul est mon rocher et mon salut, ma haute retraite ; je ne serai pas beaucoup ébranlé. Toi, mon âme, repose-toi paisiblement sur Dieu ; car mon attente est en lui (1). » Tandis que le malheureux Saül, agité, inquiet, ne trouvait aucun repos ; car « il n'y a point de paix pour le méchant (2). » Son esprit était toujours possédé du désir de saisir David et de le faire mourir, comme plus tard les méchants Juifs complotaient sans cesse contre le Seigneur Jésus (3). Plein de ces pensées il disait, avec reproche, à ses serviteurs : « Personne de vous ne m'avertit-il point que mon fils a fait alliance avec le fils d'Isaï, et qu'il a soulevé contre moi mon serviteur pour me dresser des embûches, comme il le fait aujourd'hui ? »

SOPHIE. — Mais c'était très injuste, maman. Jonathan n'avait pas excité David contre son père, et David ne voulait point faire de mal à Saül.

LA MÈRE. — Tu as bien raison ; mais la jalousie et la haine sont toujours injustes, et accusent les autres de ce qu'elles désirent faire elles-mêmes. Les paroles insensées de Saül tombèrent dans des oreilles trop bien disposées à saisir l'occasion de faire du mal afin d'en tirer quelque avantage. Doëg, l'Édomite, dont tu te souviens bien, n'est-ce pas, était là,

(1) Psaume LXII, 1-7. — (2) Ésaïe LVII, 21.

(3) Jean V, 16 ; XI, 53 ; Matthieu XXVII, 1 ; XII, 14.

parmi les serviteurs de Saül ; le premier d'entre eux. Voulant sans doute se faire bien venir de Saül, il lui dit : « J'ai vu le fils d'Isaï venir à Nob vers Akhimélec, fils d'Akhitub ; et il a interrogé l'Éternel pour lui, et il lui a donné des provisions, et il lui a donné l'épée de Goliath, le Philistin. »

SOPHIE. — Ah ! pauvre Akhimélec, j'ai bien peur pour lui. Et cependant il n'avait voulu rien faire contre Saül, puisque David lui avait dit qu'il était envoyé par le roi.

LA MÈRE. — Je l'ai dit que la haine rend aveugle et injuste. Saül était bien aise de décharger sa colère sur quelqu'un, à défaut de David. Il fit donc venir Akhimélec et toute sa famille, et tous les sacrificateurs qui étaient à Nob. « Pourquoi, » dit-il à Akhimélec, « avez-vous conspiré contre moi, toi et le fils d'Isaï, que tu lui aies donné du pain et une épée, et que tu aies interrogé Dieu pour lui, afin qu'il s'élevât contre moi pour me dresser des embûches ? »

SOPHIE. — C'était vrai que David avait reçu du sacrificateur du pain et une épée, mais non pas qu'il eût conspiré contre Saül, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, sans doute ; mais c'est ainsi que font toujours les méchants pour nuire aux justes. Ils mêlent la vérité avec le mensonge. Quand les sacrificateurs et les anciens accusent Jésus devant Pilate, ils disent : « Il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée, ayant commencé depuis la Galilée jusqu'ici (1). » Jésus enseignait, c'était vrai, mais il ne soulevait pas le peuple.

SOPHIE. — Et que répondit Akhimélec à Saül ?

LA MÈRE. — La vérité. « Qui est fidèle au roi comme David, gendre du roi et honoré dans ta maison ? Ce n'est pas la première fois que j'ai interrogé

(1) Luc XXIII, 5.

Dieu pour lui. Et s'il y a autre chose, je l'ignore. » Mais Saül ne voulut rien écouter, et poussé par Satan qui est « meurtrier dès le commencement (1), » il donna ordre à ses serviteurs de tuer les sacrificateurs.

SOPHIE. — Quelle affreuse méchanceté ! J'espère bien, maman, qu'on ne lui obéit pas.

LA MÈRE. — Les serviteurs de Saül refusèrent, en effet, de mettre les mains sur les sacrificateurs de l'Éternel, ayant sans doute horreur d'un tel sacrilège. Ce refus aurait dû faire rentrer Saül en lui-même. Mais son cœur s'endurcissait toujours plus, et il commanda à Doëg, l'Édomite, d'exécuter son ordre cruel. Doëg, d'une race ennemie du peuple de Dieu, comme nous le lisons en plusieurs endroits, obéit sans scrupule à Saül, et tua quatre-vingt-cinq sacrificateurs.

SOPHIE. — C'est affreux ! Comment un homme peut-il commettre un tel crime ?

LA MÈRE. — Saül fit plus, tant est vraie cette parole que Dieu a dite en traçant le portrait du cœur de l'homme : « Leurs pieds courent au mal, et se hâtent pour verser le sang innocent (2). » Il ordonna, dans sa rage, de mettre à mort tous ceux qui étaient dans la ville de Nob, hommes, femmes, enfants, et même les tout petits enfants. Il fit même tuer les bêtes.

SOPHIE. — Il ne resta donc plus de sacrificateurs ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. D'abord, il y avait les descendants d'Eléazar, le fils aîné d'Aaron. Akhimélec, lui, descendait d'Ithamar, son second fils. Mais, outre cela, un fils d'Akhimélec, nommé Abiathar, échappa au massacre, et s'enfuit auprès de David. Il fut souverain sacrificateur jusqu'au commencement du règne de Salomon. Abiathar rapporta

(1) Jean VIII, 44. — (2) Ésaïe LIX, 7 ; Romains III, 15.

à David le crime de Saül. David en fut bien attristé et dit à Abiathar : « Je savais que Doëg ne manquerait pas de rapporter à Saül ce qu'il avait vu, et je suis cause de la mort de ceux de ta famille. Demeure avec moi, ne crains point ; car celui qui cherche ma vie, cherche la tienne ; et près de moi tu seras bien gardé. »

SOPHIE. — Cela me rappelle, chère maman, le Seigneur Jésus et ceux qui lui appartiennent. Quand on s'est réfugié auprès de Lui on est bien gardé, car il a dit de ses brebis qu'elles ne périraient pas (1).

LA MÈRE. — Tu as raison ; et tu vois aussi quelle étroite union il y avait entre David et ceux qui venaient auprès de lui. Ils partageaient les mêmes dangers et les mêmes travaux que lui, pour avoir ensuite part à la gloire de son royaume. Et il en est de même des chrétiens. Ils sont si étroitement unis à Christ que, quand Saul de Tarse les persécutait, Jésus disait : « Pourquoi me persécutes-tu (2) ? » Et après avoir souffert ils régneront plus tard avec Lui (3).

SOPHIE. — Sait-on ce que devint le méchant Doëg ?

LA MÈRE. — Il n'est plus parlé de lui dans l'histoire de David, mais à cette occasion celui-ci prononça les paroles du Psaume LII : « Pourquoi te glorifies-tu du mal, homme fort ? La bonté de Dieu subsiste de jour en jour. Ta langue trame des malheurs, pratiquant la fausseté, comme un rasoir affilé. Tu as aimé le mal plus que le bien, le mensonge plus que la parole de justice. Tu as aimé toutes les paroles de destruction, langue trompeuse ! » Comme cela s'applique bien aux sentiments méchants de Doëg, mis en contraste avec la bonté constante de Dieu. Et comme on voit dans ces paroles le mal que fait une langue trompeuse, qui répand des

(1) Jean X, 28. — (2) Actes IX, 4-5. — (3) 2 Timothée II, 12.

calomnies contre l'innocent. Mais ce que David ajoute est bien terrible, et nous apprend quel a dû être, tôt ou tard, le sort du malheureux Doëg : « Aussi Dieu te détruira pour toujours ; il te saisira et t'arrachera de ta tente, et il te déracinera de la terre des vivants. Et les justes verront, et craindront, et ils se riront de lui : Voilà l'homme qui n'a pas pris Dieu pour sa force, mais qui s'est confié dans ses richesses, et qui se fortifiait dans son avidité ! » Doëg a pu recevoir de Saül de grandes récompenses pour sa méchante action. Il se confiait dans sa puissance et dans ses richesses ; son cœur s'y était attaché, y avait pris racine, et ne pensait pas à Dieu, dont la crainte n'était pas devant ses yeux. Et voilà que la puissance irrésistible de Dieu l'arrache de sa tente et le précipite dans la mort. A quoi lui auront servi ses grands biens ? Quelle différence avec le fidèle qui, bien que persécuté comme David, peut dire avec lui : « Mais moi, je suis dans la maison de Dieu comme un olivier vert. Je me confierai en la bonté de Dieu à toujours et à perpétuité. »

SOPHIE. — Cela me rappelle, chère maman, d'autres paroles d'un beau Psaume qui montrent le bonheur de ceux qui aiment Dieu. Veux-tu que je te les récite ?

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant.

SOPHIE. — C'est dans le Psaume LXXXIV : « L'Éternel Dieu est un soleil et un bouclier ; l'Éternel donnera la grâce et la gloire ; il ne refusera aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité. Éternel des armées ! bienheureux l'homme qui se confie en toi ! »

« Ne crains point, car je t'ai racheté. »

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS

Après la mort de Décius, il y eut pour l'Église quelques courtes années de relâche, mais à la fin du règne de Valérien, en l'an 257, la persécution recommença avec violence. Par un premier édit, l'empereur défendit aux chrétiens de se réunir; un second édit condamna au travail des mines ceux qui n'obéissaient pas; et un troisième ordonna que tous les évêques, les prêtres (ou anciens) et les diacres fussent mis à mort.

C'est dans cette persécution que l'évêque de Rome Étienne et son successeur Sixte souffrirent le martyre. Comme on conduisait ce dernier au supplice, son fidèle disciple, le diacre Laurent, le suivait en disant : « Où vas-tu, mon père, sans ton fils ? » — « Tu me suivras dans peu de jours, » répondit l'évêque. Peu après sa mort, le préfet de Rome fit arrêter et amener devant lui Laurent, auquel il ordonna de lui livrer les richesses immenses que possédaient, disait-on, les chrétiens de Rome. Laurent lui demanda un peu de temps pour mettre tout en ordre. Le magistrat lui accorda trois jours, au bout desquels Laurent l'invita à venir voir les richesses de l'Église, une grande cour, disait-il, pleine de vases d'or. Le préfet accourut, et Laurent l'introduisit dans la cour remplie de pauvres et d'estropiés : « Voilà les trésors que je t'ai promis, » dit-il, « et voici les pierres précieuses que j'y ajoute, nos vierges et nos veuves, la couronne de l'Église. » Le préfet irrité ordonna que Laurent fût dépouillé de ses vêtements, puis

attaché sur un gril de fer et brûlé à petit feu. Le martyr, près d'expirer, leva les yeux au ciel, pria pour la conversion des habitants de Rome, puis remit son esprit au Seigneur.

C'est aussi dans cette persécution qu'à Césarée, en Cappadoce, un enfant chrétien, nommé Cyrille, soutenu par le Seigneur, montra un courage extraordinaire. Persécuté par ses camarades, chassé par ses parents, conduit devant le tribunal, il demeura ferme, malgré toutes les sollicitations et les promesses du juge. « Je suis chassé de la maison de mes parents, » répondit l'enfant, « mais j'ai une plus belle demeure, et je ne crains pas la mort qui m'introduira dans une meilleure vie. » Le juge le fit conduire au bûcher, espérant que la vue du feu triompherait de sa résolution. Mais ce fut en vain, et le jeune martyr subit le supplice (1).

Ainsi, la puissante grâce du Seigneur dans ces temps de souffrances soutenait ses fidèles témoins et leur donnait de mépriser les cruelles tribulations du temps présent, par amour pour Jésus, et en vue de la gloire éternelle à venir qui les attendait. (Romains VIII, 18 ; 2 Corinthiens IV, 16, 17.)

Mais ce n'est que la force du Seigneur qui pouvait les rendre capables de demeurer fermes, et cette force, il la donnait seulement à ceux qui marchaient dans l'humilité. L'exemple suivant est, à cet égard, bien frappant. On raconte qu'à cette même époque de persécution, vivaient deux amis, Nicéphore et Saprice. Ce dernier était un pasteur de l'église. Un différend étant survenu entre eux, ils se brouillèrent complètement. Après un certain temps, Nicéphore chercha à se réconcilier avec son ancien ami, mais

(1) L'histoire de Cyrille est rapportée dans la *Bonne Nouvelle*, année 1882.

tous ses efforts furent vains ; Saprice persista dans son ressentiment. La persécution de Valérien survint et Saprice fut conduit devant le gouverneur, qui lui ordonna de sacrifier aux dieux. Sur son refus, le magistrat le fit conduire au supplice. Nicéphore l'apprenant, accourt et accompagne son ancien ami vers le lieu de l'exécution, en le suppliant de lui pardonner ses torts. Tout est inutile, Saprice refuse obstinément le pardon demandé. Mais alors on put voir que Dieu ne saurait être avec un cœur dur et qui désobéit à l'injonction : « Pardonnez-vous les uns les autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même. » (Colossiens III, 13.) Saprice, tout d'un coup, comme abandonné de Dieu, perd courage et demande à sacrifier Nicéphore, étonné, l'exhorte à demeurer ferme, mais c'est en vain. Alors il déclare à ceux qui conduisaient Saprice, que lui, Nicéphore, croit à ce Jésus que son ami venait de renier. Conduit au gouverneur, celui-ci ordonna que le fidèle témoin de Christ fût exécuté.

Mais le plus célèbre des martyrs qui perdirent la vie durant la persécution de Valérien, fut Cyprien, évêque de Carthage. Né dans cette ville, l'an 200, d'une famille distinguée, il était riche et se faisait remarquer par ses talents. Comme professeur d'éloquence, sa renommée s'était répandue au loin. En même temps, il aimait les plaisirs, les spectacles, les jeux et les festins, et s'étonnait de la vie austère que menaient les vrais chrétiens. Ce ne fut qu'à l'âge de 46 ans, qu'il fut converti au Seigneur par le moyen d'un fidèle ministre de Jésus-Christ nommé Cécilius. Dès ce moment, il ne voulut plus vivre que pour Celui qui l'avait aimé. Il vendit tous ses biens pour les distribuer aux pauvres, et, plein du feu de la jeunesse, quoique déjà d'âge mûr, il se dévoua en-

tièrement au service de son divin Maître, et fut bientôt connu par son zèle et le sérieux de sa vie comme chrétien. L'étude des saints livres devint sa constante et plus chère occupation, et il la continua jusqu'à la fin de sa vie.

Déjà deux ans après sa conversion, le vœu général des chrétiens de Carthage l'appela à occuper la charge d'évêque ou surveillant. Dans le sentiment de la grandeur de la tâche à remplir, il aurait voulu refuser, mais les instances pressantes de tout le peuple le décidèrent à céder, et durant les dix années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, il se montra entièrement dévoué à sa tâche. Animé d'un ardent amour pour le Seigneur et pour les âmes, il remplit les devoirs de sa charge avec la plus grande fidélité. C'était un temps de grandes difficultés provenant soit de l'état de relâchement où étaient tombés les chrétiens, soit des persécutions qu'ils avaient à subir, soit enfin des prétentions que commençait à élever l'évêque de Rome. Cyprien fit preuve à la fois de fermeté et de douceur. Il savait encourager et soutenir les faibles, mais résistait fortement au mal qui tendait toujours plus à s'introduire dans l'Église. Il s'opposait en particulier à la légèreté avec laquelle on recevait les nouveaux convertis à la Cène, et à la facilité avec laquelle on admettait de nouveau dans la communion de l'Église ceux qui avaient cédé dans la persécution, soit en sacrifiant aux dieux, soit en achetant des certificats portant qu'ils avaient sacrifié, soit en livrant les livres saints. Il résista aussi énergiquement à l'évêque de Rome qui réclamait la primauté sur les autres évêques, et s'intitulait parfois évêque des évêques. Malgré l'opposition que rencontrèrent ces prétentions, elles s'affirmèrent toujours plus, et c'est ainsi que la papauté prit naissance,

Cyprien se montra aussi ferme dans la persécution. Quand celle de Décius éclata, il fut un des premiers désignés par la haine des païens de Carthage, qui n'avaient pas oublié son changement de religion et que son zèle irritait. « Cyprien aux lions, » était le cri qui retentissait au théâtre où le peuple païen de Carthage s'assemblait. Cédant aux instances des fidèles, Cyprien se retira à l'écart durant les deux années que dura la persécution, mais sans cesser de donner à son troupeau, du lieu de sa retraite, tous les soins qu'il pouvait.

Après la mort de Décius, il revint à Carthage, et reprit son ministère actif. Il eut l'occasion de l'exercer d'une manière particulière durant une peste terrible qui éclata dans cette ville. Tous, saisis de frayeur, s'enfuyaient, abandonnant même leurs proches. Cyprien rassembla les membres de son troupeau, et leur rappela le devoir de tout disciple de Christ de s'adonner aux œuvres de miséricorde, non seulement envers leurs frères en la foi, mais même envers leurs ennemis. Si pressantes furent ses exhortations que les fidèles, animés du même esprit que lui, se partagèrent les soins à donner aux pestiférés, ne faisant aucune distinction entre les chrétiens et les païens, et montrant ainsi à ces derniers la réalisation de la parole du Seigneur : « Aimez vos ennemis. »

Lorsque éclata de nouveau, l'an 257, la persécution sous l'empereur Valérien, Cyprien fut amené devant le proconsul d'Afrique, Paternus. Sur son refus de sacrifier aux dieux, il fut exilé à Curubes, ville située à une journée de marche de Carthage. Il y resta onze mois. Au bout de ce temps, Paternus fut remplacé par Galère-Maxime. Celui-ci fit arrêter Cyprien dans sa demeure, et ordonna de le ramener à Carthage. Le pieux évêque ne se dissimula point

que sa fin était arrivée. Avec un cœur paisible et un visage serein, il se mit en route sous la conduite des officiers et des soldats envoyés pour le prendre. Une indisposition du proconsul empêcha qu'il ne comparût le jour même où il avait été cité. Le bruit de l'arrestation de l'évêque bien-aimé s'était répandu partout avec la rapidité de l'éclair. Presque tous les fidèles passèrent la nuit autour de la maison où Cyprien avait été renfermé. Le lendemain, sous une forte escorte et entouré d'une foule considérable, il fut conduit devant le proconsul. « Es-tu Thascius Cyprien, évêque de tant d'hommes impies ? » lui demanda le magistrat. — « Je le suis, » répondit Cyprien. — « L'empereur ordonne que tu sacrifies à nos dieux. » — « Je ne le puis, je suis chrétien. » — « Réfléchis sérieusement à ce que tu fais ; il y va de ta vie, » dit encore le proconsul. — « Exécute les ordres que tu as reçus, » répondit tranquillement Cyprien. « La chose ne demande pas d'autres réflexions. C'est à mon Dieu que je dois obéir. »

Le proconsul se consulta un moment avec ceux qui l'entouraient, puis rendit cette sentence : « Nous ordonnons que Thascius Cyprien, qui a méprisé les dieux et les ordres du pieux empereur, ait la tête tranchée. » — « Dieu soit loué, qui va me délivrer de ce corps de mort, » s'écria Cyprien à haute voix. « Mourons avec lui, » dirent les frères qui étaient présents. Cyprien fut aussitôt livré à ses bourreaux, conduit dans un champ voisin et là décapité.

Chose remarquable, Galère-Maxime mourut quelques jours après celui qu'il avait condamné à mort. Et deux ans plus tard, la persécution ayant duré pendant trois ans avec la plus extrême violence, l'armée romaine fut presque entièrement anéantie par les Perses. Valérien, fait prisonnier par Sapor, le roi de Perse, fut traité de la manière la plus igno-

minieuse par ce dernier qui se servait de lui comme d'un marchepied pour monter à cheval.

Après plusieurs années de souffrances, il mourut sous le poids de la douleur et des mauvais traitements qu'il endura. Sapor fit écorcher et saler son corps, et le suspendit à la voûte d'un temple.

Cette triste fin de plusieurs des persécuteurs des chrétiens frappa beaucoup les esprits. On commença à penser que les ennemis du christianisme étaient aussi ceux du ciel. Durant les quarante années qui suivirent, l'Église jouit de la tranquillité extérieure ; mais ce fut un temps de grand déclin dans la vie et la piété. Alors le Seigneur lui donna encore un dernier grand et solennel avertissement par la persécution qui eut lieu sous l'empereur Dioclétien.



Timothée

Le jeune Timothée avait pour grand'mère une femme pieuse, nommée Lois, et une mère croyante qui s'appelait Eunice.

Il eut dès son enfance la connaissance des saintes lettres, c'est-à-dire de l'Écriture inspirée de Dieu, qui rend sage à salut par la foi dans le Christ Jésus.

L'apôtre Paul le trouva à Lystre ; et comme Timothée avait un bon témoignage des frères qui étaient à Lystre et à Iconium, il l'emmena avec lui. Timothée devint ainsi un serviteur de Dieu, qui annonça la bonne nouvelle du salut aux pauvres pécheurs.

Mes enfants, vous avez aussi, dans vos mains, les saintes lettres, l'Écriture. Vous ont-elles rendus sages à salut par la foi au Seigneur Jésus ? Aimez-vous et servez-vous le Sauveur ?

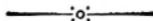


Il faut partir.

L'homme, hélas ! a beau faire,
Il doit quitter son lieu,
Et toujours, sur la terre,
Il lui faut dire adieu.
Si, durant le voyage,
Il s'attarde un instant,
Bientôt vient le message :
Allons, marche, en avant.

La vie est comme un rêve
Qui va bientôt finir ;
Un souffle nous enlève
Pour ne plus revenir.
De tout ce que l'on aime,
Il faut se séparer,
Et c'est bien peine extrême
Dont le cœur peut pleurer.

Mais le voile s'entr'ouvre
Sur un autre horizon,
Et l'œil déjà découvre
La céleste maison.
Oui, nous pouvons nous dire
Avec joie : « Au revoir, »
Et notre plainte expire
Et se change en espoir.





Une conversion

Voici, mes enfants, un récit d'une conversion opérée par la grâce du Seigneur, et qui, tout simple qu'il est, m'a paru bien propre à vous intéresser. Je le tiens de la bouche de celui qui a été l'objet de cette grâce. Puisse-t-il vous être en bénédiction !

X. était l'enfant de parents chrétiens qui avaient pris soin de l'élever sous la discipline et les enseignements du Seigneur. Comme cela a lieu, ou doit avoir lieu dans toute famille chrétienne, la parole de Dieu était lue dans cette maison, on priait ensemble, et la pieuse mère de notre jeune ami lui avait aussi enseigné à prier seul. Ce sont des habitudes précieuses qui ne sont sans doute pas la con-

version, qui ne sauvent pas, mais dont le Seigneur se sert bien souvent pour garder les enfants à qui elles ont été données, et pour les amener à Lui. Les paroles des Écritures lues dans l'enfance, sous le toit paternel, deviennent comme des aiguillons pour la conscience, comme des flèches qui, à un moment donné, sont lancées par la main de Dieu et atteignent le cœur. Bienheureux celui qui, dès son jeune âge, a, comme Timothée, la connaissance « des saintes lettres qui peuvent rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. » (2 Timothée III, 15.)

Mais X., bien qu'obligé de se soumettre, était au fond du cœur rebelle aux enseignements de ses parents et à leurs exhortations de venir au Seigneur pour être sauvé. Il n'aimait pas les choses de Dieu et était prêt à secouer le joug dès qu'il le pourrait. Pour vous montrer quelle était l'opposition secrète de son cœur, et à quel péché il fut ainsi entraîné, je vous dirai un fait qu'il m'a raconté.

Il assistait avec ses parents aux réunions religieuses. Mais comme il ne voulait point écouter ce qui se lisait ou se disait, il avait soin de disposer dans sa Bible des pages d'un livre qu'il y dissimulait adroitement et dont il faisait la lecture. Il trompait ainsi ses parents, mais pouvait-il échapper à l'œil de Dieu dont il méprisait à ce point la parole ? Non ; vous le savez, mes enfants, Dieu voit, entend et connaît tout. Et si notre jeune ami, par un moyen aussi coupable, cherchait à échapper à la puissance pénétrante de la parole de Dieu, n'êtes-vous pas coupables aussi devant le Seigneur, lorsqu'aux réunions ou durant la lecture des Écritures chez vous, vous laissez vos pensées s'égarer sur toutes sortes de vanités, au lieu d'écouter avec attention, comme tant de passages nous y exhortent ?

Mais, malgré la méchanceté et la dureté de son

cœur, Dieu ne voulait pas que ce pécheur périsse ; Il avait des pensées de grâce à son égard, comme Il en a au vôtre. Ce fut par l'épreuve que le Seigneur lui parla d'abord. Il lui retira son père. Mais ce premier coup qu'il ressentit douloureusement dans son cœur, car il aimait son père, n'atteignit point sa conscience. Il n'y vit pas la main de Dieu. Alors Dieu lui ôta aussi sa mère. Ce fut encore un grand chagrin, et on aurait pu croire qu'il rentrerait en lui-même, se demandant d'où venaient ces épreuves, et surtout si Dieu le retirait aussi de ce monde, où irait son âme à lui, près du Seigneur comme ses chers parents, où loin de Lui, avec le diable et ses anges ? (Matthieu XXV, 41.)

Mais l'épreuve le laissa insensible quant à l'état de son âme. Loin de le rapprocher de Dieu, il sembla s'éloigner davantage. Tant que sa mère avait vécu, il avait conservé quelques formes de piété, mais une fois laissé seul, il jeta loin de lui la parole, cessa de prier et de fréquenter les réunions religieuses. Il s'adonna aux plaisirs du monde avec des amis qu'il s'était faits ; la pensée de Dieu paraissait bannie de son âme.

Mais Dieu n'oubliait pas les prières de ses parents, et pour briser ce cœur rebelle, il se servit de sa parole qu'ils avaient lue avec leur enfant et qui n'avait pu être entièrement effacée de son esprit. « Ma parole n'est-elle pas comme un feu, dit l'Éternel, et comme un marteau qui brise le roc ? » (Jérémie XXIII, 29.) C'est ce que notre jeune ami allait éprouver. Cette parole de Dieu vivante et opérante, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants (Hébreux IV, 12), allait atteindre au profond de son âme, briser son cœur, et amener ses pensées captives à l'obéissance de Christ.

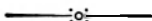
Ce fut environ trois mois après qu'il eut perdu sa

mère, qu'une nuit Dieu parla à son âme. Il se mit à penser aux enseignements qu'il avait reçus, aux appels qu'il avait entendus, et la terreur le saisit. En pensant à ses parents, il avait bien eu quelquefois l'idée de se convertir, mais toujours il était retombé dans sa vie habituelle. Cette fois une frayeur causée par le sentiment de ses péchés remplit son âme. Il avait refusé si longtemps d'écouter la voix de Dieu, si souvent il avait recommencé à mal faire après avoir pris de bonnes résolutions, qu'il crut maintenant que c'était fini pour lui. Ces paroles solennelles du livre des Proverbes lui revenaient sans cesse : « Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'écouter, parce que j'ai étendu ma main et que personne n'a pris garde, et que vous avez rejeté tout mon conseil et que vous n'avez pas voulu de ma répréhension, moi aussi je rirai lors de votre calamité, je me moquerai quand viendra votre frayeur, quand votre frayeur viendra comme une subite destruction et que votre calamité arrivera comme un tourbillon, quand la détresse et l'angoisse viendront sur vous ; alors ils crieront vers moi, et je ne répondrai pas, ils me chercheront de bonne heure, mais ils ne me trouveront point. » (Proverbes I, 24-28.) Il n'osait s'endormir et se disait : « Je suis perdu, car c'est là ce que j'ai fait. J'ai refusé d'écouter ; je n'ai pas fait attention quand Dieu m'a repris, et maintenant qu'ai-je à attendre ? » Il se mit à supplier Dieu avec ardeur, afin qu'il eût compassion de lui ; qu'il voulût bien l'épargner encore cette fois ; qu'il lui pardonnât ses rébellions, le mépris qu'il avait fait de ses appels. Et Dieu qui avait brisé son cœur, répondit à sa prière. Il lui montra le pardon qui se trouve par devers Lui à cause de l'œuvre de Jésus, et répandit sa paix dans son cœur. Le lendemain, X. se trouva un homme nouveau, un pé-

cheur sauvé, un racheté de Christ, un enfant de Dieu.

Il comprit aussi que désormais il n'était plus du monde et qu'il avait à mener une vie nouvelle. Dans la joie de son cœur d'avoir trouvé la paix et de posséder la vie éternelle, il alla trouver les personnes de sa famille avec lesquelles il habitait, leur raconta les grandes choses que le Seigneur avait faites à son âme et les invita à prier avec lui. Mais on crut qu'il était devenu fou. Heureuse folie ! Aux yeux de Dieu, c'est la vraie sagesse. Ses anciens compagnons voulurent l'entraîner encore dans leurs divertissements et leurs distractions mondaines. Il refusa et se mit à leur annoncer aussi ce qui remplissait maintenant son cœur — Christ et sa grâce. Sa conversion était réelle, et Dieu lui a fait la grâce de persévérer.

Puissiez-vous, mes chers enfants, écouter la voix du Seigneur qui vous invite aujourd'hui à venir. N'oubliez pas de vous dire : « Puisque X. a été converti plus tard, je le serai aussi. » Non, car Dieu dit : « AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. »



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID EST PERSÉCUTÉ PAR SAUL

(1 Samuel XVIII et suivants.)

LA MÈRE. — Bien que David fût poursuivi avec tant d'acharnement par Saül, il n'oubliait pas qu'il était le vrai roi d'Israël et qu'il devait défendre son peu-

ple. Il apprit que les Philistins avaient attaqué une ville nommée Kéhila et pillaient les aires où se trouvaient les blés, et il voulut aller délivrer cette ville. Mais avant tout, il consulta l'Éternel; il ne voulait rien faire sans l'ordre de Dieu. L'Éternel lui répondit : « Va, tu frapperas les Philistins, et tu sauveras Kéhila. »

SOPHIE. — C'était bien beau de David d'oublier ainsi ses propres souffrances, pour aider son peuple. Mais c'est ce que Jésus a fait, n'est-ce pas? Bien qu'il fût haï et persécuté par les sacrificateurs et les chefs du peuple, il ne cessait pas de faire du bien en guérissant les malades et délivrant ceux qui étaient opprimés par le diable (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie; David était bien le type du Seigneur. Mais il rencontra un obstacle à son dessein de délivrer Kéhila. Cela ne vint pas des Philistins, mais de ceux qui étaient avec lui. « Les hommes de David lui dirent : Voici, ici, en Juda, nous avons peur; comment irions nous contre les troupes rangées des Philistins? » Le Seigneur Jésus aussi rencontra plus d'une fois chez ses disciples de l'opposition à son dessein de sauver les hommes. Par exemple, quand Pierre l'entendit parler de ses souffrances et de sa mort, il se mit à le reprendre et dit : « Seigneur, Dieu t'en préserve; cela ne t'arrivera point (2). » Que devait faire David?

SOPHIE. — Obéir à l'Éternel, maman, et ne pas tenir compte de ce que ses hommes disaient.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Pour lui-même, il était bien persuadé; mais il voulait que ses hommes fussent pleinement rassurés, c'est pourquoi il consulta encore une fois l'Éternel qui répondit d'une manière encore plus affirmative. Le Seigneur Jésus

(1) Actes X, 38. — (2) Matthieu XVI, 22.

a aussi supporté ses pauvres disciples et, après être ressuscité d'entre les morts, il leur a fait comprendre la nécessité de ses souffrances et de sa mort. « Le chef de notre salut devait être consommé par les souffrances (1). »

SOPHIE. — Je pense qu'après la réponse de l'Éternel, les hommes de David le suivirent.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et comme ils marchaient au commandement de l'Éternel, ils remportèrent une victoire complète sur les Philistins, s'emparèrent de leurs troupeaux, et ainsi David sauva Kéhila. Il entra alors dans cette ville et y demeura. On est toujours vainqueur quand on marche avec le Seigneur (2).

SOPHIE. — Est-ce que Saül pensa encore à poursuivre David ? Il aurait dû voir que Dieu était avec lui.

LA MÈRE. — Le méchant cœur de Saül ne vit en cela qu'un moyen de satisfaire sa haine. Il se dit : « David s'est enfermé dans une ville ; j'irai l'assiéger et il ne pourra pas m'échapper cette fois. » Il convoqua donc tout le peuple pour marcher contre David. Celui-ci apprit le méchant dessein de Saül, et n'ayant pas une entière confiance en ceux qui étaient chefs à Kéhila, il consulta l'Éternel. Remarque, ma chère Sophie, comme David dépendait de l'Éternel. C'est une heureuse disposition du cœur, quand l'on s'attend ainsi constamment à Dieu. Quel bonheur pour David, dans tous ses maux, d'avoir avec lui le sacrificateur qui interrogeait l'Éternel. David supplia donc l'Éternel de lui faire savoir si les gens de Kéhila le livreraient à Saül. Dieu ne répondit pas immédiatement à son serviteur. Il se contenta de

(1) Hébreux II, 10. — (2) Romains VIII, 37 ; Philippiens IV, 13.

lui dire : « Saül descendra. » Mais David désirait une réponse à sa requête concernant les gens de Kéhila. Il pria donc encore à ce sujet. Il persévérait dans la prière, sans se lasser (1). Et l'Éternel lui répondit que les gens de Kéhila le livreraient.

SOPHIE. — C'était bien méchant à eux. Quelle ingratitude envers celui qui avait exposé sa vie pour les sauver !

LA MÈRE. — Il ne faut pas nous en étonner, mon enfant. C'est encore là le fond du cœur de l'homme. Le Seigneur Jésus est venu du ciel pour sauver les pécheurs, et il n'a rencontré aussi qu'ingratitude et haine. Les Juifs, son peuple, l'ont livré pour être crucifié (2). Et maintenant encore, combien ne voyons-nous pas de personnes ingrates envers le Sauveur ?

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Nous ne valons pas mieux ; mais il a eu pitié de nous et, malgré notre méchancelé, il nous a sauvés dans sa grâce. Que fit David après cela ?

LA MÈRE. — Il quitta Kéhila avec ses hommes, et s'en alla où il put. Il errait dans le désert de Ziph, cherchant des lieux forts dans la montagne, afin de s'abriter.

SOPHIE. — Pauvre David ! Il était bien comme le Seigneur, sans un lieu pour reposer sa tête.

LA MÈRE. — Saül cependant le cherchait tous les jours. Alors l'Éternel envoya à son serviteur une douce consolation. Comme il se tenait caché dans un bois, son ami Jonathan vint le trouver et le consola, et « fortifia sa main en Dieu. » Il lui dit : « Ne crains pas ; mon père ne te saisira pas, et tu régneras sur Israël. » Jonathan rappela ainsi à David que, puisqu'il était l'élu de Dieu, il ne pouvait pas périr. C'est aussi notre consolation quand nous

(1) Luc XVIII, 1. — (2) Jean I, 11 ; XV, 24 ; Actes II, 23.

sommes les brebis du Seigneur; nous ne pouvons pas périr; nous n'avons rien à craindre (1).

SOPHIE. — Maman, je pense aussi à une autre chose; c'est que le Seigneur Jésus, au milieu de ses peines, avait des amis qui l'accueillaient avec amour. C'étaient Marthe et Marie et Lazare. N'est-ce pas que c'était une consolation pour son cœur?

LA MÈRE. — Je n'en doute pas, mon enfant. Le tendre cœur du Sauveur était sensible à l'affection que Lui témoignaient ceux qui l'aimaient. Plus d'un passage le montre. Quant à David, après ce rafraîchissement que l'Éternel lui accorda, il se trouva de nouveau en présence de la haine de ses ennemis. Les Ziphien vinrent trouver Saül et lui proposèrent de lui livrer David.

SOPHIE. — C'est comme Judas, quand il proposa aux sacrificateurs (2) de leur livrer Jésus.

LA MÈRE. — David apprit que Saül, conduit par les Ziphien, était venu pour s'emparer de lui. Que faire dans cette détresse? Il éleva son cœur à Dieu, Celui qui jusqu'alors l'avait délivré. « O Dieu, » dit-il, « sauve-moi par ton nom, et fais-moi justice par ta puissance. O Dieu! écoute ma prière, prête l'oreille aux paroles de ma bouche. Car des étrangers se sont levés contre moi, et des hommes violents cherchent ma vie; ils n'ont pas mis Dieu devant eux. Voici, Dieu est mon secours; le Seigneur est entre ceux qui soutiennent mon âme (3). » Et Dieu qui tient toutes choses dans ses mains, l'exauça d'une manière remarquable. Saül et ses hommes allaient d'un côté de la montagne qui les séparait de David, cherchant à l'envelopper, et David fuyait de devant Saül, lorsqu'un messenger arriva, annonçant à Saül

(1) Jean X, 28; Romains VIII, 31; Ésaïe XLIII, 1, 2.

(2) Matthieu XXVI, 14, 15. — (3) Psaume LIV, 1-4.

que les Philistins avaient fait irruption dans le pays. Il cessa de poursuivre David, et marcha à la rencontre des Philistins. Alors David put dire avec reconnaissance : « Je célébrerai ton nom, ô Éternel ! car tu es bon. Car il m'a délivré de toute détresse. » Ainsi Dieu fait travailler toutes choses au bien de ceux qui l'aiment Une autre fois, Sophie, si Dieu le permet, nous verrons comment David rendit à Saül le bien pour le mal, et épargna sa vie.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LA DERNIÈRE GRANDE PERSÉCUTION.

Après la sanglante persécution qui eut lieu sous Valérien, lequel, vous vous le rappelez, périt misérablement, l'Église jouit d'un long repos de près de cinquante ans. Vers la fin de cette période, de grands changements avaient eu lieu dans le gouvernement du vaste empire romain. Dioclétien, l'empereur d'alors, qui avait commencé à régner en l'an 284, s'était associé son ami Maximin pour gouverner l'empire. Celui-ci avait à régir l'Occident et Dioclétien l'Orient. De plus, chaque empereur s'était adjoint, sous le nom de « César, » un lieutenant qui devait lui succéder. Le César d'Occident se nommait Constance, celui d'Orient était Galère, gendre de Dioclétien.

Durant la longue période de paix que traversa l'É-

glise, elle avait atteint un degré de prospérité extérieure que rien n'aurait pu faire présager. Dans toutes les classes de la société, les chrétiens étaient nombreux. Ils occupaient de hautes charges dans l'état, dans l'armée, et même à la cour de Dioclétien. Jusqu'à l'impératrice et sa fille Valéria s'étaient, dit-on, jointes aux chrétiens. Dans la plupart des villes, ils avaient construit des édifices où ils se rassemblaient pour leur culte. A Nicomédie où résidait l'empereur, en face même de son palais, s'élevait un véritable temple chrétien.

Mais si l'Église avait prospéré extérieurement, intérieurement elle s'était bien détournée de la pureté et de la simplicité de l'Évangile. Les persécutions qu'elle avait souffertes, ne l'avaient pas arrêtée dans la voie du déclin, elle n'avait pas prêté l'oreille aux avertissements du Seigneur qui lui avait dit : « Souviens-toi d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières œuvres. » (Apocalypse II, 5.) Dans les églises, on commençait à voir de riches tentures, des vases d'or et d'argent, et des cérémonies empruntées au culte judaïque tendaient à s'introduire et à remplacer l'adoration en esprit et en vérité. (Jean IV, 23, 24.) Les grandes vérités enseignées par les apôtres touchant la nouvelle naissance et la justification du pécheur par la foi, étaient oubliées ou n'étaient plus comprises. La régénération par l'eau du baptême (I Pierre III, 21) et la justification par les œuvres étaient mises à leur place, et l'Évangile était perverti. (Galates I, 7 ; II, 16.) La philosophie, c'est-à-dire les raisonnements de la sagesse humaine, s'était introduite chez les docteurs de l'Église, et les Écritures n'étaient plus reçues dans leur simplicité. (Colossiens II, 8.) Aussi, toutes sortes d'erreurs étaient enseignées, même par les plus distingués de ces docteurs, par exemple, le célèbre Origène.

Les exhortations des pasteurs des troupeaux, au lieu de présenter Christ et sa grâce, n'étaient plus guère que des discours de morale et de philosophie, et la masse des chrétiens était toujours plus attirée vers le monde. Le clergé s'était constitué, de sorte que la présence et l'action du Saint-Esprit dans l'Église étaient méconnus. Les évêques s'étaient arrogé une autorité toujours plus grande (voyez 1 Pierre V, 1-4) (1); leur ambition et leurs luttes causaient, au sein des communautés, des querelles et des dissensions qui souvent amenaient des scènes de violence. (Galates V, 15.) La foi et l'amour allaient s'affaiblissant ; l'orgueil et l'avarice grandissaient. Tel était le triste état intérieur de l'Église. Alors le Seigneur prit encore une fois la verge pour donner un dernier avertissement (Apocalypse III, 19), en permettant à Satan de livrer un suprême assaut à l'Église. Aussi aucune persécution ne fut plus violente.

L'empereur Dioclétien, bien que superstitieux, n'avait au commencement aucune haine contre le christianisme. Constance, en Occident, favorisait les chrétiens, mais Galère, d'un caractère grossier et cruel, les haïssait, et cette haine était entretenue et excitée par sa mère, femme superstitieuse, adonnée à toutes les pratiques du paganisme et tout entière sous le pouvoir des prêtres des idoles.

Ceux-ci voyaient dans la prospérité croissante des chrétiens le présage de leur propre ruine; aussi leur inimitié contre le christianisme devenait-elle toujours plus grande, et cherchaient-ils les moyens de se défaire de cette race odieuse. D'un autre côté, les philosophes et les savants dont Dioclétien s'était

(1) Nous citons les passages qui montrent combien les chrétiens s'étaient écartés du sain enseignement.

entouré, ne haïssaient pas moins une religion dont la pureté les condamnait et dont les doctrines répugnaient à leur raison. Ils auraient aussi voulu l'extirper. Malgré leurs efforts, réunis à ceux des prêtres, pour engager Dioclétien à sévir contre les chrétiens, ceux-ci n'eurent rien à souffrir durant les 14 premières années du règne de l'empereur. Alors les adversaires du christianisme se tournèrent vers Galère, qui avait déjà fait éloigner de l'armée tous ceux qui refusaient de sacrifier aux idoles, et qui en avait même fait mourir plusieurs.

Dans l'hiver de l'année 302 à 303, Galère vint à Nicomédie, dans le but de presser Dioclétien de sévir contre les chrétiens. Le vieil empereur ne céda pas immédiatement. Les prêtres, connaissant son esprit superstitieux, mirent alors en œuvre, pour le décider, les artifices que leur suggéra leur esprit de mensonge. Comme un jour Dioclétien offrait un sacrifice, les prêtres, selon leur coutume, cherchaient, dans les entrailles des victimes, des présages bons ou mauvais. Mais ils déclarèrent qu'il ne s'y trouvait point de présages. De nouvelles victimes furent immolées; le résultat fut le même, et les prêtres dirent à l'empereur effrayé que c'était à cause des profanes qui étaient présents. Ils désignaient ainsi les officiers chrétiens qui accompagnaient l'empereur, et qui, durant les sacrifices, faisaient le signe de la croix pour dégager leur conscience (1). Dioclétien irrité ordonna à tous ses officiers de sacrifier, sous peine d'être battus de verges et renvoyés de son service. Il commanda aux chefs de l'armée d'agir de même envers les chrétiens de leurs légions.

(1) Nos jeunes lecteurs remarqueront que cette coutume, que l'on peut qualifier de superstitieuse, était une de celles déjà introduites dans l'Église.

Mais cela ne satisfit point Galère et sa mère. Ils pressèrent l'empereur de faire étendre la persécution à tous les chrétiens. Avant de se rendre à leur désir, Dioclétien voulut consulter les dieux. Un messager fut donc envoyé dans ce but à l'oracle d'Apollon, à Milet. L'oracle répondit — et l'on prétendit que ce fut le dieu lui-même qui parla — que les justes qui étaient sur la terre, empêchaient les oracles d'être rendus. Qui étaient ces justes? Les prêtres expliquèrent que c'étaient les chrétiens, et cela décida Dioclétien. Comme nous pouvons bien voir là la puissance de mensonge de Satan! Ainsi commença la dixième et dernière persécution qui sévit durant dix années, ainsi qu'on l'a remarqué. (Apocalypse II, 10.)

Le 24 février de l'année 303, fut rendu le premier édit contre les chrétiens. Il portait que tous ceux qui refuseraient de sacrifier seraient privés de leurs charges, de leurs biens, de leur rang et de leurs droits de citoyens; que tous les esclaves qui persisteraient dans leur foi, perdraient tout espoir de recouvrer leur liberté, et que les chrétiens de toute condition pourraient être soumis à la torture. Toutes les églises devaient être détruites, les réunions religieuses étaient interdites, et les livres saints devaient être livrés aux officiers de l'empereur et brûlés.

Cette tentative de détruire les Écritures où les chrétiens puisaient leur foi, était de la part de Satan un effort tout nouveau. Mais la parole de Dieu, béni soit-Il, ne peut être anéantie. (Jean X, 35; 1 Pierre I, 25.) Satan savait bien, pour l'avoir éprouvé, qu'elle est l'épée de l'Esprit. (Matthieu IV 1-10; Éphésiens VI, 17.) La faire disparaître était ruiner le christianisme. Les philosophes de la cour de l'empereur furent, sans doute, en cela les instruments de l'ennemi. Les Écritures étaient l'arsenal où les chrétiens

puisaient leurs armes contre eux. La puissance romaine, représentée par la quatrième bête, et qui reparaitra plus terrible dans l'avenir, faisait ainsi de toutes manières la guerre aux saints (1). (Daniel VII; Apocalypse XIII, 7; XVII, 8.) L'église de Nicomédie fut détruite sous les yeux de l'empereur, et les saints livres qu'on y trouva furent brûlés. En beaucoup d'autres endroits, les églises furent aussi renversées et les chrétiens qui refusèrent de livrer les Écritures furent mis à mort.

A peine l'édit eut-il été affiché à Nicomédie, qu'un chrétien de noble condition le déchira. On peut comprendre son indignation, mais nous ne pouvons approuver son action, car il faut être soumis aux autorités. Malgré sa haute position, il fut condamné à mort et brûlé à petit feu. Dieu le soutint dans ses terribles souffrances, de sorte que sa fermeté à les supporter frappa d'étonnement ses bourreaux.

Peu de temps après, à deux reprises différentes, le feu prit au palais impérial. Sans qu'il y eût de preuve, on accusa les chrétiens d'être les auteurs de ces tentatives d'incendie. On soupçonna Galère de n'y avoir pas été étranger; il voulait pousser l'empereur à des mesures plus rigoureuses, et déclara qu'il quittait Nicomédie où, disait-il, sa vie était en danger. Dioclétien crut qu'en effet les chrétiens étaient coupables. Effrayé et irrité au plus haut point, il donna les ordres les plus sévères. Nombre de personnes furent jetées en prison et soumises aux plus cruelles tortures pour leur faire avouer leur crime. Plusieurs furent brûlées, décapitées ou noyées. Galère et sa mère avaient ainsi atteint leur but.

(1) On a vu, dans un temps plus rapproché de nous, les mêmes moyens employés contre ceux qui ne voulaient suivre que la parole de Dieu, et ces persécutions portaient d'un corps religieux qui se dit la véritable Église!

La persécution sévit contre tous les chrétiens de quelque condition qu'ils fussent. Dioclétien contraignit même l'impératrice Prisca et sa fille Valéria à sacrifier aux dieux. Il fit de même à l'égard des officiers de sa cour. Plusieurs préférèrent l'opprobre de Christ à la gloire de ce monde. Ils refusèrent d'obéir et subirent en présence même de l'empereur les tortures les plus cruelles. Ainsi l'un d'eux avait eu le corps déchiré. Dans ses plaies vives on versa, pour aviver ses souffrances, un mélange de sel et de vinaigre, mais rien n'ébranla la constance du martyr. Il tint ferme la confession du nom de Christ et refusa de reconnaître d'autres dieux. Alors l'empereur furieux ordonna qu'il fût brûlé à petit feu.

La rage des persécuteurs ne fut pas satisfaite par des supplices isolés. On fit périr en masse les confesseurs de Christ. D'immenses bûchers furent élevés où on les brûlait ensemble. On les jetait dans la mer attachés à de grosses pierres. La persécution s'étendit dans tout l'empire, sauf dans les provinces d'Occident où gouvernait Constance. Il se contenta de faire démolir les églises.

Peu après la promulgation du premier édit, un second fut rendu dirigé contre les conducteurs du troupeau. Les prisons se remplirent d'évêques, de presbytres (ou anciens) et de diacres. Bientôt après parut un troisième édit, qui défendait de les relâcher à moins qu'ils ne fussent prêts à sacrifier aux dieux. Ceux qui refusaient étaient déclarés ennemis de l'état, et devaient être soumis à la torture et à d'autres peines pour les contraindre à abjurer le christianisme. Un grand nombre des hommes les plus éminents, les plus pieux et les plus respectables de l'Église furent ainsi torturés, mis à mort, ou condamnés aux durs travaux des mines. L'empereur se flattait que, privés de leurs conducteurs, les chré-

tiens céderaient plus facilement ; mais il fut obligé de reconnaître qu'il n'avait pas atteint son but.

Poussé par les prêtres païens et par Galère, il rendit alors un quatrième édit qui surpassait les autres en rigueur. Les magistrats reçurent l'ordre d'employer sans restriction et sans réserve, la torture et les supplices pour forcer *tous* les chrétiens, hommes, femmes et enfants, à adorer les dieux. Ah ! comme des cœurs devait monter le cri : « Jusques à quand, ô Souverain ! » (Apocalypse VI, 10.) On a peine à croire à une telle cruauté de la part des hommes. Mais à quoi ne peut se livrer le cœur naturel conduit par Satan, qui est meurtrier dès le commencement ? C'était la lutte suprême que l'ennemi soutenait pour maintenir l'idolâtrie contre Christ. L'édit ayant été rendu, on proclama dans les rues des villes que tous, hommes, femmes et enfants, eussent à se rendre aux temples des dieux pour sacrifier ou recevoir la sentence de mort. Aux portes, on arrêtait ceux qui entraient ou sortaient, et on les soumettait à un strict examen pour savoir s'ils étaient chrétiens. Sur le moindre soupçon, on était saisi et emprisonné. Des familles entières furent égorgées après avoir subi toutes sortes de souffrances. On laissait les prisonniers mourir de faim, ils étaient brûlés, noyés, crucifiés, pendus par les pieds, et mouraient ainsi d'une mort lente. Parfois dix, vingt, soixante et même cent personnes, étaient mises à mort ensemble dans un même endroit et toujours de la manière la plus cruelle. Partout les chrétiens étaient abandonnés sans défense à toute la haine du peuple. Ils n'avaient nul recours auprès des autorités, et on peut aisément penser à quels excès ils furent exposés. Sacrifier aux dieux était le seul moyen d'échapper aux injustices, aux souffrances et à la mort,

Pendant quelque temps, les persécuteurs crurent qu'ils avaient triomphé. On érigea des colonnes et on frappa des médailles en l'honneur de Dioclétien et de Galère, comme ayant extirpé le christianisme et restauré le culte des dieux. Mais celui qui règne dans les cieux allait étendre sa main et terrasser les ennemis de son nom. Ceux-ci pouvaient tuer les chrétiens, renverser leurs églises et brûler leurs livres saints, mais ils ne pouvaient pas atteindre la source vivante du christianisme. La période des souffrances des chrétiens avait été exactement mesurée, et toute la puissance des empereurs ne pouvait la prolonger d'une heure.

La main de Dieu s'appesantit d'une manière terrible sur les ennemis de l'Église. Dans la huitième année de la persécution, Galère, qui en avait été l'instigateur, fut frappé d'une maladie affreuse. Comme Hérode autrefois (Actes XII, 23), il fut vivant rongé des vers. On appela les médecins les plus habiles, on consulta les oracles; tout fut vain. Les remèdes ne faisaient qu'accroître l'intensité du mal; le palais était rempli d'une odeur pestilentielle exhalée par ce corps en putréfaction, et les amis même de l'empereur ne pouvant la supporter, l'abandonnèrent. Frappé dans son corps, livré aux plus affreuses souffrances, il cria grâce. Il fit supplier les chrétiens de prier pour lui, et rendit un édit où il leur accordait le libre et public exercice de leur religion. Quelques jours après il expira. Durant six mois l'édit fut exécuté. Quantité de chrétiens sortirent des prisons et des mines, mais la plupart pour porter pendant le reste de leur vie les traces des souffrances qu'ils avaient endurées.

Maximin qui succéda à Galère continua à persécuter les chrétiens avec une cruauté encore plus grande. Il ordonna que tous les officiers civils et

militaires, tous les hommes libres ou esclaves, et même les petits enfants, sacrifiaient et mangeaient des choses sacrifiées aux idoles. Tous les aliments qui se vendaient au marché étaient aspergés du vin ou de l'eau consacrés pour le service des dieux, afin que bon gré, mal gré, les chrétiens participassent en quelque manière au culte idolâtre. Le sang des martyrs recommença à couler dans tout l'empire, sauf dans les Gaules où était Constance. Mais la main de Dieu se fit de nouveau sentir. La guerre, la peste et la famine, sévirent dans toutes les provinces d'Asie. Dans toute la partie de l'empire que régissait Maximin, une sécheresse qui dura toute une année, amena une famine terrible. La peste suivit. La frayeur s'empara de toutes les populations ; les chrétiens seuls, animés de charité, bravèrent la maladie, et se mirent à soigner les malades que l'on abandonnait, et à ensevelir les morts qu'on laissait sans sépulture. Les païens saisis de crainte, attribuaient leurs maux à la colère du ciel, irrité à cause des persécutions exercées contre les chrétiens. Maximin, effrayé lui-même, arrêta la persécution.

Ainsi se termina la période représentée par l'église de Smyrne, l'ère sanglante où nombre de fidèles furent « égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu. » (Apocalypse II, 8-11; VI, 9) En même temps que le Seigneur montrait en eux sa puissance en les fortifiant dans tant de souffrances, les persécutions étaient des avertissements donnés à l'Église pour ranimer son premier amour et la faire sortir du piège du monde. Écouta-t-elle cette voix de son Chef? C'est ce que son histoire nous apprend. Mais en dépit de tous les efforts de l'ennemi, ce que Christ a fondé ne peut périr. (Matthieu XVI, 18.)

Le Sauveur

O grâce, amour suprême !
Le Fils de Dieu
Est descendu Lui-même
En ce bas lieu.
Sur cette pauvre terre
Jésus passa,
Et vers nous, débonnaire,
Il s'abaissa.

Toi, le Maître du monde
Que tu créas,
Tu fus, grâce profonde,
Pauvre ici-bas ;
Ouvrant au misérable
Ton cœur aimant,
Pardonnant au coupable,
Sauveur clément !

Oui, ta tendresse immense,
Divin Sauveur !
Cherchait avec constance
Le vil pécheur.
Plein de grâce infinie,
Tu lui parlais
De salut et de vie,
D'amour, de paix.

Mais l'homme, en sa démence,
T'a rejeté,
Méprisant ta clémence
Et ta bonté.
Il t'a donné pour trône
L'infâme croix ;
L'épine pour couronne,
O Roi des rois !



Un fils de roi

I

C'était par une belle soirée d'été. Sur les bords de l'Elbe, dans la grande et riche ville de Hambourg, on voyait quantité de promeneurs, hommes, femmes et enfants, jouissant de l'air rafraîchi après une chaude journée. Un cordonnier déjà âgé était assis à la fenêtre ouverte de sa boutique et travaillait activement. De temps à autre seulement, il laissait un moment errer son regard dans la rue et du côté du fleuve couvert de vaisseaux et d'embarcations qui l'animaient. Au-dessus de la tête de l'ouvrier, dans une grande cage, un bouvreuil faisait entendre sa joyeuse chanson, comme pour égayer son maître. « Bonne petite bête, » disait celui-ci en lui-même, « combien tu es heureux. Tu n'as aucun souci, car tu sais bien que je ne t'oublie pas. Ne dois-je pas, moi aussi, être joyeux et me réjouir en Celui qui s'est chargé pour le temps et pour l'éternité de tout ce

qui me concerne, et dont la bonté se renouvelle chaque matin ? »

Et au même moment, le vieux Kaspar, ainsi se nommait notre homme, joignit l'action aux paroles. D'une voix de basse bien timbrée, il entonna un cantique de louange à l'honneur de son Dieu et Sauveur, tout en marquant la mesure avec son marteau sur la semelle qu'il était en train de travailler.

Il venait d'achever le second verset, lorsqu'un jeune homme qui s'était arrêté devant la fenêtre, après avoir contemplé un instant avec étonnement le vieillard, lui dit : « Ne prenez pas en mauvaise part, maître, si je vous dérange. Votre chant est vraiment très beau. Vous semblez être un homme gai et heureux. »

— Gai, sans doute, et heureux aussi, répondit le cordonnier, en levant un moment les yeux de dessus son travail pour regarder amicalement le jeune homme. Les traits de celui-ci lui firent voir immédiatement qu'il avait devant lui un descendant d'Israël.

— Vous n'avez, j'imagine, point d'autres pensionnaires à nourrir que votre joyeux bouvreuil, continua le jeune homme. On peut alors être satisfait, même avec un gain minime.

— Mais non, répartit Kaspar ; j'ai à nourrir une femme et sept enfants dont les aînés, il est vrai, aident déjà un peu. Mais pourquoi, malgré cela, ne pourrais-je pas chanter de tout mon cœur en faisant mon ouvrage ?

Le jeune homme ne répondit pas. Il était un pauvre étudiant, qui cependant avait les meilleures espérances de passer un bon examen. Malgré cela, il avait l'air mécontent et malheureux. Et il ne faut pas s'en étonner : il était un Israélite droit de cœur, et s'efforçait sérieusement d'accomplir les pénibles

commandements de la loi. Mais il avait découvert qu'il en était incapable, et sa conscience l'accusait constamment. Il ne connaissait, hélas ! point Celui qui a mis fin à la loi, eu prenant sur Lui la malédiction de la loi (1), et qui a subi à la place du pécheur le juste jugement de Dieu.

Après un moment de silence, il dit : « Je ne comprends vraiment pas comment un pauvre ouvrier comme vous, peut chanter si joyeusement en faisant son ouvrage. »

— Pauvre ? dit Kaspar. Qui vous a dit que j'étais pauvre ? Je ne suis rien moins que pauvre. Je suis bien plus à envier qu'à plaindre. Mais naturellement vous ne me connaissez pas. Laissez-moi donc vous dire que je suis un *prince, fils de roi*.

En entendant ces paroles, la figure du jeune homme prit une autre expression ; il secoua la tête, salua amicalement le vieillard et poursuivit son chemin. « Pauvre homme ! » pensait-il en lui-même, « il est heureux, parce qu'il a perdu l'esprit et qu'il ne sent plus les misères de la vie. Il vit comme dans un rêve, et le vrai bonheur, celui après lequel je soupire si ardemment, lui manquo aussi. »

II

Huit jours après, l'étudiant passait de nouveau au même endroit. Le vieux cordonnier était, comme auparavant, assis à sa fenêtre, et le bouvreuil chantait aussi galement que la première fois.

— Je vous souhaite le bonsoir, Altesse royale, cria l'étudiant au vieillard en lui faisant un profond salut.

— Bonsoir, Monsieur, répondit Kaspar d'un ton de bonne humeur. Je suis bien aise de vous revoir. Ne vous en allez pas. Je présume que l'autre jour

(1) Galates III, 13.

vous m'avez pris pour quelqu'un qui n'avait pas la tête en bon état. Vous vous êtes trompé. Je suis en réalité un fils de roi, et je chantais les gloires de mon royaume. Voulez-vous entendre mon chant encore une fois ?

— Pourquoi pas, Altesse royale ? répondit l'étudiant avec un sourire de compassion. Il tenait le vieillard pour vraiment dérangé dans son esprit, mais ne voulait cependant pas le contrarier ; il s'assit donc sur un banc près de la fenêtre, tandis que Kaspar commençait à chanter. Le cantique parlait du royaume que Christ établirait sur la terre à sa seconde apparition, et le célébrait, Lui, le Roi de ce royaume. L'étudiant écoutait attentivement. Lorsqu'il eut terminé, Kaspar demanda à son auditeur s'il avait compris le sens des paroles. L'étudiant secoua la tête. Alors Kaspar commença à lui raconter ce qu'il savait du règne de Jésus-Christ et de la gloire du Roi, et, en vérité, il en savait davantage là-dessus que plus d'un savant et que beaucoup de chrétiens de nom lettrés. Il commença par la promesse de Dieu en Éden, et parla de la semence de la femme qui devait briser la tête du serpent (1). Il cita ensuite une suite de passages tirés des livres de Moïse, des prophètes et des Psaumes, qui parlent d'un Libérateur à venir (2), et chercha à montrer au jeune Israélite comment toutes ces prophéties ont trouvé leur accomplissement en Christ. Il parla des souffrances que le Christ devait endurer, et comment Lui, le Chef de notre salut (3), ne pouvait entrer que par cette voie dans sa gloire. Là-dessus il montra qu'à ce Jésus méprisé, était maintenant donnée toute

(1) Genèse III, 15.

(2) Par exemple, Deutéronome XVIII, 15-19 ; Ésaïe I, XI, 1, 2 ; Jérémie XXIII, 5, 6 ; Psaume CX.

(3) Hébreux II, 10.

autorité dans le ciel et sur la terre (1), et qu'Il avait posé le fondement d'un royaume qui ne pourra être ébranlé, et dans lequel, par grâce, Juifs et Gentils peuvent être reçus. Il ajouta enfin que chaque sujet de ce royaume est en même temps un enfant et un héritier de Dieu, un cohéritier de Christ, le Roi, et qu'en conséquence, il régnera avec Lui aux siècles des siècles.

Pendant qu'il parlait, le cordonnier avait laissé reposer son travail, et ses paroles devenaient de plus en plus pressantes et persuasives. Le jeune Israélite fixait les yeux sur lui avec un profond étonnement. Il ne regardait plus le vieillard comme un fou. Il lui semblait, au contraire, voir en lui un des anciens prophètes. Pour la première fois dans sa vie, il entendait parler des précieuses promesses données dans les temps anciens à ses pères et accomplies depuis plus de dix-huit cents ans. Il savait depuis longtemps que les chrétiens considèrent comme le Messie promis Jésus de Nazareth, le méprisé ; mais le merveilleux rapport entre les promesses de l'Ancien Testament et leur accomplissement dans les événements contenus dans le Nouveau, ne lui avait jamais été montré d'une manière aussi convaincante.

Comme il ne répondait rien au discours du vieillard, celui-ci continua : « Maintenant vous pourrez un peu comprendre comment il se fait que je sois un fils de roi et que je me trouve aussi heureux. Je connais ce Jésus et je l'aime. Par Lui, tout est à moi, la vie et la mort, le présent et l'avenir. Et maintenant, mon jeune ami, laissez-moi vous adresser une question : Croyez-vous aux prophètes ? Je reconnais à vos traits que vous appartenez au peuple dont les pères y croyaient autrefois. Et si vous croyez aux

(1) Matthieu XXVIII, 18.

prophètes, ce que j'ose supposer, vous devez aussi croire à Celui dont ils ont parlé par avance et que Dieu a envoyé pour accomplir les grâces promises aux pères. »

Le jeune homme restait toujours silencieux et comme plongé dans des réflexions profondes. A la fin, il demanda d'un ton plein d'émotion : « Pourrais-je apprendre davantage de ces choses ? Je vois que vous les croyez et que cette foi vous rend heureux. Mais moi, je suis malheureux ; oh ! si malheureux. »

— C'est dans ce livre, répondit le cordonnier en tirant de dessous son établi une Bible, que vous pourrez apprendre encore plus de ces choses. Emportez-le chez vous et cherchez-y les passages sur lesquels je vous ai parlé. Demandez à Dieu d'éclairer votre entendement, et quand vous aurez médité sérieusement les endroits que vous aurez lu, revenez me voir. Pendant ce temps, comme Moïse sur la montagne (Exode XVII, 10-13), je prierai pour vous, afin que le Seigneur vous donne la victoire dans le combat qui se livrera en vous.

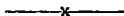
L'étudiant se leva, tendit la main au cordonnier en le saluant avec respect et s'en alla. Le vieillard le suivit des yeux aussi longtemps qu'il put et retourna à son travail. L'instant d'après on entendait se voix joyeuse s'élever. Cette fois il chantait son cantique favori, le Psaume XLV.

Ici se termine l'histoire du cordonnier, fils de roi. J'ajouterai seulement que l'étudiant revint au bout de peu de jours et continua régulièrement ses visites au vieil artisan. De plus, par la grâce de Dieu, il apprit à connaître et reçut le salut qui se trouve en Christ, et aujourd'hui, depuis déjà nombre d'années, il annonce l'Évangile avec bénédiction à ses frères selon la chair.

Cher jeune lecteur, connaître Jésus-Christ, c'est la

vie éternelle ; avec Lui on est riche et heureux, même dans la position la plus humble et dans la pauvreté, et l'on peut faire partager à d'autres le trésor dont on jouit.

« Attristés, mais toujours joyeux ; pauvres, mais enrichissant plusieurs ; n'ayant rien, et possédant toutes choses. » (2 Corinthiens VI, 10.)



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID PERSÉCUTÉ PAR SAUL ÉPARGNE LA VIE

DE SON ENNEMI

(1 *Samuel XXIV, XXVI*)

SOPHIE. — Tu m'as dit, chère maman, que David se montra généreux envers le méchant Saül, et ne lui fit aucun mal quand il l'aurait pu. Je serai bien aise que nous nous entretenions de cette conduite de David, que je trouve bien belle.

LA MÈRE. — C'est en deux occasions que David épargna la vie de Saül, et cela nous est rapporté aux chapitres XXIV et XXVI du premier livre de Samuel. David s'était réfugié dans les lieux forts d'En-Guédi. C'est une localité non loin des bords de la mer Morte. Là se trouvait une petite vallée étroite et fertile arrosée par de nombreuses sources, et renommée pour les arbres odoriférants qui y croissaient ; nous y avons une allusion dans le Cantique de Salomon : « Mon bien-aimé est pour moi une grappe de henné dans les vignes d'En-Guédi (1). » De chaque côté de

(1) Cantique I, 14. Le henné est un arbrisseau qui porte des fleurs en grappe, très odoriférantes.

la vallée s'élèvent des rochers dans lesquels il y a de nombreuses et profondes cavernes, propres à servir de refuge. Devant ces cavernes, les bergers construisent avec des pierres sèches des enclos pour les brebis. Si le mauvais temps survient et durant la nuit, on les fait mettre à l'abri dans les cavernes. Les choses se passaient sans doute ainsi du temps de David, car il nous est dit que Saül ayant pris 3000 homme d'élite d'Israël, « alla chercher David sur les rochers des bouquetins. Et il vint aux parcs du menu bétail, sur le chemin; et là il y avait une caverne, où Saül entra pour se couvrir les pieds, » c'est-à-dire pour se reposer en dormant (1). David et ses hommes étaient au fond de la caverne.

SOPHIE. — Est-ce que Saül ne les vit pas en entrant ?

LA MÈRE. — Non, évidemment. Dans ces cavernes, dit un voyageur, il fait aussi sombre que dans la nuit la plus obscure. En y entrant, les yeux accoutumés au jour ne peuvent voir à cinq pas devant eux; tandis que ceux qui sont dedans depuis quelque temps, voient distinctement ce qui se passe à l'entrée. Tu comprends donc que, tandis que Saül n'apercevait rien, David et ses hommes pouvaient observer tous ses mouvements.

SOPHIE. — Saül se trouvait dans un grand danger. Il était pris comme dans un piège, et David aurait pu le tuer.

LA MÈRE. — Oui, sans doute, et les hommes de David l'y encourageaient. Ils lui dirent: « Voici le jour dont l'Éternel t'a dit : Voici, je livre ton ennemi en ta main. » Alors David se leva et vint tout doucement couper le pan du vêtement de Saül. Mais aussitôt il se sentit repris en son cœur et dit à ses hommes : « Loin de moi que j'étende ma main sur

(2) Voyez Juges III, 24.

lui, car il est l'oint de l'Éternel. » Et il ne permit pas à ses gens de rien faire à Saül.

SOPHIE. — C'est bien beau de la part de David, chère maman. Il n'avait point de haine pour Saül, ni de sentiment de vengeance.

LA MÈRE. — Non, Sophie, et durant toute la vie de Saül, et même après sa mort, David le respecta comme l'oint de l'Éternel. Il laissait à Dieu le soin d'agir à l'égard de Saül, et quant à lui, il mettait en pratique ce que l'apôtre plus tard recommandait : « Ne vous vengez pas vous-mêmes, bien-aimés; mais laissez agir la colère, car il est écrit : A moi la vengeance; moi je rendrai, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire; car en faisant cela tu entasseras des charbons de feu sur sa tête (1). »

SOPHIE. — Que veulent dire ces dernières paroles, chère maman ?

LA MÈRE. — Je pense qu'elles signifient qu'en rendant le bien pour le mal, on vainc les mauvais sentiments de celui qui nous veut du mal; et c'est ce que nous montre la suite de notre histoire. Saül, réveillé, sortit de la caverne sans se douter du péril de mort auquel il avait été exposé. Lorsqu'il fut à une certaine distance, David sortit aussi et l'appela : « O roi, mon seigneur ! » dit-il. Saül se retourna, et David se prosterna pour lui rendre honneur. Puis il lui dit : « Que le roi n'écoute pas ceux qui lui disent : David cherche à te faire du mal. L'Éternel t'a livré aujourd'hui en ma main dans la caverne, et on m'a dit de te tuer, mais je t'ai épargné. Regarde le pan de ta robe que j'ai coupé, et je ne t'ai pas tué. L'Éternel jugera entre moi et toi, mais ma main ne sera pas sur toi. »

(1) Romains XII, 19, 20.

SOPHIE. — Saül dut être bien profondément saisi en entendant David.

LA MÈRE. — Il le fut en effet. Cette générosité de David remua son cœur et toucha sa conscience. « Est-ce là ta voix, mon fils David? » dit-il, et son émotion fut si grande qu'il pleura. Et il dit à David : « Tu es plus juste que moi, car tu m'as rendu le bien, et moi je t'ai rendu le mal. Que l'Éternel le fasse du bien, en récompense de ce que tu as fait à mon égard. Et maintenant je sais que certainement tu régneras. Jure-moi par l'Éternel que tu ne feras pas périr mes descendants. » Et David le jura à Saül qui, pour le moment, cessa de le poursuivre et s'en retourna chez lui. Quant à David et ses hommes, ils remontèrent au lieu fort.

SOPHIE. — Tu as dit, chère maman, que Saül cessa pour le moment de poursuivre David. Il me semble qu'il n'aurait jamais dû recommencer.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais l'exemple de Saül nous montre, d'une manière bien frappante, que l'homme n'a en lui-même aucune force pour exécuter les bonnes résolutions qu'il prend. Saül ne s'était jamais vraiment repenti d'avoir désobéi à l'Éternel. Dieu l'avait abandonné à sa propre volonté, et l'homme ne peut rien sans Dieu. Et Dieu n'est qu'avec ceux qui ont un cœur humble, brisé et obéissant (1). Ce n'était pas le cas pour le pauvre Saül. Il pouvait être touché un moment, mais le mauvais esprit reprenait bientôt le dessus, et ses bons sentiments étaient comme « la nuée du matin et comme la rosée qui s'en va de bonne heure (2). »

SOPHIE. — Est-ce que Saül poursuivait encore David?

LA MÈRE. — Oui; les Ziphien, qui semblent avoir été des ennemis acharnés de David, vinrent de nou-

(1) Ésaïe LXVI, 2. — (2) Osée VI, 4.

veau dire à Saül que David était caché dans leur pays, au désert. Saül rassembla ses trois mille hommes et se mit à la recherche de David. Celui-ci apprit par des espions que Saül était près de lui, et il se leva et vint à l'endroit où Saül était campé. La nuit était venue ; Saül dormait au milieu d'une enceinte formée avec les chars, et Abner, le chef de son armée, était auprès de lui, tandis qu'à l'entour le reste du peuple était couché. Au chevet de Saül, sa lance était fichée en terre. Il est intéressant de savoir que, de nos jours encore, quand un parti d'Arabes est en campagne, l'endroit où se trouve le chef est distingué par une grande lance fichée en terre. David retourna vers ses hommes sur la coline et dit à Akhinélec et à Abishaï, deux de ses compagnons : « Qui descendra avec moi vers Saül, au camp ? » Et Abishaï, parent de David, répondit : « J'irai avec toi. »

SOPHIE. — Il fallait bien du courage à David pour aller ainsi au milieu de tous ces gens armés et près de son ennemi. Saül pouvait se réveiller, et David aurait été perdu. Et Abishaï courait le même danger.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais l'Éternel était avec eux. David ne voulait pas faire de mal à Saül, mais lui montrer une fois de plus qu'il n'avait à son égard que des sentiments de bienveillance. Et l'Éternel l'approuvait. Quant à Abishaï, c'était un homme vaillant, d'un courage éprouvé, et d'un cœur tout dévoué à David, l'un de ceux qui persévérèrent avec lui dans toutes ses épreuves, un type du fidèle disciple de Christ (1). Ils se rendirent donc au camp de Saül.

(1) Luc XXII, 28, 29. Voyez, pour l'histoire d'Abishaï, 2 Samuel X, 10, 14; XVI, 9; XXI, 17; XXIII, 18; 1 Chroniques XVIII, 12. Partout on voit en lui quelqu'un qui est tout de cœur pour David. Il était fils de la sœur de David. (1 Chroniques II, 16.)

SOPHIE. — Que firent-ils là? Est-ce que David fit comme dans la caverne; coupa-t-il encore un pan du vêtement de Saül?

LA MÈRE. — Non; mais de nouveau la générosité de David se montra. Abishaï lui dit: « Dieu a livré ton ennemi en ta main; laisse-moi prendre la lance, et je le clouerais à terre et le tuerais d'un seul coup. »

SOPHIE. — Sais-tu, chère maman, à quoi cela me fait penser? C'est à Jean et Jacques qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains qui ne voulaient pas recevoir Jésus (1).

LA MÈRE. — C'est bien le même esprit qui animait Abishaï; un vrai zèle pour son maître, mais pas de connaissance des pensées de Dieu. Comme le Seigneur censura ses deux disciples, ainsi David reprit Abishaï: « Ne le détruis pas, » dit-il, « car qui étendra sa main sur l'oint de l'Éternel et sera innocent? Loin de moi que j'étende ma main sur l'oint de l'Éternel. » Puis il commanda à Abishaï de prendre la lance et la cruche à eau (2) qui étaient au chevet du roi, et ils s'en allèrent. Et personne ne les vit et personne ne le sut, et personne ne s'éveilla.

SOPHIE. — C'est ce qui m'étonne, maman, que d'entre tant de gens, personne ne se soit éveillé.

LA MÈRE. — L'Écriture nous en donne la raison, mon enfant. « Un profond sommeil envoyé par l'Éternel était tombé sur eux. » Dieu gardait David et son compagnon, et voulait par leur moyen donner encore

(1) Luc IX, 51-56. — (2) La cruche à eau au chevet de Saül s'accorde exactement avec les coutumes existantes encore de nos jours dans ces pays. Personne ne s'aventure à traverser ces déserts sans sa cruche à eau, et sa place ordinaire est au chevet du lit, afin que l'on n'ait qu'à étendre la main pour la trouver la nuit. (Thomson: Le Pays et le Livre.)

un avertissement à Saül. David passa de l'autre côté de la vallée et se tint sur la montagne, de loin, et appela Abner. « N'es-tu pas un homme ? » lui cria-t-il. « Pourquoi n'as-tu pas gardé le roi, ton seigneur ? car quelqu'un est venu pour tuer le roi, ton seigneur ? L'Éternel est vivant que vous êtes dignes de mort, vous qui n'avez pas gardé l'oint de l'Éternel ? Regarde où est la lance du roi, et la cruche à eau, qui était à son chevet. »

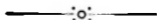
SOPHIE. — Comment David pouvait-il se faire entendre de si loin, et ne craignait-il pas que les gens de Saül ne s'emparassent de lui ?

LA MÈRE. — Les vallées dans ces lieux déserts, sont étroites ; ce sont plutôt des ravines aux flancs escarpés. David était donc en sûreté, et au milieu des solitudes, la voix porte loin. Saül reconnut celle de David, et encore une fois son cœur fut touché. « N'est-ce pas ta voix, mon fils David ? » dit-il. « C'est ma voix, ô roi, mon seigneur ! » répondit David. « Pourquoi mon seigneur poursuit-il son serviteur ? Quel mal ai-je fait ? » Alors Saül dit : « J'ai péché ; reviens, mon fils David ; car je ne te ferai plus de mal, puisque aujourd'hui mon âme a été précieuse à tes yeux. J'ai agi follement et j'ai commis une très grande erreur. »

SOPHIE. — Ce sont des paroles bien bonnes de la part de Saül. J'espère, chère maman, que désormais il laissa David tranquille.

LA MÈRE. — Nous ne savons pas ce qu'il aurait encore fait. Mais il allait avoir à faire directement avec Dieu, et il ne tenta plus rien contre David. Le moment du jugement arrivait pour lui. David lui répondit : « Voici la lance du roi ; qu'un des jeunes hommes passe ici, et la prenne. L'Éternel l'avait livré en ma main aujourd'hui, mais je n'ai pas voulu étendre ma main sur l'oint de l'Éternel.

Comme ton âme a été aujourd'hui précieuse à mes yeux, qu'ainsi mon âme soit aussi précieuse aux yeux de l'Éternel, et qu'il me délivre de toute détresse. » Alors Saül dit : « Béni sois-tu, mon fils David ! Certainement tu feras de grandes choses et tu en viendras à bout. » Telle fut la dernière entrevue du pauvre Saül avec David. David, type du Seigneur, avait usé de grâce envers son ennemi, comme Jésus qui disait : « Père, pardonne-leur. » David alla son chemin, mais ne retourna pas avec Saül qui s'en alla chez lui.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS — LES APOLOGIES

Nous avons parlé, mes jeunes amis, de la dernière grande bataille que Satan et le paganisme livrèrent au christianisme. Ce dernier avait vaincu par la constance et la fermeté des martyrs dans les souffrances et la mort. Le nouvel empereur d'Occident, Constantin, le fils de Constance, se déclara ouvertement pour les chrétiens. Ce fut pour l'Église le commencement d'une nouvelle ère. Avant de vous en entretenir, je voudrais vous donner encore quelques détails sur l'époque des persécutions.

Comme vous le savez, dès le commencement on porta contre les chrétiens toutes sortes d'accusations. On les représentait comme étant des ennemis de l'état, comme des athées sans religion et sans culte, comme se livrant en secret aux pratiques les plus coupables. C'étaient les prétextes allégués pour justifier les persécutions. Les Juifs et les païens à

l'envi attaquaient les chrétiens et la vérité de l'Évangile. Or vous savez, mes jeunes amis, que si le chrétien ne peut et ne doit jamais user de violence pour repousser les attaques dont il est l'objet, il doit toujours être prêt « à répondre, mais avec douceur et crainte, à quiconque lui demande raison de l'espérance qui est en lui. » (1 Pierre III, 15.)

Le Seigneur donna à des chrétiens courageux d'élever leur voix pour montrer la fausseté des accusations par lesquelles on flétrissait les disciples de Christ et pour établir la vérité du christianisme. Ils le firent dans des écrits nommés « *apologies*, » ce qui veut dire « défense. » C'est le mot dont se sert l'apôtre Paul, lorsqu'il se défend devant les Juifs et devant le roi Agrippa et qu'il expose la vérité. (Actes XXII, 1; XXVI, 1, 2.) Ces apologies étaient souvent adressées aux empereurs qui ordonnaient les persécutions, afin de les éclairer sur la vraie nature de la religion chrétienne. Les premières furent présentées, vers l'an 125, à l'empereur Adrien qui se trouvait à Athènes, par Aristide, chrétien de cette ville, et par Quadratus, évêque. Ce dernier défend l'Évangile contre les calomnies de ses adversaires, et rappelle les miracles du Seigneur. L'empereur semble avoir tenu compte en quelque mesure des écrits de ces deux serviteurs de Christ, car il écrivit au proconsul d'Asie pour défendre qu'on maltraitât les chrétiens, à moins qu'ils n'eussent violé les lois.

Quelques années plus tard, vers l'an 140, Justin surnommé Martyr, dont je vous ai raconté l'histoire, présenta une longue apologie à l'empereur Antonin le Pieux, à son fils et au sénat romain. Il commence par en appeler à l'équité de l'empereur. « Notre devoir à nous, » dit-il, « est de bien faire connaître nos actes et nos pensées ;... votre

devoir à vous, dicté par la raison, est d'instruire la cause et d'agir en bon juge ; sans cela, quelle excuse auriez-vous devant le tribunal de Dieu ? » Ensuite Justin justifie les chrétiens du reproche d'athéisme, en exposant les doctrines chrétiennes ; et pour en montrer la pureté, il cite plusieurs passages des Écritures, entre autres une grande partie des discours du Seigneur sur la montagne. En plusieurs passages, il parle aussi de Jésus comme du Fils de Dieu qui s'est incarné et est devenu notre Maître, et il fait ressortir l'accomplissement en Christ de plusieurs prophéties. Enfin il termine son apologie en exposant ce qu'était le culte des chrétiens. Je vous parlerai plus tard de ce qu'il dit à ce sujet.

Athénagoras, né à Athènes, était un philosophe qui vivait dans la dernière moitié du second siècle. Il se proposait d'écrire *contre* les chrétiens, et pour cela se mit à lire leurs livres. Dieu, par cette lecture, lui ouvrit les yeux, et il devint chrétien. Au lieu d'attaquer les disciples du Seigneur, il les défendit et présenta, en l'an 177, à Marc Aurèle, et à son fils Commode, une apologie de la religion chrétienne. Dans cet écrit, il dit entre autres choses : « Pourquoi seriez-vous offensés simplement par le nom que nous portons ? Le nom seul ne mérite pas votre haine ; c'est le crime qui est digne de châtiement. Si nous sommes convaincus d'un forfait, grand ou petit, punissez-nous, mais non pas uniquement à cause du nom de chrétiens. Nul chrétien n'est criminel à moins qu'il n'agisse d'une manière contraire à sa profession. » Plus loin, mettant en contraste la conduite des chrétiens et celle des païens, il dit : « Chez nous, vous trouverez des ignorants, des ouvriers, de vieilles femmes, qui ne pourraient peut-être pas prouver par des raisonnements la vérité de notre doctrine ; mais par leurs œuvres ils montrent

l'effet bienfaisant qu'elle produit quand on est persuadé qu'elle est vraie. Ils ne font pas des discours, mais de bonnes œuvres. Sont-ils frappés, ils ne rendent pas les coups ; ils n'intentent pas de procès à ceux qui les dépouillent ; ils donnent à ceux qui leur demandent, et aiment leur prochain comme eux-mêmes. »

C'était un beau témoignage, n'est-ce pas ? Cette conduite pure et cette charité recommandées par la parole de Dieu, au milieu de l'égoïsme, de la sensualité et de la cruauté des mœurs des païens, étaient bien propres à les frapper d'étonnement. Elles auraient dû les gagner à une religion qui produisait de tels fruits, et quelques-uns en effet furent ainsi amenés au christianisme. Mais le plus grand nombre restait hostile, parce que le cœur mauvais de l'homme préfère les mauvaises œuvres. Et quant à l'empereur, son orgueil de philosophe ne pouvait se résoudre à accepter la croix de Christ qui met à néant la sagesse humaine. (1 Corinthiens I, 18-24.)

Un autre apologiste fut Minutius Félix, né en Afrique au commencement du 3^{me} siècle. Il avait été un avocat et un orateur distingué à Rome. Il écrivit une apologie du christianisme sous forme de dialogue entre deux amis, l'un chrétien et l'autre païen. Ce dernier présente ses raisons en faveur du paganisme, et ses arguments contre le christianisme. Le chrétien répond. Il admet d'abord le fait que les chrétiens n'avaient que du mépris pour les dieux des païens, et il le justifie. « Les souris, » dit-il, « les hirondelles et les chauves-souris rongent, insultent et déshonorent vos dieux. Si vous ne les chassez pas, ces animaux font leurs nids dans la bouche de vos idoles, et les araignées tissent leur toile sur leurs faces. Premièrement, vous les fabriquez, puis vous les nettoyez, vous les frottez et les défendez vous-mêmes, pour ensuite les craindre

et les adorer. Si nous passons en revue tous vos rites, les uns ne peuvent qu'à bon droit exciter le rire, et les autres inspirer la pitié. »

D'un autre côté, voici comment il parle du Dieu des chrétiens : « Lorsque vous élevez les yeux vers les cieux, et que vous contemplez les œuvres de la création qui vous entourent, comment n'y pas voir clairement et avec évidence l'existence d'un Dieu infiniment excellent en intelligence, qui anime, fait mouvoir, soutient et gouverne toute la nature? Considérez la vaste étendue des cieux et la rapidité de leurs mouvements, soit quand la nuit vous les montre parsemés d'étoiles, ou quand le jour ils sont éclairés par le soleil. Voyez la main toute puissante qui les maintient dans leurs orbites et qui dirige leurs mouvements. » Puis il parle du soleil et de la lune, de la lumière et des ténèbres, et de l'ordre admirable des saisons; de la mer avec son flux et son reflux, des fontaines et des fleuves qui se rendent à l'océan. Il passe ensuite en revue le monde des animaux où chaque créature a sa sphère propre, et enfin il arrive à l'homme et à sa merveilleuse structure. « Tout, » dit-il, « proclame un divin Auteur, et cet Auteur de toutes choses est le Dieu des chrétiens. »

Vous voyez, chers jeunes amis, comme Minutius parle bien aux païens le langage qui leur convient. A des Juifs, il eût fallu raisonner d'après les Écritures. A des païens, il fallait montrer la folie de leur idolâtrie et l'existence du vrai Dieu qui a créé toutes choses. N'est-ce pas ainsi que fait Paul, soit quand il prêche aux habitants de Lystre, ou surtout quand il parle devant l'Aréopage à Athènes? (Actes XIV, 15-17; XVII, 22-31.)

Je vous parlerai en dernier lieu de l'apologie de *Tertullien*, un des hommes les plus remarquables et les plus célèbres de l'Église, à la fin du second siècle

et au commencement du troisième. Il était né à Carthage, en l'an 160. Doué de grands talents naturels, il fit de solides études et entra dans la carrière du droit où il se distingua. « J'étais alors aveugle, » dit-il, « et sans la lumière du Seigneur. » Il fut frappé en voyant la constance et la fermeté des martyrs et devint chrétien, mais on ignore les détails de sa conversion. « Autrefois, » écrivait-il en s'adressant aux païens, j'insultais à la religion chrétienne, comme vous le faites aujourd'hui. Nous avons tous été des vôtres, car on ne naît pas chrétien, on le devient. » Et il le fut avec le dévouement le plus entier. Dans sa célèbre apologie adressée aux gouverneurs des provinces, il dit des paroles qui montrent combien les chrétiens s'étaient multipliés dans l'empire « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons tout, vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos conseils, vos tribus, vos décuries, le sénat, la place publique ; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous retirions en quelque autre contrée, vous seriez effrayés de votre solitude. »

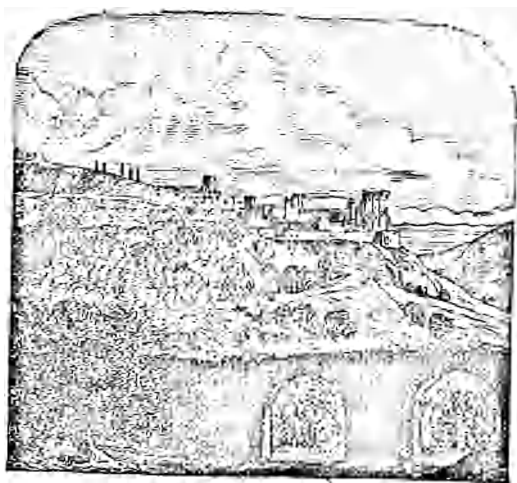
A l'accusation portée contre les chrétiens d'être des factieux, il répond : « La faction des chrétiens est d'être réunis dans la même religion, la même morale, la même espérance. Nous formons une conjuration pour prier Dieu en commun et lire les divines Écritures. Si quelqu'un de nous a péché, il est privé de la communion, des prières et de nos assemblées, jusqu'à ce qu'il se soit repenti. Ces assemblées sont présidées par des anciens, dont la sagesse a mérité cet honneur. Chacun apporte quelque argent tous les mois, s'il le veut ou le peut. Ce trésor sert à nourrir et à enterrer les pauvres, à soutenir les orphelins, les naufragés, les exilés, les condamnés aux mines ou à la prison pour la cause de Dieu. Nous nous don-

nous le nom de frères, et nous sommes prêts à mourir les uns pour les autres. »

N'est-il pas intéressant de pénétrer ainsi quelque peu dans la vie de ces anciens chrétiens ? Quel témoignage ils rendaient ! Il y avait déjà, sans doute, bien du relâchement, mais Tertullien pouvait dire : « J'en prends à témoin vos registres ; vous qui jugez les criminels, y en a-t-il un seul qui soit chrétien ? »

Tertullien termine ainsi son apologie : « Multipliez vos instruments de torture ; vos cruautés les plus raffinées ne servent de rien. Plus vous nous moissonnez, plus nous multiplions. Le sang chrétien que vous répandez est comme une semence qui sort de terre et produit abondamment. Plusieurs de vos philosophes recommandent dans leurs écrits de souffrir avec patience les douleurs et la mort. L'exemple que donnent les disciples de Christ est plus éloquent que ces paroles. Cette invincible fermeté que vous traitez d'obstination et dont vous nous faites un crime, est une instruction puissante pour convaincre. Qui peut en être témoin sans être ébranlé et être conduit à en rechercher la cause ? Et l'ayant pénétrée ; ne vient-on pas se joindre à nous ? Qui a jamais considéré avec soin notre religion et ne l'a pas embrassée ? Et qui l'ayant embrassée, n'a pas été prêt à mourir pour elle ? Aussi nous vous remercions des arrêts que vous portez contre nous. Combien les jugements de Dieu sont opposés à ceux des hommes ! Tandis que vous nous condamnez sur la terre, Dieu nous absout dans le ciel. »

Telles étaient mes jeunes amis, les voix qui s'élevaient du sein de l'Église et qui portaient la vérité et la pureté du christianisme devant les empereurs, les rois et les gouverneurs, de sorte qu'en persécutant les chrétiens, ils étaient inexcusables.



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

HISTOIRE D'ABIGAÏL.

(1 Samuel XXV.)

LA MÈRE. — Tu te rappelles, Sophie, les deux occasions dans lesquelles David épargna la vie de Saül ?

SOPHIE. — Oui, maman. En y repensant, j'ai été bien touchée et je me suis souvenue des paroles du Seigneur Jésus : « Aimez vos ennemis ; faites du

bien à ceux qui vous haïssent (1). » J'aimerais à avoir ces sentiments-là, ne jamais en vouloir à ceux qui m'ont ennuyée ou fait du chagrin, et au contraire être aimable et bonne envers eux, et leur rendre service quand je puis.

LA MÈRE. — Le Seigneur qui met ce désir dans ton cœur, mon enfant, te donnera aussi la force de l'accomplir, si tu le lui demandes (2). Nous allons maintenant continuer l'histoire de David. Ce que j'ai à te raconter est un événement très intéressant dans sa vie, et qui eut lieu avant sa dernière rencontre avec Saül. Mais d'abord, il faut que je te dise qu'à cette époque le vieux prophète Samuel mourut, « et tout Israël s'assembla et se lamenta sur lui ; et on l'enterra dans sa maison à Rama. »

SOPHIE. — David dut être bien affligé de cette mort.

LA MÈRE. — Sans doute, et d'autant plus qu'il n'avait pu se joindre à ce deuil public autrement que de cœur, puisqu'il était errant dans les déserts. Samuel, après Moïse, avait été le premier et le plus grand des prophètes. Il avait rétabli en Israël l'autorité et le culte de l'Éternel ; aussi est-il cité parmi les hommes de foi qui ont accompli de grandes choses (3). Quant à David, il avait quitté les lieux forts d'Enguédi et était allé avec ses hommes dans le désert de Paran, au sud de la tribu de Juda. Non loin de là, au nord, se trouvaient deux villes de cette tribu, voisines l'une de l'autre, Maon et Carmel (4). A Maon vivait un homme nommé Nabal, qui avait ses affaires à Carmel. Il était très riche et possédait trois mille moutons et mille chèvres. Sa femme, qui s'appelait Abigaïl, était belle et pleine de bon sens ; mais lui

(1) Matthieu V, 44. — (2) Philippiens II, 13 ; 1 Jean V, 14.

(3) Hébreux XI, 32, 33. — (4) Voir Josué XV, 55.

était un homme dur de cœur et méchant dans sa manière d'agir. Il était, dit l'Écriture, de la race de Caleb..

SOPHIE. — Mais, chère maman, Caleb n'était pas un méchant homme, n'est-ce pas? Il s'était montré plein de foi et de courage, quand les autres espions décourageaient le peuple (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Caleb joignait à une grande énergie de caractère la foi qui le faisait agir pour l'Éternel. Ses descendants, comme Nabal, pouvaient avoir hérité de son énergie naturelle, mais non de sa foi. Et alors cette énergie, n'étant pas dirigée par l'Esprit de Dieu, avait dégénéré en rudesse et dureté. Comme nous le verrons, Nabal ne croyait pas les déclarations de l'Éternel et ne pensait qu'à ses jouissances et à ses intérêts matériels.

SOPHIE. — Est-ce que Nabal connaissait David?

LA MÈRE. — Sans doute, mais il n'avait que du mépris pour lui, comme le montre la suite de son histoire. Et pourtant, pendant que ses bergers paissaient ses troupeaux au désert, ils avaient été avec David et ses gens. Et non seulement David n'avait pas permis que ses hommes touchassent à ce qui appartenait à Nabal, mais il avait protégé les bergers et les troupeaux contre les voleurs et les bêtes féroces. Ils avaient été autour d'eux, disait un serviteur de Nabal, « une muraille de jour et de nuit. »

SOPHIE. — C'était bien beau de la part de David, ne trouves-tu pas?

LA MÈRE. — Certainement. Bien que fugitif, il se montrait vrai roi d'Israël, en défendant et protégeant son peuple. Il apprit que Nabal était venu à Carmel pour la tonte des brebis. C'était une occa-

(1) Voyez Nombres XIII, 31 ; XIV, 6-9,

sion de réjouissances (1), et David pensait qu'en un jour semblable le riche Nabal aurait le cœur incliné à faire part d'un peu de son bien à lui et à ses hommes toujours errants dans les déserts et les rochers. Il lui envoya donc dix de ses serviteurs pour le saluer en son nom et lui dire : « Vis longtemps ! et paix te soit, et à ta maison, et à tout ce qui t'appartient. J'ai entendu dire que tu as les tondeurs ; or tes bergers ont été avec nous, et nous ne les avons pas molestés, et nous ne leur avons rien pris. Que nous trouvions donc grâce à tes yeux, car nous sommes venus dans un bon jour. Donne, je te prie, à tes serviteurs et à ton fils David, ce que ta main trouvera. » Les serviteurs de David firent à Nabal leur message et se tinrent tranquilles en attendant sa réponse.

SOPHIE. — David demandait bien humblement, lui qui était le roi d'Israël et qui avait avec lui une troupe d'hommes aguerris et courageux.

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais David n'était roi que pour ceux qui croyaient ce que l'Éternel avait dit à son égard. Pour le moment, il passait par l'humiliation. Il en était ainsi pour Jésus ici-bas. La foi seule le reconnaissait pour ce qu'il était réellement (2).

SOPHIE. — Sais-tu, maman, à quoi cette demande de David à Nabal me faisait penser ? C'est à Jésus, quand il demandait à boire à la femme samaritaine (3). C'était encore plus beau et plus touchant. Lui, Jésus, le Seigneur de gloire, qui avait tout créé et qui possédait toutes choses, s'abaisse jusqu'à demander un peu d'eau à une pauvre femme pécheresse ! Mais que fit Nabal ?

LA MÈRE. — Sa réponse montra toute sa méchan-

(1) Voyez 2 Samuel XIII, 23.

(2) Voyez Jean I, 50. — (3) Jean IV, 6, 7.

celé. « Qui est David ? Et qui est le fils d'Isaï ? » dit-il. C'était jeter le mépris sur David, car Nabal, comme tout le monde en Israël, savait très bien que Saül avait été rejeté de Dieu, et que David, le vainqueur de Goliath, avait été oint comme roi par Samuel. S'il était un pauvre fugitif, c'était à cause de la haine que Saül lui avait vouée. David était en cela le type du Seigneur Jésus, comme je te l'ai dit. Tous les Juifs pouvaient savoir qu'en Jésus s'accomplissaient les prophéties. Le Seigneur leur disait : « Sondez les Écritures, car elles rendent témoignage de moi » (1), mais sauf le petit nombre de ses disciples, ils ne voulaient pas croire et le haïssaient (2). Nabal continua à parler de David avec le plus profond mépris : « Aujourd'hui ils sont nombreux, » disait-il, « les serviteurs qui se sauvent chacun de son maître. Donnerai-je mon pain, ma viande et mon eau, que j'ai préparés pour mes tondeurs, à des hommes dont je ne sais d'où ils sont ? »

SOPHIE. — Pauvre David ! Il avait bien été forcé de s'enfuir pour sauver sa vie. Mais ne trouves-tu pas, maman, que ce mépris de Nabal pour David ressemble à celui des Juifs pour Jésus, lorsqu'ils disaient : « Celui-ci n'est-il pas le fils du charpentier (3) ? »

LA MÈRE. — Oui, certainement. En tout temps, les impies ont à l'égard des justes les mêmes sentiments.

SOPHIE. — Que fit David quand ses serviteurs lui rapportèrent la réponse de Nabal ? Je suis sûr qu'il en fut bien fâché.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il se sentit très blessé, et céda à ce que le monde aurait appelé une juste

(1) Jean V, 39. — (2) Jean XV, 22-24.

(3) Matthieu XIII, 55.

colère. Mais, « la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (1). » David, dans cette occasion, ne ressembla point à Christ « qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement (2). » David agit en homme offensé qui veut venger une insulte personnelle. Il oublia que Dieu a dit : « A moi la vengeance ; moi, je rendrai (3). » Il ne consulta pas l'Éternel, mais son propre cœur. Oh ! comme nous avons besoin, ma chère enfant, que Dieu nous donne un cœur humble et débonnaire, comme celui de Jésus ; l'amour qui « supporte tout (4). » Car nous sommes aussi enclins à nous irriter contre ceux qui nous ont fait quelque tort, au lieu de leur pardonner. David donc dit à ses hommes : « Ceignez chacun votre épée ; » lui aussi prit ses armes, laissa deux cents hommes à la garde du bagage, et se mit en route contre Nabal avec environ quatre cents autres, en disant : « Certainement c'est en vain que j'ai gardé tout ce que cet homme avait au désert, et que rien n'a manqué de ce qui était à lui : il m'a rendu le mal pour le bien. Que Dieu fasse ainsi aux ennemis de David, et ainsi y ajoute, si, de tout ce qui est à lui, je laisse jusqu'à la lumière du matin un seul homme de reste. »

SOPHIE. — Mais, maman, Nabal seul était coupable ; ses serviteurs n'avaient rien fait à David. Pourquoi voulait-il les tuer ?

LA MÈRE. — C'est que la colère est aveugle ; elle ne raisonne pas, et c'est ce qui nous montre le danger de s'y livrer. Et remarque que David donnait en cela un bien mauvais exemple à ses hommes. Il les entraînait au meurtre et au pillage pour satisfaire

(1) Jacques I, 20. — (2) 1 Pierre II, 23.

(3) Romains XII, 19. — (4) 1 Corinthiens XIII, 7.

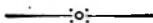
sa vengeance. Il avait autrefois épargné Saül, son persécuteur acharné, et maintenant, il voulait tuer les serviteurs de Nabal et prendre son bien, parce que celui-ci lui avait répondu grossièrement. Ce n'était pas du tout selon Dieu. Mais Dieu eut compassion de lui et l'arrêta dans son mauvais dessein. Il se servit pour cela d'Abigaïl, la femme sensée et vertueuse du méchant Nabal.

SOPHIE. — Je serai bien contente, maman, d'apprendre ce que fit Abigaïl pour arrêter David.

LA MÈRE. — S'il plaît au Seigneur, nous le verrons une autre fois. Mais ne te rappelles-tu pas une circonstance où le Seigneur Jésus empêcha ses disciples de le venger, lorsqu'on lui avait fait injure ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est quand des Samaritains refusèrent de le recevoir, et que Jean et Jacques voulaient faire descendre sur eux le feu du ciel (1).

LA MÈRE. — C'est bien cela, mon enfant. Le Seigneur n'était pas venu pour juger et faire périr les hommes. Dans sa douceur, sa patience et son amour, comme en toutes choses, il nous a laissé un modèle pour que nous suivions ses traces (2).



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

ATTAQUES CONTRE LE CHRISTIANISME.

Satan, mes jeunes amis, n'emploie pas seulement la violence pour s'efforcer de détruire l'œuvre du Seigneur en s'attaquant à la personne de ses disciples,

(1) Luc IX, 52-55. — (2) 1 Pierre II, 21.

comme il le fit par les grandes et terribles persécutions dont nous avons parlé. Il se sert aussi de la ruse et du mensonge. Il n'est pas seulement « meurtrier dès le commencement, » il est aussi « menteur et le père du mensonge. » « Il n'a pas persévéré dans la vérité » (Jean VIII, 44), il en est l'ennemi, et il voudrait la faire disparaître de la terre. Or la vérité, c'est Christ et sa doctrine. C'est donc la vérité qu'il attaque pour la nier, la pervertir et en détourner les âmes. Cela est beaucoup plus dangereux que la persécution. Par celle-ci le diable peut tuer le corps, mais par le mensonge et l'erreur, il nuit à l'âme. Sous ce rapport, il a aussi fait tous ses efforts dans ces premiers temps de l'Église. Je voudrais vous dire un mot de ces attaques contre la vérité chrétienne, d'autant plus qu'elles se sont reproduites dans tous les temps et se reproduisent de nos jours.

Vous comprenez que, quand je parle de Satan comme ayant persécuté ou comme cherchant à détourner de la vérité, je sous-entends qu'il se sert pour cela comme instruments des hommes méchants et pervers qui obéissent à ses suggestions.

Au commencement de l'Église, comme aujourd'hui, les chrétiens eurent à maintenir la vérité contre deux sortes d'ennemis ; les uns attaquaient le christianisme lui-même, les autres le corrompaient. Je vous dirai un mot des uns et des autres.

Les premiers étaient ce que l'on nomme des *philosophes* ou amis de la sagesse ; mais hélas ! non pas amis de la sagesse selon Dieu, mais d'une sagesse fondée sur les vains raisonnements de l'esprit humain. Ils se divisaient en plusieurs écoles, selon le système mis en avant par le maître auquel ils appartenaient. Mais de quelque école qu'ils fussent, ils se distinguaient en général par leur orgueil et le grand cas qu'ils faisaient de leur raison. Nous en trouvons

à Athènes, de la secte des épicuriens et de celle des stoïciens, discutant contre Paul, s'étonnant de la nouvelle doctrine qu'il annonçait, et disant : « Que veut dire ce discoureur ? Il semble annoncer des dieux étrangers. » C'était parce qu'il parlait de Jésus et de la résurrection. (Actes XVII, 18.) Cette pensée de la résurrection confondait leurs idées et blessait leur raison, et ils s'en moquaient. Et quant à un Christ crucifié pour sauver les hommes perdus, c'était à leurs yeux une folie. (1 Corinthiens I, 20-23.) Remarquez bien, mes jeunes amis, ce que dit la parole de Dieu, dans ce passage, à l'égard de la sagesse des savants de ce siècle. Par elle, malgré les prétentions des philosophes, on ne peut connaître Dieu ; Jésus seul le fait connaître, le révèle à nos âmes, et c'est pourquoi il est appelé la sagesse de Dieu. Vous rencontrerez peut-être dans votre vie de ces prétendus sages ; rappelez-vous que la seule vraie sagesse vient de Dieu par Christ, et que son commencement est la crainte de l'Éternel.

L'opposition des philosophes à la vérité chrétienne, commencée aux jours de Paul, continua, et vous vous rappelez ce que je vous ai dit à l'occasion des persécutions sous Dioclétien, qu'ils se joignaient aux persécuteurs des disciples de Jésus. Les noms et quelque chose des écrits de ces adversaires de Christ nous ont été conservés. Je vous en signalerai quelques-uns.

L'un d'entre eux, et peut-être le plus fameux, se nommait *Celse*. On ne sait autre chose de lui sinon qu'il écrivit, vers l'an 177, un livre contre la religion chrétienne intitulé « Discours véritable. » Le célèbre Origène le réfuta et c'est par lui que nous ont été conservés des fragments du livre de Celse. Celui-ci objectait aux chrétiens qu'ils ne fissent aucun cas de la raison humaine. « Vous répétez toujours, »

disait-il aux chrétiens, « n'examinez pas; croyez seulement: votre foi vous rendra bienheureux. » Cela est faux du christianisme; il ne redoute pas l'examen. Tout en lui démontre qu'il est de Dieu. Et si Dieu a parlé, qu'avons-nous à faire? Nous sommes tenus de recevoir sa parole et de croire, *parce qu'il a parlé*, et non parce que sa parole s'accorde avec nos idées du bien et du mal, qui, nous le savons, sont souvent fautives. Et c'est, en effet, en croyant Dieu, que nous sommes rendus heureux.

Celse disait aussi que, dans toutes les autres religions, celui-là est invité à s'approcher qui « est nettoyé de toute souillure, qui n'a sur la conscience aucun mal, qui a mené une vie bonne et juste, » tandis que, chez les chrétiens, l'appel s'adresse à « quiconque est un pécheur, un illettré, un insensé, en un mot un misérable, — à de tels est le royaume des cieux. » Oui, béni soit Dieu! ce sont les pécheurs que Jésus invite à venir à Lui. Le pauvre Celse ne connaissait pas le cœur de l'homme; il ne savait rien de son état de chute et de ruine. Il ignorait que si pour approcher de Dieu, il fallait être sans péché, il n'y aurait personne qui pût être invité.

Et cependant Celse semblait comprendre qu'un changement moral était nécessaire à l'homme, et même il avouait qu'il ne pouvait être effectué ni par bonté, ni par châtement. Mais il ne voyait pas que le christianisme fait connaître la puissance qui effectue ce changement, c'est-à-dire la nouvelle naissance et une nouvelle création par l'Esprit de Dieu.

Celse avançait encore une chose qui n'est que trop vraie, mais qui ne touche en rien à la vérité du christianisme comme venu de Dieu. C'étaient les divisions et les sectes diverses dans le christianisme. « Au commencement, » dit-il, « lorsque les chrétiens étaient peu nombreux, ils s'accordaient entre eux; mais à

mesure que leur nombre a augmenté, ils se sont divisés en partis qui s'attaquent et se réfutent les uns les autres, ne retenant en commun que leur nom, si même ils le font. » Si un adversaire, au second siècle, pouvait déjà parler ainsi, que dirait-il maintenant ? Le mal s'est douloureusement aggravé, la ruine est plus profonde, mais rappelez-vous, mes jeunes amis, que cela vient, non pas du christianisme qui est et demeure la vérité de Dieu révélée dans sa parole, mais du méchant cœur de l'homme qui pervertit les meilleures choses, en introduisant ses propres pensées auxquelles il s'attache, tandis qu'il l'ord ou met de côté la parole de Dieu. Plusieurs passages du Nouveau Testament annonçaient d'avance ces divisions et ces sectes, et les partis dans l'Église commençaient même du temps des apôtres, mais c'était l'œuvre de l'ennemi. (Actes XX, 29, 30 ; Romains XVI, 17 ; 1 Corinthiens I, 10-12 ; XI, 18, 19.)

Mais comme hélas ! le font souvent les incrédules, Celse ne se bornait pas aux objections que lui fournissait sa raison ; il jetait le mépris sur Christ, sur sa Personne et son œuvre, ramassant et répétant toutes les moqueries et les blasphèmes que les Juifs et d'autres ennemis de Jésus lançaient contre Lui. En cela, Celse a aussi de nos jours des imitateurs. Prenez garde, mes jeunes amis, fermez l'oreille à leurs paroles qui sont un venin ; détournez-vous avec horreur des livres qui souillent le saint nom de Jésus et la vérité divine.

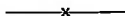
Porphyre fut un autre de ces philosophes adversaires du christianisme. Il était né vers l'an 233, et dans sa jeunesse, il était venu exprès de Rome à Alexandrie pour entendre le savant Origène. Il ne reçut pas la vérité, mais au contraire en devint l'ennemi. Il écrivit un grand ouvrage dans lequel il attaque la divinité des Écritures et s'efforce de faire res-

sortir les prétendues contradictions que, suivant lui, les saints écrits et surtout les Évangiles renferment. C'est aussi ce qu'aujourd'hui plusieurs même de ceux qui se disent chrétiens s'attachent à montrer ; mais, mes chers jeunes amis, souvenez-vous que Dieu ne se contredit pas, que sa Parole est pure, et que, s'il est dans cette Parole des choses que nous ne comprenons pas, cela vient uniquement de notre ignorance.

Hiéroclès, proconsul de Bithynie au temps de Dioclétien, fut un de ces philosophes qui, haïssant les chrétiens et leur doctrine, pressèrent l'empereur de les faire mourir. Non content de cela, Hiéroclès écrivit contre ceux qu'il persécutait et tuait, un livre intitulé : « Paroles d'un ami de la vérité, » où il répète un grand nombre des objections de Celse et de Porphyre. Il attaquait surtout les miracles de Christ, déclarant qu'ils ne prouvaient pas qu'il fût Dieu. Il leur opposait les prétendus prodiges d'un certain Apollonius de Tyane qui avait, dit-on, opéré des cures merveilleuses sans que, pour cela, on l'eût considéré comme un Dieu, mais seulement comme un ami des dieux. Nous savons, mes jeunes amis, que Satan, dont l'homme n'est que l'instrument, a pu contrefaire certains prodiges. Vous connaissez l'histoire des magiciens d'Égypte (Exode VII, 8-25 ; VIII, 1-15) ; Simon, à Samarie, avait aussi la prétention de faire de grandes choses (Actes VIII, 9-11) ; plus tard, l'homme de péché viendra et fera aussi des prodiges par la puissance de Satan. (2 Thessaloniens II, 9.) Mais qui, par amour, a mis sa vie pour le pécheur ? Qui, après avoir été crucifié, a été ressuscité, et par cette résurrection, déclaré fils de Dieu en puissance ? (Romains I, 4.) C'est Jésus seul. Il est la vérité ; il est le Fils unique et éternel de Dieu, Dieu même et notre bien-aimé Sauveur.

Telles étaient quelques-uns des objections des or-

gueilleux philosophes contre le christianisme, qui humiliait leur raison, qui les abaissait au rang des pécheurs ignorants, coupables et perdus, et qui ne leur montrait de salut et de vraie sagesse que dans la foi en un homme pendu à la croix. Les mêmes objections sont avancées de nos jours, et de nos jours aussi, il n'y a de salut en aucun autre qu'en Christ crucifié, et de réelle sagesse qu'en croyant en Lui. Les hommes et leur science faussement ainsi nommée, passent avec leurs objections. Le christianisme, venu de Dieu, défie tous les efforts de l'homme. Il reste debout, établi sur le Rocher des siècles, Christ mort, ressuscité et glorifié.



La jeune servante.

Marie était une jeune domestique qui connaissait et aimait le Seigneur. Le jour dont je parle, elle était dans sa chambrette, mettant son chapeau et sa jaquette pour aller faire une commission. Mais son miroir ne reflétait pas du tout une figure heureuse. Elle était mécontente d'avoir été dérangée dans son ouvrage, et n'avait pas su réprimer ce mouvement d'humeur.

« Marie ! Marie ! » cria sa maîtresse, « n'êtes-vous pas encore prête ? » Marie obéit à l'appel, et se mit promptement en route.

C'était par une charmante matinée ; Marie se sentit bientôt calmée, et elle n'avait pas fait beaucoup de chemin avant d'avoir jugé combien elle avait eu tort, et recouvré sa bonne humeur habituelle. « C'était bien mal à moi, » pensait-elle, « de murmurer, parce qu'il me fallait quitter mon ouvrage pour aller de-

mander des nouvelles de la pauvre demoiselle S. » Ici une ombre de tristesse voila sa figure. « On dit qu'elle est mourante, » continua-t-elle ; « mais si elle aime Jésus, elle n'a pas peur, j'en suis sûre. »

Marie connaissait un peu l'amour de Jésus envers elle, mais elle n'avait pas encore appris à tout Lui abandonner, à être soumise en tout, et ainsi à surmonter son impatience dans ses petites épreuves et ses petits désappointements.

Jetons maintenant un regard dans la maison où Marie devait se rendre et dont elle approchait. Près de l'une des fenêtres était assise une dame qui la voyait venir avec un cœur rempli de tristesse et d'amertume. « Pourquoi, » soupirait-elle, « faut-il que ma fille endure de telles souffrances, tandis que cette petite domestique a l'air si heureuse ? » Et se levant, elle alla au-devant de Marie qui entrait dans la maison, et lui dit : « Vous venez, je suppose, de chez Madame E., prendre des nouvelles de ma fille. Peut-être qu'une figure fraîche et gaie la ranimera un peu. Venez auprès d'elle et faites-lui votre message à elle-même. »

Marie, qui était venue souvent dans cette maison pour avoir des nouvelles, suivit la dame, très étonnée qu'on lui fit un tel honneur, à elle une petite servante.

Quand elles furent dans la chambre à coucher, la dame laissa Marie, disant qu'elle allait revenir. Marie alors fixa ses regards sur la figure pâle et dévastée de la jeune mourante. Jamais auparavant pareil spectacle n'avait frappé ses yeux. « Dormait-elle ? » se demandait Marie. Non ; car ouvrant ses paupières, la malade dit, parlant moitié à elle-même, moitié à la jeune servante : « Je suis si fatiguée ! si fatiguée ! » En un moment, toute la timidité de Marie s'évanouit. Son cœur fut rempli de compassion pour

la pauvre souffrante, et s'approchant du lit, elle se pencha vers ce visage amaigri et fatigué, et dit doucement et tendrement : « Ne savez-vous pas que Jésus veut vous donner du repos ? Il vous l'offre maintenant. Il a dit lui-même : Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos. » Et s'enhardissant encore plus, elle prit une Bible qui se trouvait près d'elle et ouvrant au chapitre XI de Matthieu, elle lut de nouveau lentement les précieuses paroles du Sauveur.

« Marquez l'endroit pour moi, » dit la malade, « et parlez-moi encore plus de Jésus. » Dans les quelques moments qui lui étaient ainsi donnés, Marie dit à la jeune mourante tout ce qu'elle connaissait dans son cœur de Jésus et de son amour, et comme elle confessait ainsi simplement quel précieux Sauveur Jésus était pour elle, la malade s'écria : « Je comprends et je vois maintenant. Oh ! qu'il est bon ! »

Elles n'eurent pas le temps de parler davantage ; la dame rentra, et Marie s'en retourna à la maison en s'émerveillant de ce qui venait de se passer.

Deux semaines s'écoulèrent, et Marie fut envoyée encore une fois à cette maison. Elle avait appris dans l'intervalle que la jeune fille était morte. Comme elle s'informait d'elle, une des domestiques lui dit que Mademoiselle S. était morte très heureuse. « Elle ne fut plus la même après votre visite, » ajouta-t-elle. « Je crois qu'on vous donnera sa Bible. Elle l'a laissée pour vous. »

Cher jeune ami chrétien, vous voyez par cette histoire si simple et vraie, à quel précieux service le Maître peut vous appeler, et avec quelle joie vous devez entrer lorsqu'il vous ouvre une porte pour que, d'une manière toute simple, vous parliez de son amour.

**« L'Évangile est la puissance de Dieu
en salut à quiconque croit. »**

Cette parole est toujours vraie, mes jeunes amis ; au temps de Paul, qui l'écrivait aux Romains, comme de nos jours, et je désire, pour le montrer, vous présenter le récit de la conversion de trois jeunes hommes, de nationalités et de religions différentes. Vous y verrez la même et puissante grâce de Dieu qui apporte le salut à tous les hommes, agir dans les cœurs dans des circonstances et des lieux différents, pour produire les mêmes effets bénis : éclairer l'âme et l'amener à la possession de la vie éternelle par la foi au Sauveur.

I. — LE PAÏEN.

Il n'y a pas longtemps qu'un serviteur de Dieu, aux Indes Orientales, était assis un soir à la porte de la maison des missions. Il avait devant lui une table sur laquelle se trouvaient quelques Bibles, des Nouveaux Testaments et des traités dans la langue du pays. Le missionnaire était resté là toute la journée, exposé à la brûlante chaleur du soleil, annonçant à tous ceux qui passaient et qui voulaient l'entendre, le chemin du salut, et leur offrant la parole de Dieu. La plupart s'éloignaient sans daigner même prêter un moment d'attention au messenger de Dieu. Plusieurs s'arrêtaient un instant, mais riaient de ses paroles et s'en allaient en se moquant. Quelques-uns cependant, plus sérieux, recevaient la parole de Dieu sinon encore dans leur cœurs, au moins dans leurs mains. Profondément affligé et priant

pour ce pauvre peuple, le missionnaire, voyant le soleil descendre sous l'horizon, se préparait à rentrer, lorsqu'il aperçut un jeune Hindou qui venait vers lui. A son riche turban, ainsi qu'à son vêtement de soie jaune, on reconnaissait qu'il appartenait à la caste riche et distinguée des brahmines, qui est tenue pour sainte. En s'approchant, il salua le missionnaire, et s'assit près de lui sur une natte.

— Je suis venu, commença-t-il, pour te dire que le service des idoles est un péché. J'ai appris par ce livre qu'il y a un seul Dieu et que le christianisme est la vérité. Je suis un disciple de Jésus, et afin que tous le sachent, je désire que tu me baptises.

En conversant avec le jeune homme, le missionnaire apprit de lui qu'il avait encore sa mère et de nombreux amis, qu'il était possesseur de grandes richesses et revêtu de plusieurs dignités. Il le pria donc d'examiner très sérieusement ce qu'il allait faire. Il lui rappela qu'en se déclarant chrétien, il perdrait, en moins d'une heure, parents, amis et biens — tout ce qu'il pouvait encore nommer sien.

Mais le brahmine répondit : « Je te comprends. J'ai tout pesé soigneusement. D'un côté, j'ai mis Jésus, son amour et son sang versé pour moi, et de l'autre, j'ai placé mon rang, mes amis et mes grands biens. Mais toutes ces choses me sont apparues comme un néant ; plus légères que la vanité. Mon examen est fait. »

Le missionnaire trouva en effet chez le riche brahmine un cœur croyant qui estimait Christ et son opprobre « un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte. » (Hébreux XI, 26.)

Il reçut le baptême et, bientôt après, le jeune homme riche qui avait été accoutumé à une vie princière, se trouva pauvre et délaissé, rejeté par sa mère et sa

famille, chassé de sa caste, et privé de ses biens. Les moindres de ses serviteurs même, qui se prosternaient auparavant en terre devant lui, ne lui témoignaient plus que du mépris, et l'auraient vu mourir sous leurs yeux sans lui témoigner la plus légère compassion. Telle est la puissance des ténèbres sur le cœur de l'homme.

Le jeune Hindou fut rendu capable de tout supporter. Il était devenu un chrétien véritable et heureux. Ayant abandonné les idoles, il s'était tourné vers le Dieu vivant pour le servir, et pour attendre des cieux son Fils Jésus. Pour gagner son pain quotidien, lui, si riche autrefois, entra comme comptable dans une maison de commerce aux appointements modestes de 1500 francs par an.

II. — LES DEUX MAHOMÉTANS.

Dans une ville d'Arabie vivaient deux jeunes hommes, nommés Abdallah et Sabat. Ils étaient amis intimes et tous deux de zélés mahométans. Sabat appartenait à une famille qui faisait remonter sa généalogie à Mahomet. Les deux jeunes gens étaient convenus de faire ensemble un voyage dans les pays étrangers. Après avoir accompli leurs dévotions au tombeau du prophète, ils quittèrent l'Arabie, et se rendirent à Kaboul en traversant la Perse. Abdallah trouva là un emploi au service du prince, tandis que Sabat continuait son voyage vers la Tartarie. Une Bible appartenant à un chrétien arménien de Kaboul, tomba entre les mains d'Abdallah. Il la lut et son cœur fut gagné à Christ. Mais, dans les pays mahométans, on ne devient chrétien qu'au péril de sa vie, surtout lorsqu'on occupe une position élevée. Abdallah s'efforça pendant quelque temps de cacher son changement de pensée, mais lorsqu'il vit que la chose devenait in-

possible, il résolut de fuir et de gagner une ville au bord de la mer Caspienne, où il trouverait une communauté chrétienne.

Il quitta Kaboul sous un déguisement et atteignit la ville de Bokhara dans le Turkestan. Dans les rues de cette ville, il se trouva tout à coup en présence de son ami Sabat, qui le reconnut sur le champ. Il avait entendu parler de la conversion d'Abdallah et en avait été extrêmement irrité. Abdallah vit le danger qui le menaçait, et, se jetant aux pieds de Sabat, il confessa qu'il était chrétien, mais le supplia, au nom de leur ancienne amitié, de ne point le trahir. Mais il ne trouva en lui aucune pitié; Sabat fit saisir son ami par ses serviteurs et le livra à Mourad Schah, le prince de Bokhara. Abdallah fut condamné à mort, et un héraut parcourut la ville pour annoncer l'heure de son exécution. Une foule immense s'assembla; Sabat était aussi présent et tout près d'Abdallah. On offrit au condamné, près duquel se tenait le bourreau armé de son glaive, de lui laisser la vie sauve, s'il abjurait la foi chrétienne. Il refusa avec décision. Le bourreau lui trancha une main. Il resta ferme, bien qu'on pût apercevoir un léger tremblement agiter son bras mutilé. Sur la demande du prince un médecin s'approcha, prêt à bander la blessure si Abdallah se rétractait. Il ne répondit rien, mais éleva ses regards vers le ciel, puis les porta sur Sabat, mais sans colère, avec douceur, comme pour lui dire qu'il lui avait pardonné. On lui coupa l'autre main, mais il ne chancela point et reçut enfin le coup mortel qui mit fin à son martyre. Tout Bokhara fut frappé d'étonnement devant une telle constance.

Sabat avait espéré que devant la mort, Abdallah se rétracterait. Quand son ami ne fut plus, il fut rempli de douleur et de remords. Il voyagea de lieu en lieu

sans trouver de repos. Enfin il se dirigea vers l'Inde et arriva à Madras, il y a peu d'années. La régence lui donna la place de mufti, ou interprète de la loi religieuse mahométane, emploi auquel le recommandait aussi bien son savoir que sa haute naissance. Un jour, dans l'exercice de sa charge, il fut conduit à Visagapatam, et là par hasard, comme on dit, mais en réalité par une direction de la grâce de Dieu, il lui tomba un Nouveau Testament entre les mains. La Société anglaise pour l'extension de la connaissance chrétienne en avait mis un grand nombre en circulation. Sabat lut attentivement le livre et le compara avec le Coran. La vérité de la parole divine inonda son âme comme d'un flot de lumière, ainsi qu'il le disait lui-même. Bientôt après il retourna à Madras pour se faire baptiser. Il abandonna sa charge, fit une profession publique de sa foi et fut baptisé sous le nom de Nathanaël. Il résolut de consacrer sa vie entièrement à Dieu, et s'occupa de la traduction de la Bible en persan. Mais son grand but est de faire connaître l'Évangile à ses compatriotes arabes.

Telle est la merveilleuse puissance de la parole de Dieu, de l'Évangile, pour convertir les âmes.

(A suivre.)

De ta Parole la puissance,
Jésus, a pénétré mon cœur ;
Ton amour, ta grande clémence,
M'ont fait connaître le bonheur.
Vivre pour Toi, mon tout, ma vie,
Divin Sauveur, ô mon trésor !
Que ce soit là ma seule envie,
Mon but constant, jusqu'en la mort !



« Qu'aurait fait Jésus ? »

C'était par une très chaude matinée d'été. Une petite fille, assise dans un coin d'une grande salle d'école, essayait en vain de fixer son attention sur le problème qu'elle avait à résoudre. Depuis une demi-heure elle s'était efforcée d'arriver à un résultat juste, mais d'une manière ou d'une autre, elle ne réussissait pas. En levant les yeux, elle voit sur le coin du pupitre un livre. Oui, c'est bien celui d'où a été pris le problème; la solution doit y être; seulement un coup d'œil, et elle sera tirée d'embarras. Elle se lève vivement et étend la main; mais tout à coup elle s'arrête. « Qu'aurait fait Jésus ? » dit-elle à demi-voix. Et vite elle retourne à sa place pour essayer encore, et encore. Presque au même instant

la cloche sonne annonçant la fin de l'école, et toutes les jeunes filles sortent, laissant Ada seule.

Peu à peu le problème s'achève, et Ada, contente d'avoir accompli sa tâche, s'élançe aussi dehors. Appuyée près de la porte de la cour, une gentille fillette attendait.

— Oh ! Lucie, dit Ada, comme c'est aimable à toi de m'avoir attendue.

— Je n'aurais pas attendu, répondit Lucie, si je n'avais pas pensé à notre devise : « Qu'aurait fait Jésus ? »

— Et c'est aussi ce qui m'a fait rester à l'école, dit Ada, et elle raconta à son amie la tentation qu'elle avait éprouvée.

— N'as-tu donc pas pensé à demander au Seigneur Jésus de t'aider ?

— Non. C'est que, vois-tu, Lucie, je ne suis pas moitié aussi bonne que toi, et Ada serra doucement le bras de Lucie. — Quelquefois il me semble que je n'aime pas du tout le Seigneur.

— Je ne pense pas que ce soit le cas, Ada ; car si tu n'aimais pas le Seigneur, comment notre devise aurait-elle eu quelque influence sur toi ? Mais vois-tu, ma chérie, c'est à son amour pour nous, pauvres pécheurs, et non à notre amour pour Lui, que nous devons penser ; car du moment que nous regardons à nous-mêmes, nous commençons à douter.

Les deux jeunes filles se séparèrent pour gagner chacune sa demeure, et la conversation prit fin.

Des années passèrent, les jeunes écolières avaient grandi, et chacune avait eu à suivre son chemin dans ce monde. Ada avait quitté depuis longtemps son amie, et Lucie se demandait ce qu'elle était devenue. Enfin une lettre arriva. Ada disait à Lucie comment, au milieu des douleurs, des tentations et du péché qui règne dans le monde, le Seigneur l'a-

vait gardée dans le chemin étroit, et comment la devise de leurs jours d'école la guidait encore : « Qu'aurait fait Jésus ? »

Chers jeunes amis, le Seigneur vous connaît, vous aime, et vous appelle à tourner vos cœurs vers Lui. Puisse chacun de vous répondre à son appel, et prendre aussi pour sa devise : « Qu'aurait fait Jésus ? »

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

HISTOIRE D'ABIGAÏL.

(1 Samuel XXV.)

SOPHIE. — Chère maman, tu m'as promis de me dire aujourd'hui comment Abigaïl empêcha David de se venger de Nabal.

LA MÈRE. — Un serviteur de Nabal qui avait entendu la manière grossière dont celui-ci avait répondu aux envoyés de David, vint le rapporter à Abigaïl. En même temps, il lui dit combien les hommes de David avaient été bons pour eux. Ce serviteur de Nabal craignait que David ne pût souffrir une telle injure, et, connaissant la sagesse d'Abigaïl, il espérait qu'elle trouverait un moyen de détourner l'orage qui les menaçait. « Sache et vois, » lui dit-il, ce que tu as à faire, car le mal est décidé contre notre maître et contre toute sa maison; mais il est trop fils de Bélial (trop méchant) pour qu'on parle avec lui. »

SOPHIE. — Abigaïl devait être bien embarrassée.

LA MÈRE. — Je le pense; mais Dieu lui mit au cœur ce qu'elle devait faire pour écarter le danger et empêcher David de commettre un péché. Elle se hâta de faire mettre sur des ânes deux cents pains, deux outres de vin, cinq moutons tout apprêtés, cinq mesures de grain rôti, cent gâteaux de raisins secs et deux cents gâteaux de figues sèches. Puis elle monta sur son âne, fit passer ses serviteurs avec les provisions devant elle, et alla avec eux à la rencontre de David.

SOPHIE. — N'avait-elle pas peur de se trouver devant cette troupe de gens armés ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il ne faut jamais avoir peur quand on fait le bien. D'ailleurs, Abigaïl avait confiance en David. Dès qu'elle le vit, elle descendit de son âne, se prosterna devant lui, et dit : « A moi l'iniquité, mon seigneur ! Écoute les paroles de la servante. »

SOPHIE. — Pourquoi parle-t-elle ainsi, maman ? Elle n'avait fait aucun mal. Mais je vois, elle prend sur elle la faute de son mari, n'est-ce pas ? Oh ! c'est beau de sa part. Jésus a ainsi pris nos fautes sur Lui. C'est du dévouement cela, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, et je suis bien aise que tu voies cela, Sophie. Abigaïl continua en disant : « Que mon seigneur ne fasse pas attention à cet homme de Bélial, à Nabal ; car il est tel que son nom. Son nom est Nabal, et la folie est avec lui. »

SOPHIE. — Mais, maman, ce n'était pas bien à Abigaïl de parler ainsi de son mari.

LA MÈRE. — Elle ne voulait certainement pas l'injurier, mon enfant. C'est comme si elle avait dit à David qu'il ne devait pas s'irriter des paroles d'un homme qui n'était pas dans son bon sens. « Je n'ai pas vu, » dit elle, les jeunes hommes que tu as

envoyés. » Sa pensée était que, si elle les avait vus, elle ne les aurait pas renvoyés à vide, et elle le regrette. Puis elle ajoute ces belles paroles. « L'Éternel est vivant, et ton âme est vivante, que l'Éternel l'a empêché d'en venir au sang et de te faire justice par ta main. » Tu vois, Sophie, qu'Abigaïl ne s'attribue pas la gloire d'avoir arrêté David ; non, c'est l'Éternel qui l'a fait. Elle n'a été que l'instrument dont l'Éternel s'est servi. C'est à cela que l'on reconnaît le vrai serviteur et la vraie servante de Dieu : ils sont *humiles*.

SOPHIE. — Je comprends maintenant mieux, maman, la louange qui est donnée à Abigaïl (1). Mais je suis bien aise que tu continues à me montrer son beau caractère. J'aimerais être comme elle.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. La parole de Dieu, dans ses divers récits, nous retrace des exemples à imiter et d'autres à éviter. Abigaïl n'était pas seulement une personne de bon sens, dévouée et humble, mais elle avait aussi foi dans ce que Dieu avait dit à l'égard de David. Nous allons voir comment elle l'exprime. D'abord elle offre son présent, puis elle dit en s'humiliant de nouveau : « Pardonne, je te prie, la transgression de ta servante. » Mais ensuite elle ajoute : « L'Éternel fera certainement une maison stable à mon seigneur ; car mon seigneur combat les combats de l'Éternel, et la méchanceté n'a jamais été trouvée en toi. Et un homme s'est levé pour le poursuivre et pour chercher ta vie, mais la vie de mon seigneur est liée dans le faisceau des vivants par devers l'Éternel ton Dieu ; et l'âne de tes ennemis, il la lancera du creux de la fronde. » Tu vois, Sophie, qu'Abigaïl reconnaissait David pour le vrai roi d'Israël dont Saül — un homme, dit-elle — était

(1) Voyez le verset 3.

le persécuteur ; qu'elle avait la certitude que Dieu l'établirait d'une manière stable comme roi, que l'Éternel gardait soigneusement la vie de son serviteur et que, quant aux méchants, ses ennemis, ils périeraient. C'était la foi d'Abigaïl, bien grande, car David était alors pauvre et persécuté, mais elle croyait Dieu, et apportait à « l'homme selon le cœur de Dieu » l'hommage de ses biens et de sa personne.

SOPHIE. — Je comprends ce que tu me dis, chère maman, et il me semble que telle était la foi des disciples du Seigneur Jésus. Il était pauvre et méprisé, et cependant ils croyaient qu'il était le Christ, le Fils de Dieu, et qu'il régnerait un jour. Et c'est aussi notre foi, n'est-ce pas ? La parole de Dieu nous dit qu'après avoir souffert et être mort pour nos péchés, Jésus a été ressuscité et est maintenant au ciel dans la gloire d'où nous l'attendons. Nous croyons cela, parce que Dieu le dit dans sa parole, et nous en sommes heureux. Mais dans ce que tu m'as dit, il y a une chose qui m'a frappée, c'est qu'Abigaïl dise : « Et la méchanceté n'a jamais été trouvée en toi. » David avait pourtant commis bien des fautes.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; il a commis de grandes fautes, et nous ne devons, ni ne pouvons les excuser. Mais son cœur a toujours été pour l'Éternel, et c'est dans ce sens que la méchanceté n'était pas trouvée en lui. S'il avait commis une faute, il s'en humiliait et la confessait (1). C'est comme l'apôtre Pierre. Il aimait certes le Seigneur Jésus, et pourtant il le renia. Mais il pleura amèrement, et Jésus le restaura (2). Il faut bien nous souvenir que, quand même nous sommes des enfants de Dieu, si,

(1) Psaume XXXII et LI ; 2 Samuel XII, 13

(2) Matthieu XXVI, 69-75.

comme David et Pierre, nous écoutons notre propre cœur, nous tomberons. Il n'y a de force pour nous qu'en restant attachés au Seigneur.

SOPHIE. — Je crois bien comprendre, maman. David n'était pas un homme comme Nabal. Il ne vivait pas dans la méchanceté; il ne suivait pas habituellement les pensées, les désirs et les convoitises de son cœur.

LA MÈRE. — Abigaïl continua à exprimer sa confiance dans l'accomplissement des promesses de Dieu à l'égard de David : « Il arrivera, » dit-elle, « que lorsque l'Éternel aura fait à mon seigneur selon tout le bien dont il a parlé à ton sujet, et qu'il l'aura établi prince sur Israël, ceci ne sera point pour toi une occasion de chute, ni un achoppement pour le cœur de mon seigneur, d'avoir sans cause versé le sang, et que mon seigneur se soit fait justice à lui-même » Abigaïl était bien certaine que David régnerait, mais elle ne voulait pas qu'il eût alors ce grand remords d'avoir versé le sang et de n'avoir pas remis sa cause à Dieu. Dieu se servait ainsi d'Abigaïl pour parler à la conscience de David. Elle était *fidèle* à accomplir sa mission. Elle le faisait humblement, mais courageusement.

SOPHIE. — Cela me rappelle, maman, que Paul parlait aussi fidèlement et courageusement à Félix (1).

LA MÈRE. — C'est vrai. Le serviteur de Dieu ne fait pas acception de personnes. Écoute maintenant les dernières paroles d'Abigaïl à David : « Et quand l'Éternel aura fait du bien à mon seigneur, souviens-toi de ta servante. »

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est comme les paroles du brigand crucifié avec Jésus. Il disait : « Souviens-

(1) Actes XXIV, 52.

toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume (1). » Il avait la même foi et la même espérance qu'Abigaïl. Bien que Jésus fût crucifié, il croyait en Lui comme au Roi à venir. Que c'est beau !

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Toute la parole de Dieu est instructive et remplie de beauté. David eut son cœur touché et dit : « Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, qui en ce jour t'a envoyée à ma rencontre ! Et bénie soit ta sagesse, et bénie sois-tu, toi qui en ce jour m'as empêché d'en venir au sang et de me faire justice par ma main ! » Puis il accepta le présent d'Abigaïl, et comme un roi lui dit : « Monte en paix dans ta maison ; regarde, j'ai écouté ta voix, et je t'ai accueillie avec faveur. »

SOPHIE. — Comme Abigaïl devait être heureuse ! Et cela encore me fait souvenir de la pauvre femme pécheresse qui était venue apporter à Jésus son offrande, un vase de parfum, et à qui Jésus dit avec tant d'amour : « Tes péchés sont pardonnés ; ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix (2). » N'est-ce pas, maman, David agit ici comme le Seigneur ?

LA MÈRE. — Il était, en effet, le type du Seigneur, mais David était un homme pécheur, et Jésus était le Fils de Dieu. David épargne à Nabal et Abigaïl la mort du corps, mais Jésus, en pardonnant, donne la vie éternelle.

SOPHIE. — Est-ce qu'Abigaïl dit à Nabal ce qu'elle avait fait ?

LA MÈRE. — Elle ne le lui dit pas tout de suite ; car lorsqu'elle rentra, elle trouva Nabal faisant un festin de roi et ivre à l'excès. Mais le lendemain matin, quand il fut sobre, elle lui raconta tout.

SOPHIE. — La bonté de David ne toucha-t-elle pas son cœur ?

(1) Luc XXIII, 42. — (2) Luc VII, 48, 50.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Ni la pensée du grand danger qu'il avait couru, ni le dévouement de sa femme, ni la générosité de David, ne parlèrent à sa conscience et à son cœur, et ne l'amènèrent à reconnaître le roi choisi de Dieu. « Son cœur mourut au dedans de lui et devint comme une pierre, » dit l'Écriture ; c'est-à-dire qu'il s'endurcit dans ses mauvais sentiments. Alors, comme autrefois il était arrivé à Pharaon, l'Éternel lui-même frappa Nabal, dix jours après ces événements, et il mourut. Tel sera le sort de tous les pécheurs qui s'endurcissent et ne veulent pas recevoir Jésus : ils tomberont sous le coup du jugement divin (1). Ainsi Dieu prit en main la cause de David, ainsi Dieu vengera aussi un jour son Fils bien-aimé des injures et du mépris des hommes.

SOPHIE. — Ce sera terrible, chère maman. Abigaïl était bien heureuse d'avoir échappé. Mais que devint-elle ?

LA MÈRE. — David, qui avait été touché de sa sagesse, de son dévouement et de sa foi, envoya des serviteurs pour lui demander d'être sa femme. Et bien que David fut encore pauvre et fugitif, Abigaïl n'hésita pas un moment à accepter la proposition de David. Elle se prosterna et dit : « Voici, ta servante sera une esclave pour laver les pieds des serviteurs de mon seigneur. » Elle préféra, comme Moïse (2), l'opprobre avec David, aux aises et aux richesses du monde. Elle se donna tout entière à son seigneur pour lui être soumise en tout, même dans les choses les plus humbles. Et c'est ainsi qu'Abigaïl est un type de l'Église du Seigneur, de « l'Assemblée » qui est soumise au Christ (3). Et elle nous est en exemple, afin que nous préférions Christ à tout et que

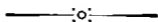
(1) 2 Thessaloniens I, 8, 9.

(2) Hébreux XI, 24-26. — (3) Éphésiens V, 24.

nous aimions à le servir dans les plus petites et les plus humbles circonstances de la vie.

SOPHIE. — Chère maman, c'est une très belle histoire que celle d'Abigaïl. Je te remercie beaucoup de me l'avoir racontée et expliquée. Je désire être comme elle, sage, dévouée, humble et fidèle au Seigneur Jésus.

LA MÈRE. — Dieu l'en fera la grâce, mon enfant.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

ATTAQUES CONTRE LE CHRISTIANISME.

D'autres ennemis que les philosophes avec leurs raisonnements, attaquaient le christianisme. Ceux-ci et les persécuteurs étaient des ennemis du dehors. Il en sortit de plus dangereux du milieu même des chrétiens. Tout en semblant accepter la doctrine chrétienne, ils la corrompaient. Vous devez vous rappeler, mes jeunes amis, que l'apôtre Paul mettait en garde les anciens d'Éphèse et toute l'Église contre ces deux classes d'adversaires : « Je sais, » dit-il, « qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau ; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux. » (Actes XX, 29, 30.)

Ces paroles se réalisèrent. Les apôtres, déjà de leur vivant, virent des hommes enseignant des doctrines pernicieuses se glisser dans l'Église, et

eurent à les combattre. Plusieurs passages des épîtres sont dirigés contre les faux docteurs et étaient des avertissements adressés aux fidèles pour les mettre en garde contre ces pernicieux enseignements. Nous profitons de nos jours de ces avertissements, car l'ennemi du Seigneur a renouvelé et renouvelle de tous temps ses attaques contre la vérité qui sauve. Quelle grâce de Dieu, mes jeunes amis, de posséder la parole de Dieu, qui est l'épée de l'Esprit, au moyen de laquelle nous pouvons repousser les assauts de Satan !

L'une des premières erreurs que les apôtres eurent à combattre, fut celle qu'introduisaient les docteurs *judaïsants*. Ils voulaient astreindre les chrétiens à observer la loi de Moïse et allaient même jusqu'à dire que, sans cela, on ne pouvait être sauvé. (Actes XV, 1.) Vous comprenez, mes jeunes amis, que c'était dire que l'œuvre de salut accomplie par Christ à la croix, n'était pas suffisante ; c'était introduire le principe du salut par les œuvres et anéantir la grâce de Dieu. Aussi les apôtres à Jérusalem condamnèrent-ils en termes énergiques cette doctrine (Actes XV, 24), et nous voyons l'apôtre Paul la combattre fortement dans plusieurs de ses épîtres, mais surtout dans celle aux Galates. De nos jours, on ne cherche pas à nous ramener à l'observation des cérémonies de la loi ; mais il ne manque pas de personnes qui pensent et disent qu'il faut faire des œuvres, de bonnes œuvres pour obtenir le salut, tandis que les bonnes œuvres sont le fruit du salut reçu dans l'âme. (Éphésiens II, 8-10.)

Malgré la décision des apôtres, les docteurs *judaïsants* continuèrent à enseigner. D'un autre côté, des chrétiens sortis d'entre les Juifs continuèrent à rester attachés aux cérémonies *judaïques* et à les regarder comme obligatoires, même après la destruc-

tion de Jérusalem. Ils formèrent en Judée une secte peu nombreuse, nommée les Ébionites ou pauvres. D'autres erreurs très graves s'introduisirent parmi eux. Ils regardaient Jésus comme n'étant qu'un homme, fils de Joseph et de Marie, et revêtu de l'Esprit divin à son baptême. C'était renverser le christianisme. Hélas ! on trouverait de nos jours, parmi ceux qui se disent chrétiens, des personnes qui déshonorent ainsi le Seigneur, qui est « sur toutes choses Dieu béni éternellement » (Romains IX, 5), en même temps qu'homme parfait. Chers jeunes amis, tenons ferme à la parole de Dieu et à ce qu'elle nous dit de la Personne adorable de Christ.

Outre les paroles prophétiques de Paul aux anciens d'Éphèse, les épîtres annoncent que, dans les derniers jours, les choses iraient de mal en pis, les imposteurs séduisant et étant séduits. (2 Timothée III, 13.) « L'Esprit, » dit Paul, « annonce expressément qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons. » (1 Timothée IV, 1.) Pierre dit : « Il y aura parmi vous de faux docteurs qui introduiront furtivement des sectes de perdition » (2 Pierre II, 1), et l'apôtre Jean exhorte les saints à éprouver les esprits, parce que « plusieurs faux prophètes sont sortis dans le monde, » et ailleurs il dit : « Il y a maintenant aussi plusieurs antichrists qui sont sortis du milieu de nous. » (1 Jean IV, 1 ; II, 18, 19.) Un antichrist, vous le savez, est celui qui s'oppose à Christ.

On donnait à ces faux docteurs ou faux prophètes le nom d'hérétiques, et leurs doctrines, contraires à la vérité selon les Écritures, étaient appelées des hérésies. De très bonne heure, il surgit un grand nombre d'hérésies dans l'Église. Toutes provenaient du travail de l'esprit humain qui veut s'ingérer « dans

des choses qu'il n'a pas vues » (Colossiens II, 18), qui veut par lui-même pénétrer dans les choses profondes de Dieu (1 Corinthiens II, 10, 11), et expliquer ce qui lui est incompréhensible, en raisonnant et inventant, au lieu de se soumettre simplement à la parole de Dieu.

Il serait bien long et superflu de vous raconter toutes les hérésies qui surgirent. Je vous dirai seulement quelques traits qui leur sont communs. En général, ces hérétiques prétendaient arriver par la philosophie, par les efforts de leur intelligence et de leur raison, à une connaissance plus élevée, plus profonde, des choses de Dieu, que celle que donne l'Écriture. C'est pourquoi ils se nommaient *gnostiques*, d'un mot grec qui veut dire *connaissance*, et leur doctrine est appelée le *gnosticisme*. Ils distinguaient deux sortes de personnes, les spirituels ou parfaits qui avaient la possession de la science, et ceux qui croyaient sans avoir pénétré dans les profondeurs de la connaissance. Pour eux la parole écrite était insuffisante ; ils la complétaient ou la redressaient par d'anciennes traditions ou par la lumière intérieure, c'est-à-dire celle de leur propre esprit ou de leur imagination. Vous pouvez comprendre d'après cela, pourquoi l'apôtre Paul avertissait les Colossiens à ne pas se laisser séduire « par des discours spécieux, » « par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes. » (Colossiens II, 4-8.)

Ces hérétiques prétendaient qu'il y avait deux principes éternels et opposés, Dieu et la matière origine du mal, de sorte que le mal dans l'homme git dans son corps. Ils oubliaient ou mettaient de côté l'Écriture, qui nous apprend que Dieu a créé toutes choses (Genèse I, 1), et que le mal vient de la rébellion de la créature contre son Créateur et git

non dans son corps, mais dans son cœur. (Matthieu XV, 19)

Une autre grande et mortelle erreur des gnostiques est qu'ils ne croyaient pas que le Fils de Dieu eût réellement pu revêtir un corps, souffrir et mourir. Ils disaient donc que le corps de Christ n'était qu'une apparence, un fantôme. En niant ainsi la vraie humanité du Seigneur et la réalité de ses souffrances et de sa mort, ils annulaient la rédemption. Cérinthe, qui vivait du temps de l'apôtre Jean, était un de ces gnostiques que l'on nommait *docètes* ou *apparents*, à cause de leurs idées sur le corps de Christ. Plusieurs passages des épîtres de Jean font allusion à ces fausses doctrines, par exemple quand l'apôtre écrit : « Tout esprit qui ne confesse pas Jésus-Christ venu en chair, n'est pas de Dieu : et ceci est l'esprit de l'antichrist. » (1 Jean IV, 2, 3.) « Plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde, ceux qui ne confessent pas Jésus-Christ venant en chair. » (2 Jean 7.) Mais ces paroles ont une portée plus étendue et s'appliquent aussi à des erreurs qui ont cours de nos jours touchant la Personne adorable du Seigneur.

Selon les gnostiques, ce monde, où le mal règne, ne saurait avoir pour auteur le Dieu suprême. Ils prétendaient qu'il avait été créé par une intelligence céleste d'une nature inférieure, qu'ils nommaient le *démiurge* et que quelques-uns estimaient ennemi de Dieu. Ils enseignaient que de Dieu le Père existant par Lui-même était né un être supérieur nommé Intelligence, de l'Intelligence procédait la Parole (ou le Logos), de la Parole la Prudence, de celle-ci la Sagesse et la Puissance, et de ces deux les Puissances, les Principautés et les Anges qu'ils nommaient anges supérieurs, par qui le ciel le plus élevé fut fait ; de ceux-ci procédaient d'autres anges et d'autres cieux. Tous ces

êtres qu'ils imaginaient, ils les nommaient des *éons*. Les éons servaient, disaient-ils, d'intermédiaires entre le vrai Dieu suprême et le Jéhova des Juifs qui n'était pas le Dieu suprême, entre le Père et le Fils, entre le Christ et les hommes. Selon ces hérétiques, le Père ineffable aurait envoyé son premier-né, l'Intelligence, qui est aussi appelé Christ, pour sauver ceux qui croient en Lui, et les délivrer de la tyrannie des auteurs du monde. Il vint sur la terre en apparence d'homme, mais ne souffrit point.

A ces folles imaginations, ils en ajoutaient bien d'autres. Je vous ai cité quelque chose de ces erreurs, pour vous montrer à quels dangers on est exposé quand on laisse le terrain solide de la parole écrite. Vous comprendrez aussi mieux par là ce que l'apôtre Paul écrivait aux Colossiens qui risquaient d'être entraînés par ces faux docteurs. Ces hérétiques abaissaient la gloire de Christ, qu'ils disaient n'être qu'une créature. L'apôtre nous présente Christ comme le Fils de l'amour de Dieu, son image, Dieu lui-même, Créateur de toutes les choses visibles et invisibles, aux cieux et sur la terre, Créateur des principautés et des puissances. En Lui, dit-il, habite corporellement toute la plénitude de la déité. Puis, quant à son œuvre, Paul nous le montre faisant la paix par le sang de sa croix, nous réconciliant avec Dieu par le corps de sa chair, par la mort. (Colossiens I, 14-17 ; 20-22.) Ainsi, à l'occasion de ces erreurs, l'Esprit Saint déploie devant nos yeux toutes les gloires de la Personne du Seigneur, en création et en rédemption, et nous fait voir qu'en tout, Christ tient la première place. Quel trésor nous avons dans la parole de Dieu et dans la Personne de Jésus, pour réjouir nos cœurs, bien établir nos âmes dans la vérité, et nous garantir ainsi de l'erreur!

Il faut encore ajouter que parmi ces faux docteurs, les uns, estimant que le mal git dans le corps, exhortaient à dompter la chair par de sévères mortifications, tandis que d'autres, pour la même raison, s'abandonnaient à la sensualité et à l'immoralité, estimant que les actions du corps ne touchaient pas à la pureté de l'âme. L'apôtre Paul a en vue les premiers, en Colossiens II, 21, 23, et Jude parle des seconds, aux versets 4, 8, 12, de son épître.

Deux traits caractérisent tous ces hérétiques. Le premier, c'est que, d'une manière ou d'une autre, ils attaquaient la Personne et l'œuvre du Sauveur; le second, c'est qu'ils tronquaient ou altéraient les Écritures. Ainsi Marcion, l'un d'eux, qui vivait au second siècle, enseignait que le Dieu et le Messie de l'Ancien Testament n'étaient pas le Dieu et le Christ du Nouveau. En même temps, pensant ainsi pouvoir appuyer ses erreurs, il n'admettait que l'évangile de Luc et dix des épîtres de Paul, et rejetait le reste des Écritures.

Chers jeunes amis, de nos jours nous voyons aussi l'ennemi attaquer ces deux fondements du christianisme — la parole de Dieu et la Personne du Seigneur. Il cherche ainsi à ébranler la foi des croyants et empêcher les âmes d'être sauvées. Oh ! tenez ferme à ces deux choses. Que le Seigneur puisse dire de vous : « Tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom. » (Apocalypse III, 8.)

Des écrivains chrétiens comme Irénée, Tertullien, Origène, dont je vous ai parlé, réfutèrent dans leurs écrits soit les philosophes, soit les hérétiques. Malheureusement eux-mêmes ne furent pas à l'abri d'erreurs dans leurs enseignements. Ainsi l'Église était attaquée par les ennemis du dehors et du dedans, et ses conducteurs eux-mêmes ne veillèrent pas assez et laissèrent s'introduire, soit dans la doc-

trine, soit dans le culte, bien des choses que n'enseigne point la parole de Dieu et qui même sont condamnées par elle. On suivit des traditions d'hommes et des raisonnements, et on finit par accepter même des pratiques qui tenaient du paganisme, du judaïsme et des erreurs gnostiques. C'est ainsi que l'Église déchet de son premier amour et se corrompt de plus en plus. Je vous parlerai plus tard de cette décadence.



**« L'Évangile est la puissance de Dieu
en salut à quiconque croit. »**

(Suite et fin de la page 160)

III. — LE JUIF.

Hermann Warszawiak naquit en 1865 à Varsovie de parents juifs distingués et pieux. Plusieurs membres de sa famille avaient été des rabbins éminents. Son père est négociant dans la capitale de la Pologne. Étant jeune garçon, Hermann dut, comme c'est la coutume dans les familles juives russes qui ont de la piété, étudier le Talmud et d'autres écrits hébraïques. Comme sa famille était, selon la tradition, de la race sacerdotale, il lui fallut étudier avec soin le Lévitique, qui traite des sacrifices. Par la grâce de Dieu, ce fut le moyen de l'amener à l'Agneau offert en sacrifice sur Golgotha. Hermann était un garçon sérieux et réfléchi, et il se demandait pourquoi l'on

ne présentait plus à Dieu les offrandes requises. Il posa un jour la question à son père qui lui répondit : « Nous ne pouvons plus présenter ces offrandes, parce que nous n'avons plus de temple. » — « Mais alors comment pouvons-nous obtenir le pardon de nos péchés ? » continua le jeune garçon. — « Par nos prières et par nos jeûnes, » répondit le père. — « Mais nos pères n'ont-ils pas aussi jeûné et prié ? » dit l'enfant, « et cependant ils devaient apporter leurs offrandes : un agneau sans tache ou un jeune taureau sans défaut, comme sacrifice pour le péché. »

Le père s'impatienta et dit : « Tu ne dois pas faire tant de questions, Hermann ; quand le Messie viendra, il mettra tout en ordre. » — « Quand sera-ce ? » demanda Hermann. — « Je te le répète, n'en demande pas tant. » C'est ainsi que le père renvoya le jeune questionneur. Hermann se tut, mais dans son cœur il n'était pas satisfait.

Hermann fut envoyé, pour poursuivre ses études, chez un de ses oncles, un pieux rabbin. Celui-ci en le recevant, lui dit ces paroles d'Amos : « Prépare-toi à rencontrer ton Dieu. » Cette parole entra comme une flèche dans le cœur du jeune homme. Comment pourra-t-il se préparer et se rendre propre à cette rencontre ? Car ici encore il n'y avait pas de sacrifice pour le péché, et il était un pécheur. Et plus il se montrait exigeant envers lui-même, plus il voyait clairement et sentait profondément qu'il était coupable devant Dieu. Il priait, jeûnait et traitait durement son corps, mais cela ne le rapprochait point de Dieu.

Ainsi passa son adolescence. Il termina ses études pour être rabbin et épousa la fille d'un banquier de Lods en Pologne. Là il remplit ses fonctions et prêchait dans la synagogue que son beau-père avait fait construire. Tous ses discours avaient pour objet les

prophéties qui concernent le Messie promis, car le jeune rabbin comprenait que toutes les bénédictions, la délivrance temporelle et éternelle d'Israël, ne pouvaient se trouver qu'en Lui. Ses pensées se portaient vers cette parole d'Ésaïe : « Par ses meurtrissures nous sommes guéris. » (Ésaïe LIII, 5.)

Des chrétiens fidèles de la ville, ayant entendu parler de ces étranges prédications de Warszawiak, vinrent voir le jeune rabbin. Cela irrita les Juifs qui, à la fête de Pâque, ne voulurent point écouter sa bénédiction et quittèrent la synagogue. L'irritation de ses coreligionnaires devint telle, qu'il dut se réfugier chez son père à Varsovie. Mais leur haine le poursuivit là, et il dut s'enfuir à Breslau : sa vie n'était plus en sûreté.

Peu après son arrivée dans cette ville, comme il se promenait un dimanche matin, il entendit des chants sortir d'un édifice près duquel il passait. Au-dessus d'une des fenêtres, il lut une inscription indiquant que c'était une salle de prédication. Il entra et entendit le Dr David Edward, prédicateur bien connu de l'Église libre d'Écosse, parler sur Jean X, 16-17 : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut que je les amène, elles aussi ; et elles écouteront ma voix, et il y aura *un seul troupeau et un seul berger*. A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. » Quelle fut la surprise du jeune rabbin en entendant la vraie explication de ces paroles, savoir que le Berger d'Israël avait encore d'autres brebis, celles qui n'étaient pas de la bergerie d'Israël, mais d'entre les païens, et que le Berger mettait sa vie pour toutes, afin de les réunir en un seul troupeau (Jean XI, 51, 52), savoir l'Église ou la communauté chrétienne.

Depuis ce moment, Warszawiak eut de fréquents

entretiens avec le Dr Edward, et Dieu se servit de son vieux et vénérable serviteur pour faire connaître la voie du salut au jeune rabbin. Environ six mois après cette prédication, Warszawiak trouva la paix dans la foi au Seigneur Jésus, le Fils de Dieu. Il passa par beaucoup de combats d'âme, de doutes et de difficultés. Mais si Dieu ne lui envoya pas, comme au prophète Daniel, un ange pour l'instruire, il le fit par sa parole et son Esprit Saint. Après avoir beaucoup prié et sondé les Écritures, le jeune rabbin s'écria : « Je vois tout maintenant ; je crois, je crois, je crois. Jésus est mort pour moi : je suis sauvé. » Il avait trouvé l'Agneau sans défaut offert pour ses péchés, celui après lequel, étant encore enfant et dans l'ignorance, il s'informait et soupirait. Aujourd'hui Warszawiak qui, de Breslau dut fuir en Ecosse, puis de là en Amérique, est à New-York, où il prêche publiquement l'Évangile.

Et maintenant, jeune lecteur qui portes le nom de chrétien, as-tu reçu *pour toi-même* dans ton cœur cet Évangile qui est *la puissance de Dieu* pour le salut ? Cette puissance qui a sauvé le païen, le mahométan et le Juif, t'a-t-elle aussi sauvé ? Es-tu né de nouveau ? (Jean III, 3.) As-tu la vie éternelle ? (Jean III, 16.) Peux-tu te dire bienheureux ? (Psaume XXXII, 1, 2.) Es-tu propre pour le ciel ? (Colossiens I, 12.) Es-tu un enfant de Dieu ? (Romains VIII, 14-16.)

Si tu ne connais pas cette puissance, ta profession de christianisme n'est rien, tu es encore une vierge folle sans huile dans ta lampe, tu es encore dans les péchés. Et si tu meurs tel, où iras-tu, que deviendras-tu ? Oh ! prépare-toi à rencontrer Dieu en venant à Christ.



Cantique du soir

Tandis qu'en la nuit sombre,
Dans le silence et l'ombre,
Tout repose en tout lieu,
Eveille-toi, mon âme !
En adorant, proclame
L'amour infini de ton Dieu.

L'astre qui nous éclaire,
Cache à notre hémisphère
Son éclat radieux ;
Mais Jésus, que j'adore,
Est l'éternelle aurore
Qui luit sur moi du haut des cieux.

La splendeur des étoiles
 Qu'on voit percer les voiles
 De la plus sombre nuit,
 Est moins vive et brillante
 Que la gloire éclatante
 A laquelle Dieu me conduit.

L'habit que je dépose
 De mon corps qui repose
 Me rappelle la mort ;
 Mais ta grâce fidèle.
 Ta puissance éternelle
 O Dieu ! viendra changer son sort.

Bientôt à la lumière
 Je ferme ma paupière ;
 Mais, Seigneur, en ta paix,
 Je dors en assurance :
 Car sur nous ta puissance
 Veille sans se lasser jamais.

La nuit et les ténèbres
 Dans leurs voiles funèbres
 Nous ont ensevelis ;
 Seigneur ! étends tes ailes
 Sur tes saints, tes fidèles,
 Sur moi, sur ceux que je chéris.

Dieu d'amour, Dieu suprême !
 A ton enfant qui t'aime
 Accorde un doux sommeil.
 Si je reste sur terre,
 Accorde-moi, mon Père,
 De te trouver à mon réveil,

(Tiré d'un ancien recueil.)

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID CHEZ LES PHILISTINS.

(1 *Samuel XXVII, etc.*)

SOPHIE. — J'ai beaucoup pensé à David et à Abigail, chère maman, et j'ai été bien contente que David eût trouvé une femme aussi sage et aussi dévouée, mais il y a une chose qui m'a étonnée et que je voudrais te dire. David n'avait-il pas déjà pour femme Mical, la fille de Saül ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais Saül avait ôté sa fille à David et l'avait donnée à un autre mari. C'était une grande injure qu'il lui avait faite.

SOPHIE. — Et cela avait dû faire beaucoup de peine à Mical qui aimait David.

LA MÈRE. — Sans doute, mais le méchant Saül ne regardait à rien, pourvu qu'il fit du mal à David. Rien n'est terrible comme d'avoir de la haine dans le cœur. Maintenant, je dois te dire que David avait pris une autre femme nommée Akhinoam. Abigail était ainsi sa seconde femme.

SOPHIE. — Mais crois-tu que c'était bien ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Ce n'était certainement pas selon l'ordre établi de Dieu qui n'a donné à Adam qu'une seule femme. Aussi voyons-nous que ce désordre a commencé dans la race de Caïn. (Genèse IV, 19.) La loi de Moïse tolérait cette chose, mais comme le Seigneur le dit à propos d'une autre ques-

tion, c'était à cause de la dureté de cœur du peuple d'Israël. (Matthieu XIX, 8.) C'est vrai que nous voyons des hommes de Dieu comme Abraham, Jacob, Elkana, avoir plus d'une femme, mais nous pouvons remarquer que ce fut toujours une source de chagrins dans les familles.

SOPHIE. — Que fit David après sa dernière rencontre avec Saül ? Il ne devait plus avoir aussi peur de lui.

LA MÈRE. — David ne se fiait pas à Saül, et resta d'abord dans son lieu fort. Mais ce que j'ai à te dire maintenant de lui est très triste. David tomba dans une grande faute. Sais-tu d'où cela vint ?

SOPHIE. — Oh ! maman, cela vint de son méchant cœur. C'est notre cœur qui nous fait toujours faire de mauvaises choses quand nous l'écoutons (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. David avait fait l'expérience que l'Éternel l'avait toujours merveilleusement gardé contre tous les efforts du méchant Saül, et il aurait dû avoir la confiance que Dieu le protégerait jusqu'au bout. Mais tout d'un coup il oublie ce que Dieu avait fait pour lui et il dit *en son cœur* : « Maintenant, je périrai un jour de la main de Saül ; il n'y a rien de bon pour moi que de me sauver au pays des Philistins. » Tu vois, Sophie, qu'il perd confiance en Dieu et dans ses promesses. Pouvait-il périr, lui, l'oint de Dieu ? Pas plus que les disciples, quand ils étaient dans la barque avec le Seigneur et qu'ils eurent peur (2). Et ce manque de foi et de confiance en Dieu l'entraîne tout de suite dans une autre faute, celle de chercher du secours et une retraite chez les ennemis de Dieu, comme autrefois Abraham quand il descendit en Égypte (3). « Saül, »

(1) Matthieu XV, 19 ; Jérémie XVII, 9.

(2) Matthieu VIII, 23-27. — (3) Genèse XII, 10.

dit encore David, « renoncera à me chercher dans tous les confins d'Israël, et j'échapperai à sa main. » Pauvre David ! Il agit comme si le bras de l'Éternel avait perdu sa puissance et n'était pas plus fort que Saul. Il a plus de confiance dans les Philistins. Quand on cesse de regarder au Seigneur, il vous arrive comme à Pierre qui se mit à penser aux vents et aux vagues, perdit de vue Jésus, et commença à enfoncer (1).

SOPHIE. — Est-ce que David se sauva tout seul chez les Philistins, comme il l'avait fait la première fois (2) ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, et ce qu'il fit fut une nouvelle faute. Il emmena avec lui ses deux femmes et tous ses gens, six cents hommes avec leurs familles. Ils vinrent tous à Gath, auprès d'Akish, roi des Philistins. Et ainsi David, le vrai roi d'Israël, l'homme choisi de Dieu, oublie sa dignité, ses privilèges, et s'abaisse jusqu'à se placer avec tous les siens dans la dépendance d'un roi païen. Quelle honte et quel exemple funeste David donna à ses gens ! Oui, c'est une bien triste chose de voir un enfant de Dieu manquer de confiance envers son Père céleste, se placer dans la servitude du monde et y entraîner les siens. Et tu peux remarquer, mon enfant, que quand une fois on est entré dans une voie de péché, on va toujours plus loin, si Dieu ne nous arrête. Voilà pourquoi il faut bien prendre garde à ne pas entrer dans le chemin des pécheurs (3). Un premier pas mène au delà de ce qu'on aurait pensé. Dieu agit pour délivrer les siens du piège, mais c'est souvent par des châtimens sévères. Il les traite comme un père qui fouette son enfant pour le corriger (4).

(1) Matthieu XIV, 30. — (2) 1 Samuel XXI, 10-15.

(3) Proverbes IV, 14, 26, 27. — (4) Hébreux XII, 6.

David en fit l'expérience, comme nous le verrons plus tard.

SOPHIE. — David devait se trouver bien malheureux au milieu des Philistins. Comment pouvait-il y servir Dieu ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que David faisait comme font souvent des enfants désobéissants qui cherchent à s'étourdir et à se tromper eux-mêmes. Il sentait bien que sa place n'était pas auprès d'un roi philistin. Mais au lieu de retourner au pays d'Israël, il demanda à Akish de lui assigner une demeure dans une autre ville que Gath ; « car pourquoi, » dit-il, « ton serviteur habiterait-il dans la ville royale avec toi ? » David prenait une apparence d'humilité, comme s'il n'eût pas été digne d'être auprès d'Akish, et il se met en même temps, pour ainsi dire, à son service. Combien cela convenait peu au roi d'Israël ! Mais c'est ainsi que le péché nous dégrade. Quand le fils prodigue eut quitté son père et la maison paternelle, il descendit toujours plus bas jusqu'à devenir un misérable gardeur de pourceaux (1).

SOPHIE. — Pauvre David ! Mais est-ce que le roi lui accorda sa demande ?

LA MÈRE. — Oui ; il lui donna pour demeure la ville de Tsiklag, loin au sud de Gath. C'est là que David, ses hommes et leurs familles, allèrent habiter. Mais David revenait de temps à autre auprès d'Akish qui le considérait, semble-t-il, comme un de ses capitaines (2).

SOPHIE. — Et David resta-t-il longtemps dans cette fâcheuse position ?

LA MÈRE. — « Un an et quatre mois, » nous dit la parole de Dieu, comme pour nous faire sentir la lon-

(1) Luc XV, 15. — (2) 1 Samuel XXVII, 12.

gue durée du péché de David et la patience de Dieu. La fausse position où il était lui fit commettre de nouvelles fautes. Il se mit à faire avec ses hommes des incursions chez des peuples voisins et amis des Philistins, les Gueshuriens, les Guirziens et les Amalékites. Peut-être voulait-il tranquilliser sa conscience, en se disant qu'il faisait la guerre à des ennemis d'Israël. Cela arrive souvent, même à des enfants, de chercher à s'excuser d'une faute, en faisant une chose qu'ils estiment bonne. Mais Dieu veut d'abord que l'on confesse ses péchés, et qu'on les abandonne. Après cela, on doit bien faire (1). Dans ces incursions, David n'était pas tranquille, et cela le conduisit à être cruel. Il ne se contentait pas de piller les biens et les troupeaux de ces peuples qu'il combattait. Il faisait mettre à mort tous les habitants, hommes et femmes, « de peur, disait-il, qu'ils ne rapportent quelque chose contre nous. »

SOPHIE. — Tout cela était bien mal, maman. Dieu ne lui ordonnait pas d'agir ainsi.

LA MÈRE. — Certainement non, Sophie. A tout cela, David ajouta un péché encore plus grave, le mensonge. Lorsqu'il allait voir Akish, et que le roi lui demandait : « N'avez-vous pas fait d'incursions aujourd'hui ? » David répondait : « Vers le midi de Juda, et vers le midi des Jérakhmeélites, et vers le midi des Kéniens. » Il faisait ainsi croire à Akish qu'il avait fait ses incursions chez les Israélites. Voilà pourquoi il ne laissait vivre ni homme, ni femme. Être cruel et menteur, c'était agir comme Satan, et David ne voyait pas comme il s'enfonçait toujours plus dans le mal. Oh ! ma chère enfant,

(1) Lisez à ce sujet Ésaïe I, 11-17, où nous voyons les Israélites vouloir cacher leur méchanceté sous des apparences religieuses.

combien nous devons être sur nos gardes contre cet ennemi rusé, et demander à Dieu de nous préserver du mal en nous tenant près de Lui. Akish croyait David; il était tout satisfait et disait : « Il s'est mis en mauvaise odeur auprès de son peuple, auprès d'Israël, et il sera mon serviteur à toujours. »

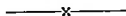
SOPHIE. — Tout cela est bien affligeant, chère maman. On a peine à penser que ce soit le même David, le vainqueur de Goliath.

LA MÈRE. — En effet. Nous avons là un sérieux exemple qui nous fait voir où l'on peut arriver si l'on écoute son propre cœur et que l'on manque de confiance en Dieu. David alla encore plus loin dans cette triste voie. Il en vint jusqu'à être prêt à combattre pour un roi philistin contre son propre peuple. Car « en ces jours-là, les Philistins rassemblèrent leurs armées pour combattre contre Israël. Et Akish dit à David : Sache bien que tu sortiras avec moi pour aller au camp, toi et tes hommes. Et David dit à Akish : Aussi tu sauras ce que ton serviteur fera. Et Akish dit à David : Aussi je l'établirai pour toujours gardien de ma personne. »

SOPHIE. — Mais, maman, David avait peut-être la pensée que, dans la bataille, il se mettrait tout d'un coup contre les Philistins, et ainsi procurerait la victoire aux Israélites.

LA MÈRE. — Et crois-tu qu'un tel acte de trahison aurait été une bonne chose aux yeux de Dieu? Non, non, mon enfant. Dieu hait la tromperie et aime la droiture. Il ne veut pas que l'on fasse du mal pour produire du bien. David s'était placé dans une position telle que Dieu seul pouvait le délivrer. Il le fit, comme nous le verrons, mais ce fut en le faisant passer par une terrible épreuve. Dieu était sur le point de le délivrer aussi de son cruel ennemi Saül. Mais il eût mieux valu que David attendit pai-

siblement et humblement cette délivrance sur la terre d'Israël. Mais Dieu accomplit ses desseins malgré nos fautes. Il se montre toujours fidèle (1).



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

Avant de continuer à voir avec vous quelques faits de l'histoire de l'Assemblée chrétienne sur la terre, je voudrais, mes jeunes amis, vous parler du Nouveau Testament, ce recueil des saints livres donnés de Dieu et inspirés par son Esprit, et que nous trouvons dès le commencement du second siècle connu et lu dans les églises, considéré et conservé comme un trésor précieux.

Vous savez qu'il est la seconde partie du volume sacré que l'on nomme la Bible, c'est-à-dire le LIVRE. Il est, en effet, le Livre par excellence, car il ne vient pas des hommes, mais de Dieu, qui s'est servi de certains hommes pour l'écrire. La première partie est l'Ancien Testament dont je vous dirai d'abord quelques mots. Il fut écrit avant la venue du Sauveur, et raconte les origines du monde, l'histoire d'Israël, le peuple élu de Dieu sur la terre, et renferme, avec des préceptes moraux, des prophéties concernant Israël et les nations. Mais ce qu'il contient surtout, ce sont les promesses de la

(1) 2 Timothée II, 13.

venue d'un grand Libérateur, d'un Sauveur pour Israël et le monde entier, d'un Roi qui doit établir ici-bas un règne de justice et de paix. Tout dans l'Ancien Testament nous parle de Lui, les récits, les cérémonies du culte, les sacrifices, les traits caractéristiques des hommes dont il nous dit l'histoire, mais surtout le livre des Psaumes et ceux des prophètes. L'Ancien Testament est ainsi tout entier prophétique. Et vous savez, mes jeunes amis, qui est ce Roi Sauveur annoncé par le saint Livre. C'est Christ, la semence de la femme, le descendant promis à Abraham, le prophète qui devait paraître semblable à Moïse, libérateur comme lui, l'héritier du trône de David, le Messie, le *Fils*, comme le nomment David et Ésaïe. (Genèse III, 15; XXII, 18; Deutéronome XVIII, 18 (comparez Actes III, 22, 23); 1 Chroniques XVII, 11-14; Psaume II, 7; Ésaïe IX, 6, 7.) Mais cette personne glorieuse devait aussi souffrir et mourir avant de régner. C'est ce que disent en type les sacrifices et ce qu'annoncent les Psaumes et les prophètes. (Ésaïe LIII et Psaume XXII; comparez avec Luc XXIV, 25-27; 44.)

L'Ancien Testament était donc un livre bien précieux pour les Israélites, et il ne l'est pas moins pour nous. Le Seigneur Jésus le nomme l'Écriture, les Écritures, la parole de Dieu, et le cite constamment. L'apôtre Paul l'appelle les oracles de Dieu, les saintes lettres, l'Écriture divinement inspirée, et Pierre nous dit que les saints hommes de Dieu qui l'ont écrit, étaient poussés par l'Esprit Saint. « Dieu, » dit encore Paul, « nous a parlé par les prophètes. » (Jean X, 35; Matthieu XXII, 29; Romains III, 2; 2 Timothée III, 15, 16; 2 Pierre I, 21; Hébreux I, 1.) Aussi de tout temps les fidèles ont pris plaisir à lire et méditer ce saint volume. « Combien j'aime ta loi, » dit le psalmiste, « tout le jour je la médite... Tes pa-

roles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche... La loi de ta bouche est meilleure pour moi que des milliers de pièces d'or et d'argent... Ta parole est une lampe à mon pied et une lumière à mon sentier. » (Psaume CXIX, 97, 103, 72, 105.) Puissiez-vous aussi, chers jeunes amis, aimer, apprécier, lire et étudier cette parole, de laquelle il est dit : « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie? Ce sera en y prenant garde selon ta parole. » (Psaume CXIX, 9.)

Ce saint volume est bien digne de toute votre attention. Existe-t-il un autre livre qui soit plus instructif et plus intéressant en même temps? Il ne vous parle pas seulement pour le temps, mais pour l'éternité; pas seulement des choses terrestres, mais des choses célestes et divines. Où trouverez-vous autre part, dans les livres humains, une histoire des premiers temps du monde? Ce sont des choses que l'œil n'a pas vues et que l'oreille n'a pas entendues, mais que Dieu vous fait connaître. Dans ce livre qui, à le voir, n'est pas considérable, vous avez toute une bibliothèque, livres historiques, récits touchants, cantiques sublimes, préceptes précieux, exemples saisissants, révélations de l'avenir, tout se trouve dans les trente-neuf livres de l'Ancien Testament. On les lit, on les relit, et c'est toujours nouveau. Chaque fois on y trouve des richesses que l'on n'y avait pas découvertes. C'est pourquoi le Seigneur Jésus disait : « Sondez les Écritures; » ce trésor inépuisable. Elles montrent le chemin de la vie éternelle, car elles font connaître Jésus. (Jean V, 39.)

Si vous comptez, vous verrez que ces trente-neuf livres ont été écrits par une trentaine d'auteurs différents de tout rang, de tout âge et de toute condition. Les uns étaient savants, comme Moïse, et les autres

ignorants, comme Amos. On trouve parmi eux des rois et des bergers, des sacrificateurs et des hommes du peuple, écrivant dans des temps et des lieux différents. Pendant une période de plus de mille années, ils font entendre leur voix, car Moïse, le premier, écrivit vers l'an 1500, et Malachie, le dernier, rendit son oracle vers l'an 400 avant Jésus-Christ. Et cependant, quoique traitant de sujets divers, écrivant en des temps éloignés les uns des autres, ils ont un même objet en vue, leurs écrits forment un tout parfait. N'est-ce pas frappant ? C'est qu'un même Esprit les anime, l'Esprit de Dieu ; ce qu'ils écrivent n'est pas leur livre : c'est le livre de Dieu.

J'ai tenu à vous dire ces quelques mots sur l'Ancien Testament, chers jeunes amis, avant de vous parler du Nouveau, pour vous porter à le lire avec soin, car ces deux portions du livre de Dieu s'éclairent l'une par l'autre. Vous pouvez voir d'ailleurs dans les évangiles, les Actes et les épîtres, que constamment le Seigneur et les apôtres citent l'Ancien Testament pour établir ce qu'ils enseignent. Maintenant, je commencerai le sujet du Nouveau Testament.

Pendant quatre siècles après Malachie, le dernier prophète, il y eut un grand silence. Aucun prophète ne se leva en Israël humilié sous le joug des nations. Mais de plus en plus l'attente du Messie à venir devenait vive dans les cœurs des Israélites pieux. Malachie avait dit : « Voici, j'envoie mon messenger, et il préparera le chemin devant moi ; et le Seigneur que vous cherchez viendra soudain à son temple, et l'Ange de l'alliance en qui vous prenez plaisir, — voici il vient, dit l'Éternel des armées.... Pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de justice » (Malachie III, 1 ; IV, 2), et les cœurs fidèles, comme Zacharie, Siméon et Anne, attendaient la consolation d'Israël,

la délivrance, c'est-à-dire le Messie. (Luc I, 78; II, 25, 38.)

Enfin le Christ annoncé parut. Il naquit à Bethléem, de la race de David, selon les prophéties. Il vint dans l'abaissement et la pauvreté, mais il était le Fils éternel et bien-aimé de Dieu, devenu un homme pour nous sauver. En Lui, Dieu lui-même nous a parlé. (Hébreux I, 1.) Le Seigneur, ayant commencé son ministère, annonça l'évangile, la bonne nouvelle de la grâce de Dieu envers les pécheurs, le grand salut qu'il donne à qui croit en Lui. (Marc I, 14, 15; Hébreux II, 3.) Et, comme vous le savez, après qu'il eut accompli son service d'amour, les hommes iniques l'ont pris et fait mourir en le clouant sur la croix. Mais là il s'offrait volontairement à Dieu en sacrifice pour nos péchés. (Éphésiens V, 2; Hébreux IX, 26, 28.) Il en a porté la peine et Dieu a accepté ce sacrifice, qui a remplacé d'une manière parfaite ceux que la loi demandait. (Hébreux X, 9, 10.) Nous avons la preuve que Dieu a été satisfait en ce qu'il a ressuscité Jésus et l'a fait asseoir à sa droite dans le ciel. Et maintenant Dieu peut pardonner et pardonne leurs péchés à ceux qui croient en Jésus mort et ressuscité pour eux. C'est pourquoi l'apôtre Jean dit : « Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom. » (I Jean II, 12.) Quelle grâce, n'est-ce pas ? Quel bonheur de savoir cela ! Que c'est bien là une bonne nouvelle !

Cet Évangile de la grâce de Dieu n'était pas pour les Juifs seulement. Il devait être annoncé à toutes les nations. Avant de monter au ciel, le Seigneur avait dit à ses apôtres : « Il est ainsi écrit ; et ainsi il fallait que le Christ souffrit, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées

en son nom à toutes les nations en commençant par Jérusalem... Allez dans tout le monde, et prêchez l'Évangile à toute la création. » (Luc XXIV, 46, 47; Marc XVI, 15.) Mais qu'étaient les apôtres pour accomplir une telle tâche ? Des hommes faibles, lâches, timides et ignorants. Jamais par eux-mêmes ils n'eussent pu ni la commencer, ni la poursuivre. Mais le Seigneur leur avait promis l'Esprit Saint, l'Esprit de vérité, pour leur enseigner ce qu'ils auraient à dire et être ainsi des témoins fidèles ; l'Esprit de puissance pour les remplir de courage. « Vous recevrez, » leur dit-il, « de la puissance, le Saint-Esprit venant sur vous ; et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre. » (Jean XIV, 16, 17, 26 ; XV, 26, 27 ; XVI, 13 ; Actes I, 8.)

Vous savez aussi, mes jeunes amis, que le Seigneur accomplit sa promesse le jour de la Pentecôte. (Actes II.) L'Esprit Saint descendit sur les disciples rassemblés dans un même lieu, et, dès ce moment, les apôtres et leurs compagnons, auxquels d'autres, comme Paul, furent adjoints plus tard, annoncèrent l'Évangile partout, « le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient. » (Marc XVI, 20.) Ainsi le « grand salut, » annoncé d'abord par le Seigneur, « a été confirmé par ceux qui l'avaient entendu, Dieu rendant témoignage avec eux par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint. » (Hébreux II, 3, 4.) C'est ainsi que l'Église fut fondée, et les apôtres, toujours conduits par l'Esprit Saint, enseignèrent aux croyants les saintes vérités qui concernent le Seigneur, son Assemblée, son retour, et leur donnèrent aussi les directions nécessaires pour se conduire d'une manière digne du Seigneur au milieu d'un

monde méchant. (1 Thessaloniens II, 11, 12; IV, 1, 2; 2 Thessaloniens II, 15.)

Jusqu'ici je ne vous ai point parlé du Nouveau Testament, mais ce que je viens de vous rappeler était nécessaire pour ce que j'ai à vous dire. C'est ce que je ferai la prochaine fois, s'il plait au Seigneur.

La confiance d'un enfant

Une après midi, une classe de jeunes enfants était réunie pour la leçon biblique qui se donnait chaque semaine. Le maître insista particulièrement sur ces belles paroles du Seigneur : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevez, et il vous sera fait. » (Marc XI, 24.) Il en sentait toute la force et les répéta plusieurs fois. Et vraiment le Seigneur qui les avait données ce jour-là, ne les laissa pas retourner à Lui sans effet, mais accomplit ce pour quoi il les avait envoyées. (Ésaïe LV, 11.)

En face du maître était assis un petit garçon qui écoutait avec la plus grande attention ce qui était dit. Le pauvre Willie, quoique encore si jeune, n'était pas étranger aux peines et aux soucis. Son père était soldat et avait été envoyé à des centaines de lieues de distance, dans une des lointaines colonies de l'Angleterre.

Quand Willie rentra à la maison, il trouva sa mère tout en larmes.

— Qu'as-tu, chère maman ? lui demanda-t-il.

— Laisse-moi, mon enfant, répondit la mère affligée.

Willie renouvela sa demande qui n'obtint pas d'autre réponse. La mère ne voulait pas charger son cher enfant du fardeau de sa propre peine.

Mais l'enfant ne se laissa pas décourager. « Pourquoi pleures-tu maman ? Ne veux-tu pas me le dire ? » répéta-t-il encore. La mère ne put davantage se retenir et lui dit qu'elle était très inquiète de son père. Jour après jour, depuis longtemps, elle attendait quelques lignes de lui pour lui dire qu'il était vivant et en bonne santé, mais rien n'arrivait.

— Demande à Jésus de nous envoyer une lettre, dit Willie.

— A quoi cela servira-t-il ?

— Oh ! maman, le maître nous a dit cette après-midi que tout ce que nous demandons en priant, si nous croyons, nous le recevons. Demande donc à Jésus de nous envoyer une lettre.

L'enfant insistait, mais sa mère n'était pas du tout disposée à satisfaire à sa requête. Alors une heureuse pensée traversa l'esprit de Willie. Il demanderait lui-même à Jésus de leur envoyer une lettre de son père.

Il se mit à genoux, les coudes appuyés sur les genoux de sa mère, et pria à haute voix : « O Seigneur ! Le maître nous a dit aujourd'hui que quoi que nous demandions, en croyant, nous le recevons. O Seigneur ! envoie-nous une lettre de papa, pour l'amour de Jésus. Amen. »

Ayant ainsi présenté à Dieu sa requête enfantine, Willie alla se coucher très heureux.

Le lendemain matin, ses premières paroles à sa mère furent :

— La lettre est-elle venue, maman ?

— Allons, ne sois pas sot, mon garçon. Comment veux-tu que Jésus nous envoie une lettre de ton père ?

— Nous lui avons demandé de le faire, et je sais qu'il le fera, dit Willie.

Et comme le facteur n'avait pas encore passé, il supplia si instamment sa mère de lui permettre d'aller à sa rencontre, qu'enfin elle le lui accorda.

Il trouva bientôt le facteur et lui demanda : « Avez-vous une lettre de papa pour demain ? »

— Comment se nomme-t-elle ta maman ?

— Madame X., dit Willie. Et le brave facteur, plongeant sa main dans son sac, en tira un gros paquet de lettres, et se mit à chercher le nom indiqué. Un instant après l'enfant tenait dans ses mains la précieuse lettre et courait la porter à sa mère de toute la vitesse de ses petites jambes.

— Voilà, maman. Je savais bien que Jésus nous enverrait une lettre, dit-il en la donnant à sa mère.

Avec un cœur bien joyeux, la pauvre femme prit la lettre et l'ouvrit. C'étaient de bonnes nouvelles. Son mari lui annonçait qu'il était en bonne santé et espérait revenir bientôt.

La foi de Willie fut grandement fortifiée par cet incident, et il devint un heureux petit chrétien.

Sa mère aussi apprit à mettre sa confiance dans le Dieu vivant. Que chacun de nos jeunes lecteurs l'apprenne aussi. Le Seigneur a dit : « Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et il vous sera ouvert. » (Matthieu VII, 7.)



La tentation d'une jeune enfant

M^{me} S. avait acheté quelques oranges et, les ayant mises dans un tiroir, elle recommanda à ses enfants

de ne pas y toucher sans sa permission. Un jour ou deux après, la plus jeune des fillettes alla dans la chambre où étaient les beaux fruits, et elle pensa en elle-même : « J'aimerais bien regarder les oranges ; si j'ouvrais seulement le tiroir. » Le piège était tendu devant elle, et elle ne sut pas l'éviter, en s'abstenant même d'ouvrir le tiroir. Elle l'ouvrit donc, et la tentation de prendre des oranges devint si forte qu'elle en prit deux, les cacha dans la poche de son tablier, les couvrit de son mouchoir, et descendit l'escalier en sautant. Mais quelque chose lui pesait sur le cœur, et elle n'était pas au milieu des marches que Dieu lui parla dans sa conscience. Elle sentit qu'elle avait péché, et une voix au dedans d'elle lui dit : « Tu as mal fait ; Satan est ton maître. »

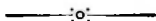
Elle s'arrêta tout d'un coup, son cœur se mit à battre de frayeur, et remontant rapidement l'escalier elle dit fermement : « Va loin de moi, Satan ; tu ne seras plus mon maître. » L'instant d'après, les oranges étaient tirées de sa poche et remises à leur place.

Avec un cœur bien allégé, elle courut en bas, et allant droit auprès de sa mère, elle lui raconta ce qui s'était passé. La mère fut bien réjouie et rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait donné à sa petite fille de reconnaître et de confesser le mal, et de ce qu'il lui avait accordé de remporter la victoire.

Dès que son frère aîné fut rentré à la maison, l'enfant éprouva le besoin de lui raconter aussi comment elle avait désobéi et comment Dieu lui avait fait reconnaître sa faute, car son frère était moniteur à l'école du dimanche, et elle savait qu'il aimait le Seigneur.

Chers jeunes amis, Dieu dit : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous. » Prenez garde au premier mauvais pas. Si notre petite amie avait obéi à sa mère et n'avait pas ouvert le tiroir, elle aurait

évité la tentation de prendre les oranges. Il est vrai qu'elle remporta ensuite la victoire, mais elle n'en avait pas moins commis une grosse faute. Peut-être pensez-vous que ce n'était pas si sérieux. Eh bien, rappelez-vous, mes enfants, que c'est par une seule désobéissance que le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort. Et souvenez-vous aussi que pour effacer, ne fût-ce qu'un seul péché, le Seigneur Jésus a dû souffrir et mourir sur la croix ; car un seul péché non pardonné ferme le ciel.



Rien n'est trop petit pour le Seigneur

La petite Rose était assise dans la salle d'école, au milieu de beaucoup d'autres enfants occupées à leurs leçons, quelques-unes sérieuses, d'autres s'amusant. Sur la figure de notre petite amie on pouvait voir un nuage — elle ne pouvait venir à bout de son calcul. Ses grands yeux noirs regardaient fixement vers la fenêtre ; mais de là ne venait aucune aide. Et cependant est-ce le rayon de soleil qui s'y jouait et entraît dans la salle, qui vint égayer le front de la petite Rose ?

Qu'est-ce qui fait sourire les jeunes filles ? Pourquoi se font-elles des signes et chuchotent-elles entre elles ? Rose a placé ses deux petites mains sur ses yeux, sa tête s'incline, et elle murmure : « Seigneur Jésus ! aide-moi à faire mon calcul ; je ne puis y parvenir seule. Amen. »

Elle avait oublié qu'elle se trouvait dans la salle d'école, elle n'avait pensé qu'à la difficulté qui était devant elle, et à Celui près de qui elle pouvait trou-

ver du secours. Comme sa main reprenait son crayon, une légère rougeur couvrit son visage, à la vue des rires moqueurs de ses compagnes. « Que m'importe ? » pensa-t-elle. « Elles ne savent pas que Jésus est près de nous, sans cela, elles n'agiraient pas ainsi. »

Le calcul fut maintenant aisément achevé ; sa confiance n'avait pas été vaine. La maîtresse en passant regarda l'ardoise de la fillette, sourit, et dit : « C'est tout à fait juste ; tu es une bonne petite fille, » et l'enfant, à basse voix, dit : « Merci, oh ! merci, cher Seigneur Jésus. »

L'enfant heureux

Heureux l'enfant qui t'aime
Et se confie en Toi,
Jésus, Ami suprême !
Il te suit sans effroi.

Tout lui devient facile
Quand il prie avec foi ;
La tâche difficile
Il la fait près de Toi.

Ses jeux sont pleins de charmes :
Il te sait près de lui ;
Mais aussi, dans les larmes,
Il trouve ton appui.

S'il rencontre le rire
D'un compagnon moqueur,
Il prie, et ton sourire
Vient consoler son cœur.

Heureux l'enfant qui t'aime !
Car, pour le protéger,
Tu prends en ton sein même
Ton agneau, bon Berger.





L'action de grâces avant le repas

J'ai sous les yeux, mes enfants, une jolie gravure. Une fillette est assise à une table ; une tasse de lait et un morceau de pain sont devant elle, mais elle n'y touche pas. Sa tête s'incline, ses yeux sont baissés avec recueillement, et ses mains sont jointes. Que fait-elle ? Elle rend grâces à Dieu pour le repas qu'il lui donne. Elle est seule à table. Peut-être a-t-elle fait une commission pour sa maman, ou bien elle demeure loin de l'école et est revenue tard. Quoi qu'il en soit, avant son modeste repas, elle n'oublie pas de remercier le Seigneur. Faites-vous comme elle, mon cher enfant ?

Qu'il est triste de penser que tant de gens, grands et petits, qui se nomment chrétiens, prennent leurs repas sans une pensée, sans une action de grâces pour Dieu qui leur dispense toutes choses ! Ils agissent comme les bêtes dépourvues de raison, qui ne connaissent pas Dieu. Quelle honte pour eux de penser que beaucoup de païens mettent à part, avant de manger, une portion de leurs mets pour l'offrir à leurs idoles ! Ils ne connaissent pas le Dieu vivant et vrai, mais ils sentent qu'ils doivent être reconnaissants.

C'est de Dieu que vous tenez toutes choses, mes enfants. Vos parents, la nourriture et les vêtements,

la santé, tout vient de Lui. Oh ! n'oubliez donc pas de Lui rendre grâces. « Rendant toujours grâces pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, » dit l'apôtre Paul. (Éphésiens V, 20.) Et n'oubliez pas de le faire avant vos repas, si vous les prenez seuls, ou si ceux avec qui vous vous trouvez, ne le font pas. Vous rendrez ainsi un témoignage à la bonté de Dieu. Mais que ce ne soit pas avec ostentation, pour être vus des autres, que ce ne soit pas non plus une vaine redite de paroles apprises par cœur, mais où *votre cœur* ne serait pas. Cela ne pourrait être agréable à Dieu. Remerciez-le simplement, comme vous le faites à l'égard de votre père quand il vous donne quelque chose.

Écoutez à ce sujet ce que fit un tout petit garçon de cinq ans. Jusqu'alors il n'avait jamais prié lui-même à table. C'était son père qui rendait grâces à table, ou si l'enfant mangeait seul, c'était sa mère ou sa bonne qui le faisaient pour lui. Mais un soir, au moment de son goûter, il dit à sa bonne : « Est-ce que j'ose aussi remercier le Seigneur Jésus ? » La bonne lui ayant répondu oui, notre petit homme avec une mine recueillie dit : « Je te remercie, cher Seigneur Jésus, pour la bonne tartine, et le bon lait, et le beau miel sucré. Tu as fait les petites abeilles et toutes choses. Amen ! »

Des paroles simples et vraies comme celles-ci sont agréables à Dieu. Chers enfants, soyez vrais dans vos prières et vos actions de grâces, aussi le matin en vous levant, et le soir en vous couchant. Priez du cœur et remerciez du cœur.

Vous voyez aussi dans la vignette en tête de ces lignes, un père de famille avec sa petite fille rendant grâces à Dieu pour son humble repas. C'est un pauvre ouvrier. Il est peut-être bien fatigué de son travail du jour, mais il n'oublie pas Celui qui lui a

donné la force de l'accomplir et qui lui fournit son pain quotidien. Et l'enfant apprend, par l'exemple de son père, à élever son cœur à Dieu et à Lui rendre grâces en toutes choses.

Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

DAVID CHEZ LES PHILISTINS.

(1 *Samuel XXIX, XXX.*)

SOPHIE. — De qui me parleras-tu aujourd'hui, chère maman ? Est-ce de David ou de Saül ?

LA MÈRE. — Nous continuerons la triste histoire de David chez les Philistins, et nous verrons comment la bonté de Dieu le tira du piège où il s'était laissé prendre. Tu te rappelles que les Philistins s'étaient rassemblés pour faire la guerre à Israël, dont jusqu'à la fin ils restèrent les ennemis irréconciliables. Ils avaient réuni toutes leurs armées, c'est-à-dire que tous les princes qui commandaient dans les principales villes des Philistins (1), avaient amené leurs guerriers. Akish, roi de Gath, était aussi venu, et avait pris avec lui David et ses hommes, qui devaient être ses gardes du corps et occuper un poste de confiance.

(1) Il y avait cinq villes principales gouvernées par cinq princes. C'étaient Asdod, Askélon, Gaza, Gath et Ékrou. (Voyez 1 Samuel VI, 16-18.)

SOPHIE. — Quelle triste chose, maman, de voir le vainqueur de Goliath marcher avec les ennemis du peuple de Dieu ! Comment David n'en avait-il pas honte ?

LA MÈRE. — David, sans doute, n'était pas heureux. Quelqu'un qui connaît Dieu ne saurait être à l'aise dans un état de désobéissance. Tu le sais bien, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. Il m'est arrivé plus d'une fois d'avoir fait quelque chose de mal, et je n'étais pas heureuse jusqu'à ce que je te l'eusse dit.

LA MÈRE. — David avait manqué de confiance en Dieu, il avait cherché du secours auprès du monde, et maintenant il est obligé de marcher avec le monde. Dieu seul pouvait le délivrer de cette fâcheuse position, et il le fit par le moyen des princes des Philistins. Lorsqu'ils virent David et ses hommes avec Akish, ils furent tout surpris. « Que sont ces Hébreux ? » dirent-ils au roi de Gath. « C'est David, le serviteur de Saül, » répondit Akish. « Voilà longtemps qu'il est avec moi, et je n'ai rien trouvé de mal en lui. » Mais les princes philistins n'eurent pas une si grande confiance en celui qui avait si souvent défait leurs armées. Ils se mirent en colère contre Akish et lui dirent : « Renvoie cet homme, de peur qu'il ne se tourne contre nous dans la bataille. Comment pourrait-il se rendre agréable à son seigneur, sinon par la mort de nos hommes ? »

SOPHIE. — Ne penses-tu pas qu'ils avaient raison ?

LA MÈRE. — En tout cas, ils raisonnaient en hommes prudents. David n'était pas fidèle à son peuple, pourquoi le serait-il envers des étrangers ? Et c'est ainsi, mon enfant, que si un chrétien ne se conduit pas en chrétien, mais veut marcher avec le monde, le monde n'a pas une grande confiance en lui.

SOPHIE. — Et que fit Akish ?

LA MÈRE — Il dit à David : « L'Éternel est vivant que tu es un homme droit, mais tu n'es pas agréable aux yeux des princes. Retourne-t'en et va en paix. »

SOPHIE. — Oh ! maman, David devait rougir d'entendre Akish dire de lui qu'il était un homme droit, car il l'avait toujours trompé.

LA MÈRE. — La conscience et le cœur de David n'étaient pas encore atteints. Aussi insista-t-il auprès d'Akish pour rester et « combattre, » disait-il, « les ennemis du roi, mon seigneur. » Mais c'était assez : Dieu ne voulait pas que son pauvre serviteur allât plus loin dans cette terrible voie de péché, et qu'il parût sur le champ de bataille, uni aux Philistins contre Israël. Akish refusa de consentir à la demande de David. « Les chefs des Philistins ont dit : Il ne montera pas avec nous à la bataille, » fut la raison qu'il donna, et David dut retourner à Tsiklag. C'est là que Dieu l'attendait.

SOPHIE. — Je suis bien aise, maman, de voir David obligé de se séparer des Philistins

LA MÈRE. — Oui, c'était une grande marque de la bonté de Dieu. Mais David n'était pas encore rentré en lui-même pour voir sa faute. Il fallait qu'il sentit combien il est amer de quitter le chemin de Dieu pour s'associer au monde. S'il était resté en Juda, Dieu n'aurait pas cessé d'entourer, lui et les siens, de sa protection comme d'une muraille de feu. Il n'en était pas de même au pays des Philistins où *son cœur* l'avait conduit. Loin de Dieu, l'ennemi est plus fort que nous. Lorsque David et ses hommes arrivèrent à Tsiklag, ils ne trouvèrent de la ville que des ruines fumantes.

SOPHIE. — Oh ! maman, qu'était-il arrivé ? Et les femmes et les enfants, qu'étaient-ils devenus ?

LA MÈRE. — David et ses guerriers avaient été absents trois jours. Pendant ce temps, les Amaléki-

les avaient fait une incursion et, ayant trouvé Tsiklag sans défenseurs, ils s'en étaient emparés, avaient pillé les biens, brûlé la ville, et emmené captifs les femmes et les enfants, mais sans faire mourir personne. Dieu ne l'avait pas permis.

SOPHIE. — Comme David et ses hommes durent être désolés ! Et comme David surtout dut regretter de s'être mis dans la dépendance d'Akish !

LA MÈRE. — La douleur la plus vive saisit les cœurs de ces fiers guerriers. « David et le peuple qui était avec lui élevèrent leurs voix et pleurèrent jusqu'à ce qu'il n'y eût plus en eux de force pour pleurer. » Et ce ne fut pas tout. Le peuple se mit à accuser David et parlait de le lapider, de sorte qu'il fut dans une grande détresse.

SOPHIE. — Mais, maman, était-ce juste ? David avait aussi tout perdu. Ses deux femmes étaient captives comme les autres.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Mais David, comme le chef, était responsable, et c'est ce que Dieu voulait lui faire sentir. Ses hommes l'avaient suivi avec confiance, et maintenant ils avaient tout perdu par sa folie. Rien d'étonnant qu'ils s'en prissent à lui. C'est une grande leçon pour ceux qui ont une place d'autorité.

SOPHIE. — Pauvre David ! De quel côté se tourner ?

LA MÈRE. — Dieu seul pouvait le délivrer, et la détresse où se trouvait David lui fit tourner les yeux vers Lui. C'est à cela que Dieu voulait l'amener. Quand Dieu nous châtie, c'est pour notre profit, afin que nous nous rapprochions de Lui (1). David voyant que toute ressource du côté des hommes lui faisait défaut, « se fortifia en l'Éternel son Dieu. »

SOPHIE. — Et Dieu l'exauça, n'est-ce pas ?

(1) Voyez Hébreux XII, 10, etc.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu est plein de miséricorde, et si nous nous sommes égarés et que nous revenions à Lui, il pardonne, nous reçoit et nous délivre. « Cet affligé a crié ; et l'Éternel l'a entendu, et l'a sauvé de toutes ses détresses (1). » C'est David qui a écrit cela, et il en fit l'expérience. Il ne voulut plus suivre ce que son cœur lui disait, mais il chercha auprès de Dieu ce qu'il avait à faire. Le sacrificateur Abiathar était venu avec lui. Par son moyen, David interrogea l'Éternel. « Poursuivrai-je cette troupe ? L'atteindrai-je ? » demanda-t-il. C'était bien naturel, n'est-ce pas, de se mettre à la poursuite des ravisseurs ? Mais David ne veut plus rien faire de lui-même ; il veut savoir ce qui est la volonté de Dieu. Et l'Éternel lui répond : « Poursuis, car tu l'atteindras certainement. » Et pour leur encouragement et leur consolation, Dieu ajoute : « Tu recouvreras tout. »

SOPHIE. — David et ses hommes durent être bien heureux d'aller ainsi avec l'assurance que Dieu était avec eux.

LA MÈRE. — Certainement, si Dieu est avec nous, qui pourra nous résister (2) ? Ils se mirent donc courageusement en route, bien qu'en petit nombre, et ce nombre fut encore diminué. Deux cents hommes trop fatigués pour continuer une marche si rapide et incessante, s'arrêtèrent au torrent de Besçor qui est près de la frontière sud du pays de Canaan. On leur laissa la garde des bagages, et David et les quatre cents qui lui restaient continuèrent à poursuivre une armée victorieuse.

SOPHIE. — Sais-tu ce que cela me rappelle ? C'est quand Abraham avec trois cent dix-huit de ses serviteurs, va délivrer Lot (3).

(1) Psaume XXXIV, 6 — (2) Romains VIII, 31.

(3) Genèse XIV.

LA MÈRE. — En effet, dans les deux cas, nous voyons une poignée d'hommes attaquer et vaincre des ennemis nombreux. Nous voyons la même chose quand Gédéon défait les Madianites. « L'Éternel est un vaillant guerrier ; » quand il combat pour les siens, qui tiendra contre Lui ?

SOPHIE. — Je me demande, maman, comment David put savoir quel chemin suivre pour trouver les Amalékites, car il ne savait pas même que ce fût eux qui avaient brûlé Tsiklag ?

LA MÈRE. — Dieu y pourvut aussi, mon enfant. Les hommes de David trouvèrent dans les champs un homme égyptien presque mort de faim, de soif et de fatigue. Durant trois jours et trois nuits, il était resté sans boire, ni manger. On lui donna de l'eau à boire, et à manger du pain, des figes et des raisins secs, et quand il eut repris des forces, on le conduisit à David qui lui demanda : « A qui es-tu ? et d'où es-tu ? » « Je suis, » répondit-il, « un garçon égyptien, serviteur d'un homme amalékite. Mon maître m'a abandonné, il y a trois jours, car j'étais malade. »

SOPHIE. — Quelle cruauté !

LA MÈRE. — Cela arrive encore de nos jours, Sophie. Les marchands d'esclaves abandonnent ainsi ceux qui sont malades et qui entraveraient leur marche. Ils les laissent mourir de faim et de soif dans le désert. La route qu'ils ont suivie se reconnaît aux ossements dont elle est semée. Le cœur naturel de l'homme est sans pitié (1). Les Amalékites avaient hâte de rentrer avec leur butin dans leurs déserts. Un malade à soigner les aurait embarrassés. Ils laissent donc là ce pauvre garçon. Mais dans les voies de Dieu, ce fut pour leur perte. Il continua ainsi

(1) Romains III, 15, 16.

son histoire : « Nous avons fait une incursion sur ce qui est à Juda... et nous avons brûlé Tsiklag. » David a trouvé un guide ; c'est Dieu qui le lui a envoyé. « Me ferais-tu descendre vers cette troupe ? » demanda-t-il au garçon. « Jure-moi par Dieu que tu ne me feras pas mourir, et que tu ne me livreras pas en la main de mon maître, et je te conduirai vers cette troupe, » répondit le jeune homme.

SOPHIE. — C'est une très belle histoire, maman, que celle de ce pauvre garçon égyptien. Il me semble que l'on y voit comme une image de ce que Jésus a fait pour nous. Cela me rappelle l'histoire du Samaritain et de l'homme tombé entre les mains des voleurs (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Et une fois que Jésus nous a sauvés de la mort, il ne nous laisse ni périr, ni redevenir la proie de Satan, notre ancien maître (2). Nous sommes dès ce moment affranchis du péché et serviteurs de Dieu (3). L'homme égyptien conduisit David et ses guerriers à l'endroit où étaient les Amalékites. Ceux-ci, se croyant à l'abri de tout danger, joyeux du butin qu'ils avaient fait, s'étaient répandus çà et là, mangeant, buvant et dansant. C'était le soir ; David tomba sur eux à l'improviste et les tailla en pièces. Quatre cents jeunes hommes seuls échappèrent. Comme l'Éternel l'avait dit, David recouvra tout ce qui avait été enlevé, et de plus il prit le butin que les Amalékites avaient fait en d'autres endroits que Tsiklag.

SOPHIE. — Comme David et ses hommes durent être heureux de retrouver leurs femmes et leurs petits enfants, et quelle joie pour tous ces captifs et captives d'échapper à l'esclavage !

(1) Luc X, 30-37. — (2) Jean X, 28.

(3) Romains VI, 14, 18.

LA MÈRE. — Dieu, comme toujours, s'était montré fidèle. Du moment que David marchait avec Lui, tout allait bien. Mais bientôt, nous avons un nouvel exemple de ce qu'est le méchant cœur de l'homme, dur et égoïste. Comme David et ses quatre cents hommes revenaient triomphants, les deux cents restés à la garde du bagage vinrent à leur rencontre pour partager leur joie. Alors quelques hommes de ceux qui étaient allés avec David, hommes méchants et sans pitié, dirent : « Puisque ceux-ci ne sont pas venus avec nous, nous ne leur donnerons pas du butin que nous avons recouvré, sauf à chacun sa femme et ses fils. Qu'ils les emmènent et qu'ils s'en aillent. »

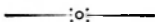
SOPHIE. — C'était en effet bien méchant, chère maman.

LA MÈRE. — Ils oubliaient que leur délivrance venait de Dieu seul, et que ceux qui étaient restés, étaient leurs frères. Si Dieu nous accorde quelque bien, ne devons-nous pas être heureux de le partager avec nos frères ? David, qui maintenant vivait près de Dieu, sentit cela et leur dit : « Vous ne ferez pas ainsi, mes frères, avec ce que nous a donné l'Éternel, qui nous a gardés et a livré entre nos mains la troupe qui était venue contre nous... Car telle qu'est la part de celui qui descend à la bataille, telle sera la part de celui qui demeure auprès du bagage : ils partageront ensemble. » Et ce fut dès lors une loi en Israël. David se montra ainsi un roi juste et équitable.

SOPHIE. — On voit, maman, comme tout va bien, maintenant que son cœur est à l'aise avec Dieu.

LA MÈRE. — Il se montra aussi généreux envers ses amis, et reconnaissant envers ceux qui l'avaient secouru pendant les jours où il avait été fugitif au pays de Juda. Il leur envoya une part du butin avec ces paroles : « Voici un présent pour vous, sur le

butin des ennemis de l'Éternel. » Il allait bientôt revenir au milieu d'eux, non plus comme fugitif, mais comme roi. Ses jours d'épreuve étaient passés, et Saül allait terminer misérablement sa vie.



L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

J'ai donc à vous parler aujourd'hui du Nouveau Testament. C'est, comme vous le savez, la seconde partie du saint volume que l'on nomme la Bible. Mais il faut toujours bien vous rappeler que l'Ancien et le Nouveau Testament forment un seul et même Livre, une seule et même parole de Dieu, contenant ce que Dieu nous a communiqué par son Esprit avant la venue de Jésus-Christ, et ce qu'il nous a communiqué par le même Esprit après l'apparition de son Fils sur la terre.

De même que l'Ancien Testament, le Nouveau n'a pas été écrit par une seule personne, mais par plusieurs, en des occasions, des temps et des lieux différents. Seulement, tandis que la formation de l'Ancien Testament a pris mille années pour s'accomplir, les écrits du Nouveau Testament ont tous parus dans un espace d'environ cinquante ans, de sorte qu'au commencement du second siècle après Jésus-Christ, ils formaient déjà un tout. Il renferme les

écrits de huit auteurs, comme vous pouvez aisément le voir, et se compose de cinq livres historiques — les Évangiles et les Actes — de vingt et une épîtres ou lettres, et d'un livre prophétique, l'Apocalypse.

Vous pouvez remarquer, mes jeunes amis, en lisant les Actes des apôtres, que ceux-ci, dans leurs prédications, s'appuyaient sur les faits, bien connus autour d'eux, de la vie de Jésus. Voyez, par exemple, les chapitres II, X et XIII. Il était nécessaire, en effet, que les témoins de cette vie divine sur la terre, la présentassent aux Juifs pour leur montrer, en la comparant avec les textes de l'Ancien Testament, que Jésus était bien le Christ promis — et aussi aux gentils, pour leur faire connaître Celui dont ils étaient les ambassadeurs. Ils prêchaient Christ — Christ humilié et souffrant, Christ mis à mort et ressuscité, Christ monté au ciel. Dieu d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, rendait témoignage à leur parole par les miracles de sa puissance ; il leur enseignait par son Esprit ce qu'ils avaient à dire, et ce même Esprit appliquait la parole aux cœurs et aux consciences des auditeurs (Actes II, 37), qui recevaient cette parole comme étant vraiment ce qu'elle était — la parole de Dieu. (1 Thessaloniens II, 13.)

Mais les apôtres, témoins de la vie de Jésus, ne pouvaient être en tous lieux, ils ne devaient pas rester sur la terre, et la mémoire de ceux qui avaient été convertis par leur prédication pouvait ne pas garder fidèlement ce qu'ils avaient entendu de l'histoire et des discours du Sauveur, de manière à le transmettre exactement à d'autres. Alors Dieu mit au cœur de quelques-uns de ses serviteurs d'écrire ce qu'il jugeait bon de nous communiquer de la vie et des paroles de son Fils bien-aimé sur la terre. Ces écrits sont ce que l'on nomme les Évangiles, et leurs auteurs sont appelés d'une manière spéciale les

évangélistes. Ce nom d'Évangiles donné aux récits de la vie du Seigneur est justifié par le premier verset de Marc : « Commencement de l'évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu. »

Dieu, qui avait conduit Matthieu, Marc, Luc et Jean à écrire les évangiles, ne les abandonna pas à leurs facultés naturelles, leur mémoire, leur intelligence, leurs recherches, pour accomplir leur tâche. Il les éclaira et les guida par le Saint-Esprit, de manière à les garder de toute erreur dans ce qu'ils avaient à nous transmettre. Jésus, avant de quitter ses disciples, leur avait dit : « Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira *dans toute la vérité*; » et « l'Esprit Saint vous *enseignera toutes choses*, et vous rappellera *toutes les choses* que je vous ai dites. » (Jean XVI, 13 ; XIV, 26.) Nous avons donc dans ces livres, inspirés par l'Esprit de Dieu, toute la vérité et rien que la vérité.

Bien que les quatre évangiles soient chacun le récit de la vie et des enseignements du Sauveur, et que l'on y trouve certains faits communs, ils ne se répètent pas, et ils n'ont pas non plus été écrits pour se compléter les uns les autres. L'Esprit de Dieu a conduit les évangélistes à présenter chacun le Seigneur Jésus sous un caractère spécial. Nous voyons ainsi briller les divers rayons de la gloire de sa Personne adorable.

Matthieu écrivit son évangile essentiellement en vue des Juifs. C'est pourquoi il présente le Seigneur dans son caractère de *Messie*, fils de David, fils d'Abraham, Roi des Juifs, répondant aux promesses et aux prophéties qu'il cite souvent. Cela ne rend pas cet évangile moins précieux pour nous ; car nous voyons que le Messie étant rejeté, les Juifs sont mis de côté, et le Seigneur bâtit son Église dont nous faisons partie si nous croyons.

Marc, que Pierre nomme son fils (1 Pierre V, 13), écrivit, dit-on, son évangile, comme disciple et interprète de cet apôtre. Son récit est plus bref. En général, il rapporte moins des discours du Seigneur, et s'attache plutôt à raconter les faits, les miracles, avec beaucoup de détails qui les font ressortir. Il nous dit ce que Jésus *a fait*, plus que ce qu'il a dit, et nous le montre ainsi dans son caractère de *serviteur*, « qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien, » comme Pierre le dit à Corneille. (Actes X, 38.)

Luc, le compagnon de voyage et d'œuvre de l'apôtre Paul, écrivit son évangile selon ce que Paul annonçait. Il proclame la grâce qui est pour tous les pécheurs, pour les païens comme pour les Juifs, pour les publicains et les gens de mauvaise vie comme pour ceux qui se croient justes. On peut le remarquer en plus d'un endroit. Luc présente donc le Seigneur comme *le Fils de l'homme*, venu en grâce, cherchant les pécheurs où qu'ils soient, de toute classe ou nationalité.

Ces trois évangiles furent écrits avant l'an 70, sans que la date précise puisse être indiquée. Mais Jean écrivit le sien longtemps après, à la fin du premier siècle, quand tous les autres écrits du Nouveau Testament, sauf les siens, avaient paru, et qu'il survivait seul de tous les apôtres. Beaucoup d'hérésies touchant la Personne du Seigneur se répandaient, et l'Esprit Saint, pour les combattre, nous présente, par la plume de Jean, Jésus comme *le Fils de Dieu*, le Fils unique et éternel, source de vie et de lumière pour les croyants, venu comme homme sur la terre, marchant au milieu des hommes et manifestant la grâce et la vérité, le caractère de Dieu, montrant Dieu lui-même, le Père, dans sa Personne.

Aux évangiles se joignent les Actes des apôtres,

qui racontent la venue de l'Esprit Saint, et, par son action puissante, la fondation et les commencements de l'Église chrétienne essentiellement par les travaux de Pierre et de Paul. Ils font suite à l'évangile de Luc qui les écrivit à peu près dans le même temps, vers l'an 63.

Après les Actes, viennent les vingt et une lettres ou épîtres écrites à différentes époques par Paul, Jacques, Pierre, Jean et Jude. Elles étaient adressées à des assemblées locales, ou à des individus, et quelques-unes à l'ensemble des chrétiens. Elles furent composées à l'occasion des besoins divers qui se manifestaient dans les assemblées et parmi les enfants de Dieu, et l'Esprit de Dieu donna à leurs auteurs ce qui était nécessaire pour répondre à ces besoins, en instruisant et édifiant les âmes, et en les mettant en garde contre les faux prophètes et les faux docteurs. C'était aussi la parole de Dieu, et ces épîtres ont été conservées pour l'instruction de l'Église jusqu'à la fin.

Les premières épîtres furent celles que Paul écrivit aux Thessaloniens, vers l'an 52. Celles de Jean, de même que son évangile, furent écrites les dernières, à la fin de la longue vie de l'apôtre. Il en est de même du livre de l'Apocalypse ou Révélation de Jésus-Christ, qui termine le Nouveau Testament et la Bible, et nous fait connaître l'avenir de l'Église et du monde.

C'est ainsi, mes jeunes amis, en lui donnant sa Parole, que le Seigneur a pourvu à tout ce dont son Église a besoin jusqu'au terme de sa course ici-bas. « Il la nourrit et la chérit, » est-il dit. C'est pourquoi « il donne les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs; en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service,

pour l'édification du corps de Christ. » (Éphésiens V, 29 ; IV, 11, 12) Et ces dons ne s'exercent pas seulement par la prédication, mais ils nous ont laissé ces écrits inspirés qui composent le Nouveau Testament.

A mesure qu'un de ces écrits paraissait, soit qu'il fût adressé à quelque assemblée ou à un individu, il était communiqué aux autres assemblées, car les liens qui unissaient alors les chrétiens étaient très étroits. Du reste, nous voyons que Paul recommandait de le faire : « Je vous adjure par le Seigneur, » dit-il, « que la lettre soit lue à tous les saints frères. » (1 Thessaloniens V, 27.) Et aux Colossiens il écrit : « Quand la lettre aura été lue parmi vous, faites qu'elle soit lue aussi dans l'assemblée des Laodicéens, et vous aussi, lisez celle qui viendra de Laodicée. » (Colossiens IV, 16.) Les premiers chrétiens comprenaient bien que ce qui était donné de Dieu par le Saint-Esprit à quelques-uns était pour tous, pour toute l'Église. Bientôt on fit des copies de ces précieux écrits, afin que chaque assemblée pût les posséder, mais on gardait avec respect l'original reçu des apôtres mêmes, comme le fait entendre Tertullien qui vivait à la fin du second siècle et au commencement du troisième : « Parcourez, » dit-il, « les églises apostoliques... chez lesquelles on fait lire leurs lettres authentiques. » C'est ainsi que se forma, par les soins de Dieu, le recueil des livres inspirés du Nouveau Testament que l'on trouve déjà, dans le second siècle, tel que nous l'avons. On peut dire qu'il s'est fait sous les yeux des apôtres, car Jean mourut au commencement de ce siècle-là, le Seigneur l'ayant laissé si longtemps sur la terre comme gardien des vérités divines. Vous pouvez voir aussi, dans un passage de la seconde épître de Pierre, que l'on rassemblait déjà alors les écrits apostoliques :

« Notre bien-aimé frère Paul vous a écrit... selon la sagesse qui lui a été donnée, *dans toutes ses lettres* où il parle de ces choses... que les ignorants et les mal affermis tordent, comme aussi *les autres écritures*. » (2 Pierre III, 15, 16.)

Vous voyez, mes jeunes amis, que l'apôtre Pierre met les écrits de Paul au nombre des Écritures, par où il entend l'Ancien Testament. En effet, dans les églises primitives, on plaça immédiatement les écrits du Nouveau Testament sur le même rang que ceux de l'Ancien, comme inspirés par le même Esprit. Ils étaient envisagés comme « oracles de Dieu. » On le voit, par exemple, dans la belle épître à Diognète dont je vous ai parlé, écrite tout au commencement du second siècle. L'auteur dit : « Alors la crainte de la *Loi* est exaltée, la grâce des *Prophètes* est connue, la foi des *Évangiles* est affermie, l'enseignement des *apôtres* est gardé, et la grâce de l'Église triomphe. » De même que dans les synagogues juives on lisait chaque jour de sabbat les Écritures de l'Ancien Testament (voyez Luc IV, 16, 17 ; Actes XIII, 15 ; XV, 21), ainsi, dans les assemblées chrétiennes, on lisait le premier jour de la semaine, en même temps que ceux de l'Ancien, les écrits du Nouveau Testament. C'est le témoignage que rend Justin martyr : « Le dimanche, » dit-il, « les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes sont lus. » On donnait alors au recueil des écrits apostoliques différents noms ; celui de Nouveau Testament prévalut plus tard.

Cette lecture de la parole de Dieu dans les assemblées était bien en harmonie avec l'exhortation de Paul aux Thessaloniciens. Il y avait donc, dans chaque assemblée, un ou plusieurs lecteurs chargés de faire la lecture d'une portion des saints écrits. On les nommait « *anagnostes*, » et la lecture elle-même était « *l'anagnose*. » Ce mot grec se trouve dans le

Nouveau Testament, en particulier au chapitre XIII des Actes, vers. 15 : « Après l'anagnose ou la lecture de la loi. » C'est sans doute à cette coutume que se rapporte le passage de l'Apocalypse : « Bienheureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie. » (Apocalypse 1, 3.) « Celui qui lit » est l'anagnoste.

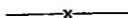
Vous savez, mes jeunes amis, qu'à cette époque, l'imprimerie n'était pas inventée, et tous les livres étaient écrits à la main. Les exemplaires n'étaient pas nombreux et ils coûtaient fort cher. Chacun ne pouvait pas se procurer et posséder comme aujourd'hui un exemplaire des Saintes Écritures. Mais chaque assemblée, même la plus pauvre, avait le sien. C'était par ces lectures publiques que les fidèles apprenaient à les connaître. Et tel était le zèle des auditeurs, telle leur attention, tel le prix qu'ils attachaient à la parole de Dieu, qu'ils finissaient par en savoir par cœur tous les mots, et reprenaient le lecteur s'il employait une expression pour une autre. C'est ce que l'on raconte en particulier d'un pauvre aveugle, nommé Jean de Palestine, qui mourut martyr. On rapporte aussi qu'un évêque ayant changé un mot, les fidèles exigèrent qu'il reconnût son tort. Oh ! mes jeunes lecteurs, appréciez-vous ainsi les oracles de Dieu ? Les gardez-vous dans votre mémoire et les serrez-vous dans vos cœurs, vous qui avez le Saint Livre que vous pouvez lire tous les jours ?

Je voudrais vous citer un autre fait pour vous montrer la valeur qu'attachaient au Nouveau Testament comme étant la parole de Dieu, les auteurs chrétiens du second, du troisième et du quatrième siècle. Pour eux, c'étaient les Écritures, les oracles divins, et soit dans leurs enseignements, soit dans leurs discussions contre les hérétiques et les incré-

dules, ils le citaient constamment comme autorité infailible. Et si nombreuses sont leurs citations qu'en les réunissant on reconstituerait le Nouveau Testament tout entier, à part quelques versets. Les hérétiques et les incrédules de ces temps-là le reconnaissaient aussi comme le livre où les chrétiens puisaient les vérités de leur foi ; ils en connaissaient la puissance, car vous vous rappelez que, dans la dernière persécution, les ennemis du christianisme firent un effort suprême pour en détruire toutes les copies et arracher ainsi des mains des chrétiens cette arme redoutable, l'épée de l'Esprit, la parole de Dieu. Mais cette parole demeure éternellement. Les cieux et la terre passeront, mais elle reste. Elle est de Dieu, comment serait-elle détruite ? Béni soit Dieu ! en dépit de l'ennemi, nous la possédons, et l'Église la possédera jusqu'à la fin.

Le Nouveau Testament fut écrit originairement en grec, l'une des langues les plus répandues à cette époque. Mais de très bonne heure on en fit des traductions en d'autres langages. Les deux plus anciennes sont la version latine, nommée *Itala*, qui date du commencement du second siècle, et la version en langue syriaque, celle que parlait le Seigneur et qui était répandue en Orient. Cette version qu'on appelle la *Peshito*, semble être plus ancienne encore que l'*Itala* et dater de la fin du premier siècle. La version égyptienne est aussi fort ancienne. Plus tard, à mesure que le christianisme s'étendit parmi les nations barbares, on fit d'autres versions, non seulement du Nouveau Testament, mais de toute la Bible. Mais c'est de nos jours surtout que le Saint Livre a été traduit, on peut le dire, dans toutes les langues qui se parlent sur la surface du globe, et que des millions d'exemplaires en ont été répandus et se répandent. Mais vous en parler en

détail, sortirait de notre sujet. Que le Seigneur, chers jeunes amis, vous donne d'apprécier réellement ce trésor qu'il a mis en vos mains — sa Parole !



Action de grâces

O mon Dieu, mon tendre Père, —
Dont le regard est sur moi !
Pour te bénir, ma prière,
Par Jésus, monte vers Toi.

Mon Dieu, je te remercie
Pour les biens que chaque jour,
A tout instant de ma vie,
Je reçois de ton amour.

Tu m'as donné, dans ta grâce,
Des parents chers à mon cœur ;
Leur soin jamais ne se lasse :
Ils veillent à mon bonheur.

Le pain qui m'est nécessaire,
Ma couchette et mes habits,
Tout me vient de Toi, bon Père,
Qui t'occupes des petits.

Mais c'est ta Parole sainte
Le don le plus précieux ;
Car elle enseigne la crainte
Et nous conduit vers les cieux.

Oh ! merci, mon tendre Père !
Accorde-moi, faible enfant,
D'être dans ma vie entière
Fidèle et reconnaissant.





Où est écrit votre nom ?

Lorsque j'étais encore une jeune fille, j'étais sortie un jour avec une petite compagne par une belle matinée d'hiver. Les routes étaient sèches, l'air piquant colorait nos joues de vives couleurs, et la neige durcie craquait sous nos pas.

A mesure que nous nous éloignons du village, le tapis de neige qui nous entourait acquérait une blancheur plus pure. Ma petite amie avait couru en avant, et m'arrêtant un moment, je me mis à tracer du bout de mon parapluie sur la neige toutes sortes de dessins, et enfin j'y écrivis mon nom en grandes lettres. Plus d'un de mes jeunes lecteurs ou lectrices se rappelle sans doute avoir fait la même chose.

L'inscription était belle, bien formée, gravée profondément; de plusieurs pas de distance on pouvait la lire.

Souvent, depuis cette matinée, j'ai passé au même endroit, mais je n'y ai plus vu mon nom. « Rien d'étonnant, » direz-vous, « la neige avait fondu. » Oui; et mon nom avait disparu avec elle. J'ai souvent vu aussi des enfants écrire leurs noms sur le sable au bord de la mer, mais bientôt les vagues en avaient effacé jusqu'au dernier vestige.

Maintenant, chers jeunes amis, laissez-moi vous demander : « Où votre nom est-il écrit ? »

En Jérémie XVII, 13, nous lisons de ceux qui abandonnent l'Éternel, qu'ils sont « écrits *sur la terre.* » Mais Jésus disait à ses disciples : « Réjouissez-vous, parce que vos noms sont écrits *dans les cieux.* » (Luc X, 20.)

Or nous savons que la terre va être brûlée avec tout ce qu'elle contient. (2 Pierre III, 10.) A quoi servira-t-il d'avoir eu son nom écrit sur la terre? Il n'en est pas ainsi, si notre nom est écrit dans les cieux. Personne ne pourra l'effacer. Où donc est écrit votre nom ?

En Philippiens IV, 3, il est question de ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie, et dans l'Apocalypse, il est dit : « Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté

dans l'étang de feu. » (Apocalypse XX, 15.) Combien n'est-il donc pas important que notre nom soit écrit là !

C'est Dieu qui écrit ces noms. Il écrit dans le livre de vie le nom de tout enfant qui croit en son Fils Jésus-Christ. Si un jeune enfant disait : « Mais je porte le même nom que tel ou tel autre, » qu'il ne craigne pas que Dieu fasse de méprise. Il vous connaît bien, Lui qui connaît le nombre des étoiles et les appelle toutes par leurs noms. Il n'introduira personne au ciel à votre place, et vous n'y serez à la place de personne.

Ce sont les noms de ceux qui ont la vie éternelle qui sont écrits dans le livre de vie. Mais comment a-t-on la vie éternelle ? C'est en croyant, car Jésus a dit : « Afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 15, 16.)

Votre nom est-il écrit dans le livre de vie ?



Histoire des rois d'Israël.

DAVID, LE SECOND ROI

MORT DE SAÛL ET DE SES FILS

(1 Samuel XXVIII et XXXI)

LA MÈRE. — Tu te rappelles, Sophie, que les Philistins avaient rassemblé leurs armées pour faire la guerre à Israël,

SOPHIE. — Oui, maman, et ils ne voulurent pas que David vint avec eux, et ce fut très heureux pour David.

LA MÈRE. — Les Philistins campèrent à Sunem, et Saül, ayant rassemblé tout Israël, vint camper en face d'eux à Guilboa. Ces deux endroits sont loin au nord de Jérusalem, près du torrent de Kison et de la plaine de Jizréel. C'est aussi près de là qu'autrefois Barak et Debora vainquirent Sisera (1). Mais quand « Saül vit le camp des Philistins, il eut peur, et son cœur trembla très fort. »

SOPHIE. — C'est qu'il sentait que Dieu n'était pas avec lui, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Sans doute, il ne s'était jamais repenti de sa désobéissance. Il avait déjà eu très peur, quand Goliath s'était présenté à la tête des Philistins (2). Mais alors l'Éternel avait envoyé David pour délivrer son peuple. Mais maintenant Saül avait ajouté à son péché. Il avait chassé et persécuté David, et Israël l'avait suivi dans cette mauvaise voie ; l'Éternel ne pouvait pas être avec eux et le jugement allait les atteindre. Saül en acquit bientôt la certitude. Dans son angoisse, il voulut interroger l'Éternel, mais « l'Éternel ne lui répondit pas, ni par les songes ni par l'urim, ni par les prophètes. »

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela veut dire, chère maman ?

LA MÈRE. — C'étaient les trois moyens par lesquels l'Éternel faisait connaître sa pensée. Ou bien il envoyait des songes à quelqu'un, comme nous en avons bien des exemples (3); ou bien il parlait en vision à des

(1) Juges IV. — (2) 1 Samuel XVII, 11.

(3) Genèse XXVIII, 12; XXXVII, 5-11; XL, 5; XLI, 1; Daniel VII, 1; Matthieu I, 20; II, 12.

prophètes et mettait sa parole en leur bouche (1) ; ou bien c'était par les lumières qu'il donnait au sacrificateur, quand celui-ci l'interrogeait, après avoir revêtu l'éphod (2). Par aucune de ces choses, l'Éternel ne répondit à Saül. Que pouvait-il faire ?

SOPHIE. — N'est-ce pas qu'il aurait dû s'humilier et reconnaître son péché ? Alors l'Éternel aurait eu pitié de lui.

LA MÈRE. — C'est bien sûr, mais son cœur était endurci, et, au lieu de cela, il ajouta encore un péché à tant d'autres. Autrefois, on ne sait à quelle époque de son règne, il avait montré un grand zèle pour Dieu, bien que parfois un zèle sans connaissance (3). Selon ce qui est écrit dans la loi de Moïse (4), « Saül avait ôté du pays les évocateurs d'esprits et les diseurs de bonne aventure, » tous ceux qui prétendaient, par des moyens diaboliques, connaître l'avenir. Et maintenant Saül oublie la parole de Dieu et ce qu'il a fait selon cette parole. Dans son trouble, il dit à ses serviteurs : « Cherchez-moi une femme qui évoque les esprits ; j'irai vers elle et je la consulterai. » Et ses serviteurs lui disent : « Voici, il y a à En-Dor une femme qui évoque les esprits. » Tu vois par là, Sophie, combien ces mauvaises pratiques étaient répandues parmi le peuple d'Israël, puisque les serviteurs de Saül savent tout de suite lui indiquer « une femme qui évoque les esprits. »

SOPHIE. — Mais qu'est-ce que cela veut dire « évoquer les esprits ? »

(1) Genèse XV, 1 ; Exode III, 3 ; Nombres XII, 6 ; Ésaïe I, 1 ; Ézéchiel I, 1 ; Actes XVIII, 9.

(2) « Urim » veut dire lumières. (Exode XXVIII, 30.)

(3) 2 Samuel XXI, 1, 2. — (4) Deutéronome XVIII, 10-12 ; Exode XXII, 18.

LA MÈRE. — C'était rappeler sur la terre et faire paraître et parler l'esprit d'une personne décédée.

SOPHIE. — Crois-tu que ce soit une chose possible ?

LA MÈRE. — Ces évocateurs d'esprits le prétendaient, comme de nos jours, il y en a aussi qui le disent. Mais du moment que l'Éternel défendait sévèrement cette chose, nous devons juger que c'était une œuvre de mensonge et de tromperie, et certainement en rapport avec les puissances diaboliques, ainsi que nous le voyons dans l'histoire de la fille possédée d'un esprit de python (1). Les évocateurs d'esprit, les sorciers et autres personnes de cette sorte, sont abusés par Satan, qui se sert d'eux pour tromper d'autres personnes.

SOPHIE. — Où était En-Dor ?

LA MÈRE. — Un peu au nord de Sunem. C'est un endroit où il y a beaucoup de cavernes creusées dans les rochers. Cette femme qui évoquait les esprits, se cachait peut-être dans une de ces cavernes pour exercer son coupable métier. Saül se déguisa et se rendit de nuit avec deux de ses serviteurs auprès de cette femme. « Devine pour moi par un esprit, » lui dit-il, « et fais moi monter celui que je te dirai. »

SOPHIE. — Pourquoi Saül dit-il de faire monter ?

LA MÈRE. — Parce que l'on supposait que l'esprit sortait de la terre, hors du sépulcre. La femme répondit à Saül : « Tu sais que Saül a retranché du pays les évocateurs d'esprits et les diseurs de bonne aventure ; pourquoi me dresses-tu un piège pour me faire mourir ? » Cette misérable femme craignait que ce ne fût quelque espion envoyé pour la surprendre. On n'est jamais tranquille, lorsqu'on a une mauvaise conscience.

(1) Actes XVI, 16-18.

SOPHIE. — Il me semble, maman, que Saül aurait dû aussi rentrer en lui-même en entendant cette femme et se dire : « Oh ! je commets un péché contre Dieu, en consultant une telle femme. »

LA MÈRE. — Saül s'était endurci, mon enfant. Il errait maintenant en aveugle, malheureux et angoissé. C'est le sort affreux de ceux que Dieu abandonne. Pour rassurer la femme, Saül ne craignit pas de prendre l'Éternel à témoin qu'il ne lui arriverait aucun mal. « L'Éternel est vivant, » dit-il, « s'il l'arrive aucun mal pour cette affaire ! » Jusqu'à présent, Sophie, nous n'avons vu sur la scène que Saül, le roi désobéissant, et celle qui évoquait les esprits, les deux esclaves de Satan, mais maintenant l'Éternel va se manifester aussi pour la confusion et la terreur de tous deux. Ce fut une nuit solennelle et terrible dans cette triste demeure de la femme. « Qui veux-tu que je te fasse monter ? » dit-elle au roi. « Fais-moi monter Samuel, » répondit-il. Et l'Éternel, non pas la femme, fit monter Samuel, et la femme le vit. Sans doute que, dans d'autres cas, elle cherchait à faire croire à ses dupes qu'elle voyait et entendait celui qu'on lui avait demandé. Mais cette fois, par la puissance de l'Éternel, et non la sienne, celui qu'elle a évoqué paraît. Elle voit Samuel et, terrifiée, elle pousse un grand cri. En même temps, Dieu lui ouvre les yeux et elle reconnaît que celui qui est venu la consulter est Saül, le roi d'Israël. « Pourquoi m'as-tu trompée ? Tu es Saül ! » s'écrie-t-elle.

SOPHIE. — Oh ! maman, comme Saül et ceux qui étaient là devaient être saisis !

LA MÈRE. — Oui, Dieu montrait sa présence. Mais le roi, au lieu de s'humilier, continue dans sa voie de péché : « Ne crains point, » dit-il à la femme ; « mais que vois-tu ? » Et elle répondit : « Je vois un dieu qui monte de la terre. » Elle exprimait ainsi

l'apparence majestueuse de la vision. « Quelle est sa forme ? » demanda Saül. Et elle dit : « C'est un vieillard qui monte, et il est enveloppé d'un manteau. » Le manteau était le vêtement spécial des prophètes (1). Saül à ces traits reconnut Samuel qu'il n'avait jamais revu depuis le jour où le prophète lui avait annoncé sa déchéance comme roi d'Israël à cause de sa désobéissance (2). « Et Saül se baissa le visage contre terre et se prosterna. »

SOPHIE. — C'était bien effrayant pour Saül, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Ce fut encore bien plus solennel lorsque Saül entendit la voix de Samuel lui dire : « Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant monter ? » Dieu avait donné du repos à son serviteur après tout le labeur et les peines de sa longue vie, après le deuil qu'il avait mené sur Saül, et maintenant pour Saül encore ce repos était troublé ; mais Dieu le permettait pour que, du sein des morts, son fidèle prophète vint apporter un dernier message au roi désobéissant. Saül dit à Samuel : « Je suis dans une grande détresse ; car les Philistins me font la guerre, et Dieu s'est retiré de moi, et ne me répond plus, ni par les prophètes, ni par les songes ; et je t'ai appelé pour me faire savoir ce que j'ai à faire. » Samuel lui répondit : « Pourquoi m'interroges-tu, quand l'Éternel s'est retiré de toi et qu'il est devenu ton ennemi ? L'Éternel a fait pour lui-même comme il l'a dit par moi ; l'Éternel a déchiré le royaume d'entre les mains et l'a donné à ton prochain, à David ; parce que tu n'as pas écouté la voix de l'Éternel et que tu n'as pas exécuté l'ardeur de sa colère contre Amalek : à cause de cela, l'Éternel l'a

(1) Zacharie XIII, 4 ; 1 Rois XIX, 18 ; 2 Rois II, 8, 13.

(2) 1 Samuel XV, 28-35.

fait ceci aujourd'hui. » Tu vois, Sophie; Samuel remonte à la source du mal : la désobéissance première, dont jamais Saül ne s'était humilié et repenti, et qui l'avait conduit de péché en péché, de misère en misère, en le séparant de Dieu.

SOPHIE. — Je comprends cela, maman. Je désire bien, si j'ai été désobéissante, le confesser tout de suite, car c'est terrible d'avoir Dieu contre soi. J'ai été frappée de ce que Samuel dit : « L'Éternel est devenu ton ennemi. »

LA MÈRE. — Ce qui suit est aussi bien terrible. Samuel prononce la sentence de l'Éternel contre le malheureux Saül, ses fils, et le peuple qui l'a suivi : « L'Éternel livrera aussi Israël avec toi en la main des Philistins; demain, toi et tes fils, vous serez avec moi; l'Éternel livrera aussi l'armée d'Israël en la main des Philistins. » Ainsi il n'y avait point d'espoir de délivrance. Saül ne s'était pas repenti de son péché, et ses fils, Jonathan lui-même, étaient restés avec lui; ils tombent tous sous le même jugement. « Demain, toi et tes fils, vous serez avec moi, » c'est-à-dire, vous serez dans le séjour des morts.

SOPHIE. — Chère maman, cela me semble bien étrange pour Jonathan, qui avait toujours aimé David.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais il avait préféré rester avec Saül plutôt que de se joindre à David persécuté, et il partage le sort de Saül. Il savait que David était le vrai roi; sa place était avec lui. Il en est de même pour le chrétien, il doit renoncer à tout pour Christ, quand il y est appelé. Le Seigneur, dont David était le type, a dit : « Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi (1). » Israël aussi subit le châtement pour être resté attaché au roi que Dieu avait rejeté.

(1) Matthieu X, 37.

SOPHIE. — Saül dut être profondément saisi en entendant ces paroles.

LA MÈRE. — Ah ! sans doute. Il en fut extrêmement effrayé. Lui, l'homme fort, l'homme de guerre, tomba à terre de toute sa hauteur. Il était déjà très affaibli, car, dans son angoisse, il n'avait rien mangé de tout le jour précédent, et cette terrible sentence acheva de le briser.

SOPHIE. — Je suis toujours étonnée, maman, de voir que Saül, ainsi frappé, ne se tourne pas vers Dieu. Dieu l'aurait reçu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Ma chère enfant, il y a plus d'un exemple qui nous montre que, quand un pécheur s'est obstiné dans son péché, il y a un moment où il est *trop tard* pour se tourner vers Dieu. La parole de Dieu nous le dit en plus d'un endroit (1), et c'est bien sérieux. Aussi est-il écrit : « *Aujourd'hui*, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs (2). » Pour reprendre notre récit, « la femme vint à Saül, et vit qu'il était très troublé. » Elle lui dit : « J'ai écouté tes paroles et j'ai exposé ma vie. Maintenant, écoute, je te prie, la voix de ta servante. Je mettrai devant toi une bouchée de pain, et mange, afin que tu aies des forces pour aller ton chemin. » Mais Saül refusa, disant : « Je ne mangerai point. » Cependant, sur les instances de la femme et de ses serviteurs, il prit avec ceux-ci la nourriture que la femme leur apporta, et ils s'en retournèrent cette même nuit. Si le Seigneur le permet, nous verrons une autre fois l'événement qui suivit.

(1) Proverbes I, 24-33; Matthieu XXV, 10-12

(2) Hébreux III, 7-8.

L'Église ou l'Assemblée.

(Suite de son histoire sur la terre.)

PROPAGATION DU CHRISTIANISME.

Je voudrais, mes jeunes amis, vous dire aujourd'hui quelques mots sur la rapidité merveilleuse avec laquelle l'Évangile se répandit et le christianisme s'établit dans le monde. Le Seigneur avait dit : « Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde qu'un homme prit et sema dans son champ, lequel est, il est vrai, plus petit que toutes les semences ; mais quand il a pris sa croissance, il est plus grand que les herbes, et devient un arbre. » (Matthieu XIII, 31, 32.) Vous savez, en effet, quel petit commencement eut l'Église. C'étaient douze hommes pauvres et illettrés, des pêcheurs et des publicains méprisés, qui annoncèrent d'abord l'Évangile. C'était là la petite semence, le grain de moutarde. Et combien d'obstacles s'opposaient à eux ! D'abord, ils étaient Juifs, d'une race méprisée et haïe, assujettie au joug des Romains. Ensuite, ce qu'ils annonçaient heurtait tous les sentiments naturels du cœur humain. Il fallait se reconnaître pécheur, coupable devant Dieu, sans force et sans ressource ; comme cela soulevait l'orgueil de l'homme ! Et le salut, où se trouvait-il ? Dans un homme de cette même nation juive, crucifié entre deux brigands. Il est vrai que les apôtres le présentaient comme le Fils de Dieu venu pour racheter par sa mort les pécheurs perdus. Mais c'est là précisément ce qui heurtait la raison des uns, les préjugés des autres. Un Dieu crucifié pour Sau-

veur ! C'était, dit Paul, un scandale pour les Juifs, une folie pour les nations. (1 Corinthiens I, 23, 24.) Cet homme crucifié avait été ressuscité d'entre les morts et devait juger le monde, prêchaient encore les apôtres. En entendant ces paroles, les philosophes et les sages du monde se moquaient. (Actes XVII, 32.) Que demandait l'Évangile de ceux qui l'embrassaient ? Le renoncement au monde, à ses convoitises et à ses plaisirs, la mortification des passions, une vie d'humilité et d'abnégation entière. La propre justice du Juifs était renversée, l'orgueilleuse raison des sages était annulée, la religion licencieuse des idoles était ruinée. Le christianisme était tout à fait contraire à tout ce qu'aime et réclame l'homme naturel. Aussi vous vous rappelez, mes jeunes amis, quelle opposition il rencontra partout et de la part de tous, et quelles sanglantes et persistantes persécutions il eut à subir, depuis son apparition jusqu'au commencement du quatrième siècle. En dépit de tout, le grain de moutarde leva, crût, devint un arbre, de sorte qu'au bout de quarante années, le christianisme, comme je vous le montrerai, s'était répandu au delà même des bornes du vaste empire romain.

A quoi attribuer ces conquêtes extraordinaires par des instruments si faibles, sinon à la main de Dieu, à l'action toute-puissante, de son Esprit ? Le Seigneur avait dit à ses disciples : « Vous recevrez de la puissance, le Saint-Esprit venant sur vous, et vous serez mes témoins... jusqu'au bout de la terre. » (Actes I, 8.) « Eux donc, étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur *coopérant* avec eux. » (Marc XVI, 20.) C'est là le secret des résultats surprenants de la prédication des apôtres et de ceux qui les suivirent : le Seigneur travaillait avec eux.

Après dix-sept ans de son ministère, Paul, l'apô-

tre des nations, écrivait aux Romains que le mystère révélé « a été donné à connaître à toutes les nations. » (Romains XVI, 26.) Lui-même avait annoncé l'Évangile du Christ, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie. (Romains XV, 19.) Le Seigneur avait dit à ses apôtres : « Allez, et faites disciples toutes les nations » (Matthieu XXVIII, 19), et, en effet, leur voix était allée par toute la terre. (Romains X, 18.) Paul en rend témoignage quand il écrit aux Colossiens : « L'Évangile est parvenu jusqu'à vous, comme il l'est aussi dans tout le monde, ... ayant été prêché dans toute la création qui est sous le ciel. » (Colossiens I, 6, 23.)

Les témoignages d'écrivains païens, comme Tacite et Suétone, constatent que, vers l'an 64, Rome renfermait une multitude de chrétiens. Vous vous rappelez la lettre de Pline à l'empereur Trajan, au commencement du second siècle. Il lui parle de la quantité de personnes de tout âge et de tout rang, qui partout en Bythinie étaient devenues chrétiennes. Les persécutions, bien loin d'arrêter les progrès de l'Évangile, ne faisaient que les activer. Les chrétiens remplissaient l'empire, comme le disaient hautement des écrivains chrétiens aux persécuteurs, dans la seconde moitié du deuxième siècle : « Nous sommes en si grand nombre, que si nous quissions votre état, nous causerions votre ruine... Nous ne sommes que d'hier, et nous avons tout rempli dans votre empire; nous ne vous laissons que vos temples. » C'est Tertullien qui parle ainsi. Il dit aussi que les peuplades des Goths, les tribus des Maures, toutes les régions des Espagnes, des Gaules, et même celles de la Bretagne encore inaccessibles aux Romains, se sont soumises à Christ, comme aussi les Daces, les Sarmates, les Germains et les Scythes. Il ne faudrait pas croire d'après cela que, chez tous ces

peuples, le paganisme avait cédé la place au christianisme; mais l'Évangile y avait pénétré et des âmes l'avaient reçu.

Vous aimeriez, mes jeunes amis, avoir des détails sur les moyens dont Dieu se sert, pour faire luire dans toutes ces contrées la lumière de la vérité. L'on n'a à ce sujet que peu de renseignements certains. Je vous en dirai quelques mots.

Les provinces voisines de l'Asie mineure et de la Syrie, où existaient déjà, du temps de Paul, de nombreuses assemblées chrétiennes, furent évangélisées de bonne heure. Il faut nous rappeler que, soit par la persécution, comme en Actes XI, 19, soit par d'autres circonstances, des chrétiens étaient amenés loin des lieux où ils avaient été convertis, et portaient avec eux le trésor de l'Évangile. Des évangélistes aussi allaient faire connaître le nom de Jésus parmi les nations. (3 Jean, 5-7.) On raconte qu'Abgare, roi d'Édesse en Mésopotamie, reçut le christianisme par le ministère d'un certain Thaddée, vers l'an 45. De là, l'Évangile, dès le second siècle, se répandit en Arménie. Mais ce n'est que dans le troisième siècle que le roi d'Arménie, Tiridate, fut amené à la foi chrétienne. Dieu se sert pour cela d'un nommé Grégoire l'illuminateur, qui était fils d'un prince parthe et avait été converti au christianisme. La conversion de Tiridate entraîna celle de presque tout le peuple. De nombreuses écoles furent établies, et là les enfants furent instruits dans la doctrine du Christ.

Un peu plus tard, l'Évangile pénétra dans l'Ibérie, au nord de l'Arménie et au sud du Caucase. La manière dont le christianisme y fut introduit vous montrera, mes jeunes amis, de quels faibles instruments Dieu se servait parfois pour répandre la connaissance de Christ.

Une femme chrétienne, nommée Nunia, avait été emmenée captive dans le pays dont je vous parle. La sainteté de sa vie et la pureté de ses mœurs avaient frappé les habitants de l'endroit où elle vivait. Le plus jeune fils du roi étant tombé malade, la reine ordonna à sa nourrice de s'enquérir auprès de quelques femmes âgées des remèdes par lesquels le mal pourrait être conjuré. Nunia, consultée à son tour, dit qu'elle n'avait d'autre secours à offrir que ses prières. « Jésus-Christ, » ajouta-t-elle, « qui a guéri tant de malades, guérira aussi l'enfant. » Puis elle se mit à genoux et pria le Seigneur qui exauça sa requête. Le roi voulait récompenser richement la pauvre captive, mais elle refusa, ne désirant autre chose que la conversion de ses maîtres. Quelque temps après, la reine aussi tomba gravement malade et dut sa guérison aux prières de Nunia. Jusqu'alors il n'y avait eu aucune conversion à Christ ; mais un jour le roi, étant à la chasse, fut surpris par d'épais brouillards, et, séparé de sa suite, il courait les plus grands dangers. Dans sa détresse, il se souvint du Dieu tout-puissant de Nunia, et invoqua son secours, promettant de le servir s'il était exaucé. Il fut sauvé du péril, et, fidèle à sa promesse, il se mit à propager lui-même la bonne nouvelle parmi son peuple, et fit venir des missionnaires de Rome et d'Arménie pour l'aider dans cette œuvre.

Des soldats romains faits prisonniers, portèrent sans doute aussi l'Évangile en Perse. Au temps de l'empereur Constantin, les chrétiens y étaient nombreux. De là, le christianisme se répandit dans l'Inde, où peut-être il avait déjà pénétré dès le premier siècle, car on rapporte que l'apôtre Thomas y alla prêcher et y souffrit le martyre.

Si nous passons en Occident, nous savons qu'au temps de Paul, il y avait une nombreuse assemblée

à Rome. De là, sans doute, l'Évangile se répandit dans l'Afrique septentrionale où il fit de rapides progrès. Vous vous rappelez, en effet, ce que je vous ai dit des nombreux martyrs de cette contrée. L'Espagne fut évangélisée à la fois par Rome et par Carthage. Au second siècle, Tertullien disait que toutes les régions des Espagnes étaient soumises à Christ, et l'on sait qu'au troisième siècle de nombreuses églises y étaient établies.

Des colonies venues de l'Asie mineure apportèrent le christianisme dans la Gaule méridionale, dès le second siècle. Lyon fut comme le centre de l'activité chrétienne dans cette contrée. Là, ainsi qu'à Vienne, il y eut, comme vous vous le rappelez, de nombreux martyrs qui donnèrent leur vie pour Jésus-Christ. La Gaule septentrionale fut évangélisée plus tard.

Les Iles britanniques reçurent l'Évangile dès le premier siècle, soit par des otages bretons convertis à Rome et rentrés dans leur pays, soit par des soldats chrétiens qui se trouvaient dans les légions, soit enfin par des évangélistes venus de l'Asie mineure. Les chrétiens de ces contrées eurent aussi leur part dans les persécutions, et surtout dans la dernière. Là, comme ailleurs, les exemplaires des Saintes-Écritures furent brûlés, les pasteurs des troupeaux furent mis à mort, et beaucoup de simples fidèles perdirent la vie.

Un des pasteurs, nommé Amphibalus, ayant réussi à échapper aux persécuteurs, avait trouvé un refuge à Vérulam (1), chez un païen nommé Alban, ancien soldat romain. Le Seigneur récompensa la charité d'Alban envers son serviteur. Amphibalus lui ensei-

(1) Vérulam était au nord de St-Alban, à environ 30 kilomètres nord-ouest de Londres.

gna la vérité chrétienne, et Dieu la fit pénétrer dans son âme. Recherché par les persécuteurs, Amphibalus fut forcé de quitter sa retraite. Afin qu'on ne le reconnût pas, Alban lui fit mettre ses habits, et ainsi il échappa. Mais la chose fut découverte, et le nouveau converti fut saisi. On lui laissa le choix ou de sacrifier aux dieux, ou de subir le sort destiné à celui qu'il avait fait échapper. Alban refusa de sacrifier. Il fut d'abord frappé de verges, puis décapité.

C'est ainsi, mes jeunes amis, que l'activité de la foi avait répandu partout la connaissance de Christ, en dépit de toutes les oppositions. Au commencement du 4^{me} siècle, le grain de moutarde était devenu un arbre qui étendait ses branches au delà des limites de l'empire romain. Le paganisme et ses abominations tendait à disparaître devant le christianisme.

Mais ce qui est triste à ajouter, c'est qu'à mesure que l'Église grandissait sur la terre, elle s'écartait de sa pureté primitive relativement à la doctrine et à la vie. L'apôtre Paul compare l'Église, quant à son développement extérieur, à un édifice que des ouvriers travaillent à élever. Il y a de bons et de mauvais ouvriers qui emploient de bons ou de mauvais matériaux. « J'ai posé le fondement, » dit Paul, « et personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus-Christ. Or si quelqu'un édifie sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste... quel est l'ouvrage de chacun, le feu l'éprouvera. » (1 Corinthiens III, 10-14.) L'Église chrétienne tire son nom de Jésus-Christ, le fondement qui a été posé et qui demeure. Mais de mauvais matériaux pour l'édifier y furent de plus en plus introduits, et c'est ainsi qu'elle s'accrut. Ces mauvais matériaux étaient, comme nous le verrons, soit des personnes qui n'é-

taient pas réellement converties, soit des doctrines, des ordonnances et des règlements humains. En même temps, eut lieu ce que le Seigneur montre par la parabole « du levain qu'une femme prit » et cacha dans la pâte pure formée de trois mesures de farine. Le levain pénétra toute la pâte. (Matthieu XIII, 33.) Or le levain représente toujours une chose mauvaise, le péché ou la mauvaise doctrine. (I Corinthiens V, 6, 7; Matthieu XVI, 6, 11, 12; Galates V, 8, 9.) Et c'est ce qui arriva dans l'Église; le levain des mauvaises doctrines s'étendit partout en elle.

Cher enfant, le temps s'enfuit,
 Et la nuit
 Toujours plus couvre la terre;
 Mais si tu crois en ton cœur
 Au Sauveur,
 Ta part est dans la lumière.

Cher enfant, viens donc à Lui
 Aujourd'hui
 Qu'il t'invite dans sa grâce;
 Dès lors ton nom est écrit
 Et se lit
 Là-haut où rien ne s'efface.

Et puis le Seigneur viendra
 Et prendra
 Son cher racheté qu'il aime;
 Pour qu'au céleste séjour,
 Dans l'amour,
 Il goûte un bonheur suprême.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Une lettre	3
Le danger de remettre à une autre fois	19
Emile T...	21
La bénédiction d'un vieillard	41, 61
Un rêve	58
Les voies de Dieu	79
Deux bonnes réponses	80
Joé, l'Indien	81
Timothée	99
Une conversion	101
Un fils de roi.	121
La jeune servante	153
« L'Évangile est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit »	156, 177
« Qu'aurait fait Jésus ? »	161
La confiance d'un enfant	195
La tentation d'une jeune enfant	197
Rien n'est trop petit pour le Seigneur	199
L'action de grâces avant le repas	201
Où est écrit votre nom ?	221

L'Église ou l'Assemblée (*suite de son histoire sur la terre*) :

Les martyrs de Lyon et de Vienne vers l'an 177	12
Les martyrs de Carthage vers l'an 202	34
L'ère des persécutions	46, 74, 93
La dernière grande persécution	110
Les apologies	134
Attaques contre le christianisme	147, 170
Le Nouveau Testament	189, 211
Propagation du christianisme	231

Histoire des rois d'Israël. David, le second roi :

David est persécuté par Saül	6, 26, 51, 67, 86, 105
David épargne la vie de son ennemi	127
Histoire d'Abigaïl	141, 163
David chez les Philistins	183, 203
Mort de Saül et de ses fils	223

Poésies

« Soyez prêts »	18
Trop tard !	20
Venez	25
Prière	60
Avec Jésus	66
Il faut partir	100
Le Sauveur	120
Cantique du soir	181
L'enfant heureux	200
Action de grâces	220
Cher enfant, le temps s'enfuit	238

